





**Université de Montréal**

**Postures littéraires et modernité dans les chroniques sur les régions d'Arthur Buies**

**par Isabelle Lavoie-Coutu**

**Département des littératures de langue française**

**Faculté des arts et des sciences**

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences en vue de l'obtention du grade de  
maîtrise en littératures de langue française

Août 2014

© Isabelle Lavoie-Coutu, 2014



## Résumé

Mots clés : Arthur Buies ; chronique ; XIX<sup>e</sup> siècle ; littérature québécoise ; modernité ; posture littéraire ; ville ; région ; géographie ; colonisation.

Dans notre étude, nous cherchons à démontrer qu'Arthur Buies se présente comme le témoin d'une forme de modernité dans ses chroniques sur les régions qui sont publiées dans les années 1870 dans divers journaux puis rassemblées en trois recueils. En effet, nous nous appuyons sur l'idée qu'il observerait sensiblement les mêmes traits dans ses chroniques rurales que dans ses chroniques urbaines. Nous pensons aussi que les postures littéraires (Jérôme Meizoz) qu'il adopte permettent à Buies de transmettre – de manière formelle – sa vision de la modernité. Au terme de la recherche, il ressort que Buies, conscient de ce qu'est la modernité, juge qu'elle ne se trouve pas inéluctablement dans les villes. Pour lui, Paris et San Francisco sont modernes, alors que Québec ne l'est pas. De plus, pour lui, il existe bel et bien une forme de modernité dans les chroniques rurales, puisqu'il y observe sensiblement les mêmes traits que ceux qu'il relevait dans ses chroniques sur Paris et San Francisco. Aussi, Buies est-il convaincu que la colonisation au Québec stagne. Il en vient à ce constat lorsqu'il la compare à celle se produisant simultanément aux États-Unis. Toutefois, il remarque un certain progrès au cours de la décennie, insuffisant, selon lui, pour compenser l'absence de chemin de fer sur la rive nord du Saint-Laurent. Nous concluons, à partir de nos analyses, que les postures littéraires que Buies choisit – particulièrement celle du flâneur et celle du géographe – lui permettent de véhiculer les traits de la modernité dans l'écriture même de ses chroniques.

## **Abstract**

Keywords: Arthur Buies; chronicles; 19<sup>th</sup> century; Quebec literature; modernity; ‘literary postures’; city; country; geography; colonization.

In our study, we focus on demonstrating that Arthur Buies presents himself as a witness of a form of modernity in his chronicles on the country published in the 1870’s in three collections. We lean on the idea that he would observe approximately the same characteristics in his rural chronicles as in his urban chronicles. We also think that the ‘literary postures’ (Jérôme Meizoz) adopted by Buies allow him to pass on – in a formal way – his vision of modernity. By the research’s end, it stands out that Buies, aware of the concept of modernity, judges that it doesn’t inevitably appear in the cities. For Buies, Paris and San Francisco are modern whereas Quebec City is not. Furthermore, for him, there really is a form of modernity in his rural chronicles because he notices in them more or less the same characteristics as the ones he found in the chronicles about Paris and San Francisco. Also, Buies is convinced that the colonization in Quebec stagnates. He comes to this observation when he compares it to the American colonization happening simultaneously. However, he notices some progress regarding Quebec colonization over the decade, but insufficient, according to him, to make up for the absence of a railroad on the northern bank of the St. Laurence River. Based on our analysis, we conclude that the ‘literary postures’ chosen by Buies – especially the ‘flâneur’ and the geographer ones – are figures through which the characteristics of modernity are conveyed within the writing of the chronicles itself.

## Table des matières

Liste des tableaux.....	iv
Liste des abréviations .....	v
Introduction.....	1
Chapitre 1 : Buies le flâneur, Buies le géographe et autres postures.....	7
La signature et l'importance de se (re)faire un nom .....	8
L'investissement générique .....	9
La mise en texte de l'œuvre.....	12
La mise en texte de l'écrivain journaliste.....	14
1.1 Postures d'Arthur Buies auto-représentées .....	16
Représentation explicite.....	16
1.1.1 Buies Diogène.....	16
Représentations implicites .....	20
1.1.2 Buies le géographe.....	21
1.1.3 Buies le flâneur .....	24
1.1.4 Buies le défenseur de la langue française.....	27
1.2 Postures d'Arthur Buies hétéro-représentées .....	30
1.2.1 Buies l'excentrique .....	30
1.2.2 Buies le spirituel.....	33
1.2.3 Buies le géographe.....	34
Du Buies géographe au Buies ami de la colonisation .....	36
1.2.4 Buies le maître de la langue française .....	37
Chapitre 2 : La modernité perçue par Buies.....	40
« Moderne » plutôt que « modernité ».....	40
2.1 De la modernité à Paris, à San Francisco et à Québec ? .....	46
2.1.1 La foule .....	47
2.1.2 La rue.....	50
2.1.3 L'architecture .....	54
2.1.4 L'éducation .....	56
2.1.5 Les voies de communication .....	60
2.1.6 Le libéralisme.....	62
Un facteur d'influence : la situation géographique .....	64
2.2 De la modernité dans les chroniques sur les régions ? .....	67
2.2.1 La foule .....	68
2.2.2 L'architecture .....	72
2.2.3 L'éducation .....	76
2.2.4 Les voies de communication .....	85
2.3 De la colonisation dans les chroniques de 1870.....	92
Conclusion .....	104
Bibliographie .....	110
Annexes .....	vi

## Liste des tableaux

- Tableau I : Tableau comparatif des tables des matières de *Chroniques, humeurs et caprices* d'Arthur Buies : l'édition de 1873, celle de 1884 et celle de Francis Parmentier (1986)
- Tableau II : Tableau comparatif des tables des matières de *Chroniques, voyages, etc., etc.*, de l'édition de Buies (1875) et de celle de Parmentier dans *Chroniques II* (1991)
- Tableau III : Tableau comparatif des tables des matières de *Petites chroniques pour 1877*, de l'édition de Buies (1878) et de celle de Parmentier dans *Chroniques II* (1991)



## Liste des abréviations

- I* *Chroniques I* d'Arthur Buies, édition critique de Francis Parmentier<sup>1</sup>
- II* *Chroniques II* d'Arthur Buies, édition critique de Francis Parmentier<sup>2</sup>
- p. page

---

<sup>1</sup> Arthur Buies. *Chroniques I*, édition critique par Francis Parmentier, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1986, 653 p.

<sup>2</sup> Arthur Buies. *Chroniques II*, édition critique par Francis Parmentier, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1991, 451 p.



## Introduction

Les voyages ont pratiquement toujours fait partie de la vie d'Arthur Buies. Dès l'âge de seize ans, il se retrouve à Dublin puis à Paris où il étudie. Au moment où il s'installe à Québec en 1871, en tant que chroniqueur, Buies a déjà voyagé en Europe et aux États-Unis. Dans les années 1870, si Québec, Paris et San Francisco inspirent à Buies un grand nombre de chroniques urbaines, ses récits de voyage aux États-Unis ou dans les régions du Québec lui permettent de partager ses expériences et observations – et, par le fait même, d'instruire le lecteur – sur l'*ailleurs* et sur le phénomène de colonisation. D'ailleurs, la grande qualité de ses descriptions dans ses chroniques sur les régions fait de Buies un véritable géographe. Le chroniqueur est aussi associé au flâneur urbain, puisqu'il est un témoin de la société et de la modernité.

La plupart des textes qui ont été écrits sur Buies portent sur sa biographie. C'est le cas, entre autres, de ceux de Léopold Lamontagne, de Micheline Morisset, de Michel Lessard et de Frédéric Desjardins<sup>3</sup>. Quelques auteurs seulement ont travaillé sur ses textes. Francis Parmentier est l'auteur de l'introduction et du travail d'édition critique de *Chroniques I*<sup>4</sup> et de *Chroniques II*<sup>5</sup>. Il fait l'introduction dans laquelle il présente une biographie étoffée de même qu'un résumé des principales études sur Buies. Son travail d'édition critique des chroniques – où les commentaires sont particulièrement d'ordre historique – enrichit et facilite le travail

---

<sup>3</sup> L'ensemble des textes sur Buies se trouve dans notre bibliographie (« III. Études sur Buies), *infra*, p. 110-112.

<sup>4</sup> Arthur Buies. *Chroniques I*, édition critique par Francis Parmentier, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1986, 653 p.

<sup>5</sup> Arthur Buies. *Chroniques II*, édition critique par Francis Parmentier, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1991, 451 p.

d'analyse des chroniques. Laurent Mailhot a, quant à lui, publié *Anthologie d'Arthur Buies*<sup>6</sup>. Dans son introduction, il propose une image de Buies qui est libérale et moderne. Ainsi, Mailhot le considère-t-il comme marginal et comme un des rares écrivains de son époque dignes du nom. Dans ses recherches sur le récit de voyage<sup>7</sup> dans la littérature québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle, Pierre Rajotte accorde quelques passages à Buies. Il s'intéresse aux visées de l'auteur (esthétique, documentaire ou colonisatrice) à travers ses monographies publiées dans les années 1880 et 1890 et ses chroniques portant sur les régions de la décennie précédente. Enfin, Sébastien Paré<sup>8</sup> a consacré son mémoire de maîtrise<sup>9</sup> en littérature à Arthur Buies et à son œuvre. Il s'intéresse au lien d'homologie existant entre la ville et le journal dans les chroniques de Buies publiées dans les années 1870. Tous ces ouvrages nous seront utiles dans le développement de nos analyses.

Selon le lieu d'où Buies rédige ses chroniques – de la ville ou de la région –, on semble lui associer deux postures différentes. En effet, au sein des chroniques urbaines, Buies serait flâneur urbain, témoin de la modernité et, dans les chroniques sur les régions, le chroniqueur se ferait géographe. Cependant, pourrait-il y avoir une forme de modernité dans les chroniques sur les régions d'Arthur Buies ? Comment les voyages ont-ils influencé sa vision d'une société moderne ? Buies adopte-t-il des conceptions différentes de la modernité dans ses chroniques rurales et dans ses chroniques urbaines ? Quelle conception se fait-il des régions et de la

---

<sup>6</sup> Laurent Mailhot. *Anthologie d'Arthur Buies*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1978, 246 p.

<sup>7</sup> Pierre Rajotte. *Le récit de voyage. Aux frontières du littéraire*, Montréal, Triptyque, 1997, 240 p.

<sup>8</sup> Sébastien Paré. *Chroniqueur de l'urbanité : Arthur Buies à Québec, 1871-1877*, Québec, Université Laval, 1999, 179 p.

<sup>9</sup> Il existe deux autres mémoires de maîtrise consacrés à l'étude d'Arthur Buies et son œuvre. Un est en histoire, il s'agit d'*Arthur Buies, écrivain québécois en mission au XIX<sup>e</sup> siècle* d'Emmanuel Estérez. (Emmanuel Estérez. *Arthur Buies, un écrivain québécois en mission au XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Université de Montréal, 2005, 84 p.) L'autre est en littérature et a pour titre *La première polémique d'Arthur Buies*. (Anik Lapointe. *La première polémique d'Arthur Buies*, Montréal, Université de Montréal, 1992, 100 p.) Ces deux mémoires nous étaient cependant peu utiles étant donné que nous ne partageons pas les mêmes visées de recherches.

colonisation ? Quelles sont les diverses postures littéraires de l'auteur au sein de ses chroniques ? Le chroniqueur adopte-t-il des postures différentes dans ses chroniques urbaines et dans ses chroniques sur les régions ? Nous tenterons de répondre à ces questions. Nous pensons que les voyages que Buies a faits à Paris et à San Francisco l'ont amené à penser la modernité d'une manière singulière. Nous faisons l'hypothèse qu'il existe une forme de modernité dans les chroniques sur les régions, une modernité rurale. Nous supposons que Buies perçoit sensiblement les mêmes traits de la modernité dans ses chroniques rurales que dans ses chroniques urbaines. Nous pensons aussi qu'il adopte différentes postures littéraires – comme celle de flâneur et celle de géographe – qui, de manière formelle, transmettent sa vision de la modernité.

Au cours de la décennie de 1870, Buies publie d'abord ses chroniques dans différents journaux puis les rassemble au sein de trois recueils : *Chroniques, humeurs et caprices* (1873), *Chroniques, voyages, etc., etc.* (1874) et *Petites chroniques pour 1877* (1878). Pour notre étude, nous utiliserons ces recueils, réédités et commentés par Francis Parmentier sous les titres *Chroniques I* (correspondant au premier recueil) et *Chroniques II*<sup>10</sup> (réunissant les deuxième et troisième recueils). Cependant, nous tenons à mentionner que nous ne partageons pas la définition que donne Parmentier du terme de « chronique ». C'est d'ailleurs pour cette raison que les conférences présentes dans le recueil *Chroniques II* ne font pas partie de notre corpus. Il s'agit de « À propos de vous-mêmes » (*II*, p. 70-80), « De la réciprocité avec les

---

<sup>10</sup> D'ailleurs, lorsque nous citerons Buies, immédiatement après la citation, nous mettrons entre parenthèses le numéro – en chiffre romain et en italique – du recueil de Parmentier suivi d'une virgule, de l'abréviation de page (p.) puis du numéro de la page. Par exemple, si le passage cité provient de la page 450 de *Chroniques II*, il sera écrit : (*II*, p. 450).

États-Unis » (II, p. 226-250), « Le chemin de fer de la rive nord » (II, p. 251-270). Le poème « Poésie. Le petit cap » (II, p. 271-273) est également exclu du corpus<sup>11</sup>.

Du point de vue structurel et méthodologique, ce mémoire est divisé en deux chapitres. Dans le premier, nous aborderons les postures littéraires. Dans son ouvrage *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur*, Jérôme Meizoz conçoit la posture comme la position de l'auteur au sein du champ littéraire, à la fois construite par lui et par d'autres. À partir de notre étude, nous considérons cette posture comme « globale », c'est-à-dire qu'elle est constituée d'un ensemble de postures dont certaines sont adoptées par l'auteur et d'autres façonnées par ses contemporains. Ainsi, définirons-nous, de manière plus spécifique, ce que sont les postures et nous examinerons quelques facteurs qui, nous le croyons, ont un impact sur elles. Ensuite, nous relèverons et analyserons les différentes postures de Buies utilisées de manière successive : quatre postures sont adoptées par le chroniqueur au sein de ses *Chroniques* des années 1870 et quatre sont construites par ses contemporains tout au long de sa vie d'écrivain.

Dans ce chapitre, les textes critiques que nous avons utilisés pour dévoiler les postures auto-représentées proviennent des recueils de Buies des années 1870 tels qu'édités par Francis Parmentier. Pour découvrir les postures hétéro-représentées, nous avons assemblé puis étudié

---

<sup>11</sup> Nous devons préciser que si les conférences et le poème se trouvent dans *Chroniques II*, c'est qu'elles font partie du recueil original de *Chroniques, voyages, etc., etc.* édité et publié par Buies en 1875; il ne s'agit donc pas d'un choix d'édition de la part de Parmentier. Afin de prendre connaissance des tables des matières des recueils publiés par Buies et ceux édités par Parmentier, consulter les tableaux comparatifs en annexes, *infra*, p. vi-x.

un dossier critique composé de textes sur la réception de l'œuvre de Buies écrits par ses contemporains<sup>12</sup>.

Le deuxième chapitre est divisé en trois grandes sections dans lesquelles nous traiterons de la vision de la modernité de Buies. En guise d'introduction, nous analyserons les différents usages qu'il fait de l'épithète « moderne » et, par conséquent, les différents sens qu'il donne au mot.

Dans la première section, nous analyserons les différents traits de la modernité identifiés par Buies au sein de ses chroniques urbaines sur les villes de Paris, de Québec et de San Francisco. Ces traits sont la foule, la rue, l'architecture, l'éducation, les voies de communication et le libéralisme. Nous verrons de quelle manière Buies perçoit chacun de ces traits selon s'il écrit sur Paris, sur San Francisco ou sur Québec. En même temps, nous examinerons les postures – en particulier celle du flâneur – que le chroniqueur adopte dans ses chroniques urbaines. C'est dans cette partie, en analysant les chroniques dans lesquelles Buies rapporte ses expériences à Paris et à San Francisco, deux métropoles modernes, que nous chercherons à approfondir la vision singulière de Buies sur la modernité, lorsqu'il partage ses expériences de Paris et de San Francisco, deux métropoles modernes.

Dans la deuxième section, nous nous intéresserons à la présence de la modernité relevée par Buies dans ses chroniques portant sur ses voyages dans les régions du Québec, et particulièrement au récit de ses visites à Kamouraska, à Rimouski, à la Malbaie et à Rivière-

---

<sup>12</sup> Pour notre dossier, nous avons emprunté à Parmentier la liste d'archives qu'il a faite dans la bibliographie de chacun des deux recueils, soit dans « *B – Études sur Arthur Buies et les Chroniques* » (I, p. 646-651) et dans « *Études sur Arthur Buies et sur son œuvre* » (II, p. 459-463). De ces listes, nous avons seulement gardé les textes qui étaient publiés du vivant de Buies et ceux suivant son décès (le 28 janvier 1901). De plus, quelques notices bibliographiques ont été modifiées puisqu'elles comportaient des erreurs de typographie et quelques articles ont été ajoutés suite à nos recherches. Dans l'ensemble des textes rédigés par les contemporains de Buies, environ la moitié des auteurs sont anonymes.

du-Loup. De manière plus spécifique, nous reprendrons alors sensiblement les traits identifiés dans les chroniques sur les villes. En même temps, nous examinerons les différentes postures que Buies adopte dans ses chroniques rurales – particulièrement celle de géographe. Ainsi, pourrions-nous comparer les positions de Buies à celles qu’il avait adoptées, à propos des mêmes enjeux, dans ses chroniques urbaines. Nous tenterons ainsi de découvrir s’il existe une forme de modernité – une modernité rurale – dans les chroniques de Buies sur les régions.

Dans la troisième section, nous analyserons la vision de Buies du phénomène de colonisation des régions sur l’ensemble du Québec, et sur le Saguenay et le Lac-Saint-Jean de manière plus spécifique. De plus, nous étudierons la façon dont Buies compare, autour des mêmes enjeux, la colonisation au Québec à celle ayant lieu aux États-Unis durant la même période. Par le fait même, nous examinerons les postures que Buies adopte lorsqu’il traite de la colonisation. Il sera aussi possible de conclure, au terme de ce chapitre, si les postures de Buies – dont celle de flâneur et celle de géographe – transmettent, de manière formelle, sa vision de la modernité.



## Chapitre 1 : Buies le flâneur, Buies le géographe et autres postures

Écrivain, Arthur Buies est un être social qui tente de présenter une figure d’auteur à un public. Jérôme Meizoz définit la posture littéraire d’auteur comme « la manière singulière d’occuper une “position” dans le champ littéraire<sup>13</sup> ». De manière plus précise, Meizoz distingue deux postures : la posture *auto-représentée*, soit l’ensemble des représentations que l’auteur donne de lui-même à travers son œuvre de manière consciente ou non, et la posture *hétéro-représentée*, soit l’ensemble des représentations de cet auteur construites par d’autres<sup>14</sup>. Les postures se retrouvent donc au cœur de la relation entre le singulier et le collectif, entre l’auteur et son public. Dans la première partie de ce chapitre, nous étudierons les postures auto-représentées de Buies au sein des *Chroniques* publiées en recueils dans les années 1870. Dans la seconde partie, nous examinerons les postures hétéro-représentées de Buies présentes dans les journaux tout au long de sa vie d’écrivain.

Par ailleurs, il est important de préciser que, dans son ouvrage, Meizoz indique différents éléments qui, croyons-nous, influent sur les postures, que celles-ci soient auto-représentées ou hétéro-représentées : le genre investi par l’auteur, la présence, ou non, de sa signature, la mise en texte de l’œuvre – sa présentation matérielle – et la mise en texte de l’écrivain (en l’occurrence un écrivain journaliste), c’est-à-dire l’exercice par lequel l’écrivain propose sa définition de ce qu’est un écrivain.

---

<sup>13</sup> Jérôme Meizoz. *Postures littéraires : mises en scène modernes de l’auteur : essai*, Genève, Slatkine Érudition, 2007, p. 18.

<sup>14</sup> *Ibid.* p. 45. Nous emprunterons à Meizoz les termes « *auto-représenté* » et « *hétéro-représenté* ».

## La signature et l'importance de se (re)faire un nom

Lorsqu'un écrivain souhaite se démarquer de ses contemporains, exposer son caractère unique, on dit qu'il souhaite se faire un nom. Pour ce faire, l'auteur doit être associé à son œuvre par le biais d'un nom – son nom reçu à la naissance ou un pseudonyme.

Dans les années 1870, Buies publie principalement ses chroniques dans cinq journaux<sup>15</sup> : *le Pays*, *le National*, *la Minerve*, *l'Opinion publique* et *le Canadien*. Parmi ceux-ci, *la Minerve* est le seul périodique pour lequel l'absence de signature relevait d'une décision affichée du journal. En effet, André Beaulieu et Jean Hamelin écrivent : « La plupart des articles ne sont pas signés dans *la Minerve*. Dans l'esprit des propriétaires, les opinions personnelles des journalistes devaient s'estomper derrière la politique de *la Minerve* qui s'inspire auprès des puissances du parti libéral-conservateur<sup>16</sup> ». Bien qu'il soit monnaie courante, en cette deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de publier dans les journaux canadiens-français de manière anonyme, nous retrouvons des signatures dans les autres journaux auxquels Buies collabore. En effet, nous trouvons des signatures d'écrivains, choisissant leur nom reçu à la naissance ou optant plutôt pour un pseudonyme, dans *l'Opinion publique*, *le Pays* et *le National* de même que dans *le Canadien*, bien qu'elles y soient moins fréquentes.

---

<sup>15</sup> En 1871, Buies collabore principalement au *Pays* et occasionnellement à *l'Opinion publique*. En 1872, il publie à *la Minerve* aux mois de mai et de juin puis au *National* dès l'été. Cette collaboration se poursuit en 1873. L'année suivante, Buies fait un retour à *l'Opinion publique* en plus de continuer son association au *National* et de collaborer sporadiquement au *Canadien*. D'octobre 1874 à mai 1877, Buies met sa carrière de chroniqueur en suspens. Du 19 mai au 15 septembre 1877, il reprend ses chroniques au *National* avant d'interrompre de nouveau sa collaboration jusqu'en 1882. Francis Parmentier. « Chronologie » dans Arthur Buies. *Chroniques I*, édition critique par Francis Parmentier, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, p. 56-58.

<sup>16</sup> André Beaulieu et Jean Hamelin. *Les journaux du Québec de 1764 à 1964*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1965, p. 117.

Cependant, la plupart du temps, Buies ne signe pas ses chroniques dans les journaux<sup>17</sup>. Pourtant, quelques années auparavant, il n'avait pas hésité à apposer sa signature à sa *Lanterne*<sup>18</sup> (1868-1869), le journal qu'il avait fondé<sup>19</sup>. Sachant que Buies a la possibilité de le faire dans la plupart des journaux auxquels il collabore – option dont il use quelquefois seulement –, son choix reste inexpliqué. Cependant, on doit observer que l'écrivain se lance, en 1871, dans un nouveau genre, la chronique, et propose un style et des thèmes complètement différents de ceux qu'il avait adoptés auparavant. Nous pouvons faire l'hypothèse que l'anonymat permettait à Buies de faciliter le virage littéraire pris alors qu'il passait de pamphlétaire, dans *La Lanterne*, à chroniqueur, dans les journaux, faisant en sorte que son œuvre soit appréciée par le public pour ce qu'elle était. Lorsqu'il publiera ses chroniques en recueils, plus tard, Buies en assumera bien entendu la paternité.

### **L'investissement générique**

Dans *Postures littéraires*, Meizoz affirme : « l'œuvre constitue [...] une image de soi proposée au public<sup>20</sup> ». Ainsi, pouvons-nous dire que le genre adopté par l'auteur fait partie de cette image. D'ailleurs, à propos de l'investissement générique, Dominique Maingueneau écrit : « un poète n'est pas un homme qui “exprime ses sentiments à travers un poème”, mais

---

<sup>17</sup> Nous avons trouvé quelques exceptions. En effet, le 2 mai 1871 pour *le Pays*<sup>17</sup>, Buies signe « Arthur Buies » au bas de sa chronique et le 9 décembre 1873 pour *le National*<sup>17</sup> il conclut en écrivant : « A. Buies ». Il arrive aussi à quelques reprises que Buies signe sous un pseudonyme : « Lan..... » ou « Lan. »<sup>17</sup>. « L », « a » et « n » sont les trois premières lettres de « lanterne » et donc ce pseudonyme rappellerait sa *Lanterne* et pourrait être une manière pour Buies de se faire reconnaître par ses lecteurs. C'est le cas notamment dans « Chronique des eaux », *l'Opinion publique*, vol. 2, n° 30, 27 juillet 1871, p. 358 ; « Souvenir du Saguenay », *l'Opinion publique*, vol. 2, n° 31, 3 août 1871, p. 378 et dans les « Causeries du lundi », *la Minerve*, 13 mai 1872.

<sup>18</sup> « Tandis que mes amis seront contents de me le voir mettre ; déplaire à cent ennemis pour plaire à un ami, ce n'est pas le moindre sacrifice; je n'hésite pas, je signe. » Arthur Buies. *La Lanterne*, vol. 1, n° 1, 17 septembre 1868, p. 8.

<sup>19</sup> Buies publie 27 numéros de *la Lanterne*, la première livraison paraît le 17 septembre 1868 et la dernière le 18 mars 1869.

<sup>20</sup> Jérôme Meizoz. *Op. cit.*, p. 19.

un homme pour qui “les sentiments à exprimer” sont intimement liés à la mise en œuvre de certains genres poétiques<sup>21</sup> ». Ces propos s’appliquent bien sûr à n’importe quel genre du discours. Ainsi, pour Buies, les idées et les sujets « à exprimer » s’articulent-ils à la mise en œuvre de la chronique. Mais qu’est-ce que la « chronique » en cette deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ? Pour répondre à cette question, voyons d’abord la définition étymologique qu’en donne Christopher Lucken :

D’origine grecque (construit sur *chronos*, le temps), le terme de chronique n’a guère été employé par l’historiographie antique pour désigner un genre particulier [...]. Le terme est utilisé au Moyen Âge pour désigner des œuvres historiques privilégiant l’ordre chronologique des faits dont on conserve la mémoire. En un sens dérivé, il est utilisé à partir du XIX<sup>e</sup> s. pour qualifier un cycle de romans retraçant l’histoire d’une même famille<sup>22</sup>.

Par cet historique, Lucken remarque que la « chronique », à l’origine, est une série de faits présentés de manière chronologique. Marie-Ève Thérénty, qui étudie la chronique et son évolution au XIX<sup>e</sup> siècle, constate la présence de deux types de chronique. En ce qui a trait au premier type, Thérénty cite le *Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle* qui définit les chroniques comme des « écrits au jour le jour, publiés par les journaux, et qui sont pour ainsi dire le reflet heure par heure de la vie courante<sup>23</sup> ». La définition de ce premier type de chronique rejoint donc, celle historique, proposée par Lucken. Le second type, lui, est réservé à la « chronique parisienne » ou « chronique mondaine ». Thérénty emprunte alors la définition qu’en donne Chambure dans son manuel *À travers la presse* (1914) :

En un style souvent léger et humoristique, quelquefois grave, toujours vif, alerte et châtié, le chroniqueur touche à tout sans rien approfondir. Son art consiste à effleurer les questions, à

---

<sup>21</sup> Dominique Maingueneau. *Le contexte de l’œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*. Paris, Dunod, 1993, p. 75.

<sup>22</sup> Christopher Lucken. « chronique » dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Quadrige, 2<sup>e</sup> édition, 2010, p. 115.

<sup>23</sup> Marie-Ève Thérénty. « La chronique » dans Dominique Kalifa et collab. (dir.). *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nouveau monde, 2011, p. 953.

improviser une causerie aussi ingénieuse et intéressante que possible sur n'importe quel sujet. Accident ou crime sensationnel, mort ou naissance, divorce ou mariage, bal ou duel, concert ou scène scandaleuse, succès dramatique ou succès de librairie, salon des beaux-arts ou champ de courses, expérience ou découverte scientifique, tout lui sert de canevas, tout lui est matière à article. Et, en effet, ces faits sociaux et moraux sont des manifestations aussi importantes de la vie nationale que tel acte de la Chambre ou tel avatar ministériel. Sans doute, pour résoudre les problèmes que ces questions soulèvent, les chroniqueurs ont soutenu – souvent par dilettantisme et quelquefois pour étonner et scandaliser le lecteur – les paradoxes les plus étranges et les opinions les plus bizarres. Mais, malgré tout, quelle idée juste que celle de tirer de tous les événements sociaux, un enseignement<sup>24</sup> !

Ainsi, le chroniqueur ferait-il sentir sa présence par ses idées et par son style, dont la tonalité peut varier au sein d'une même chronique. Thérénty suggère que ce deuxième type de chronique se rapproche de l'étude de mœurs, où la quantité de sujets pouvant être traités est infinie et que, malgré ses apparences parfois légères, la chronique est didactique. Au sein des deux types de chronique proposés par Thérénty, nous trouvons évoquée une série de faits récents. Les deux types se différencient toutefois dans la manière dont les faits sont relatés ; le premier type est plus objectif, alors que le second est plutôt subjectif à cause de la présence marquée du chroniqueur et des sujets plus légers pouvant être abordés.

Selon Buies, la chronique permet de traiter et de commenter une variété de sujets, elle est donc le « cadre » qui lui convient le mieux pour s'exprimer en toute liberté. Il écrit : « le journaliste s'affranchit aisément du despotisme des titres, et son imagination doit être aussi libre que sa profession. Le chroniqueur surtout a un sublime dédain du convenu, ce tyran universel ; il dit ce qu'il veut, quand il veut, comme il veut » (*I*, p. 141). Buies propose sa propre définition dans une de ses chroniques :

Qu'est-ce en effet que la chronique, si ce n'est le récit, au jour le jour, des événements qu'on voit de près, des faits intimes auxquels on se trouve mêlé ou qui se passent sous nos yeux, un aperçu piquant et rapide de ces petits côtés de l'histoire de son temps, dont la critique historique, pour être sérieuse, ne peut plus se passer aujourd'hui ? C'est en ramenant la

---

<sup>24</sup> Marie-Ève Thérénty. *Ibid.* p. 953-954.

Chronique à sa fonction modeste que je ne crains pas de l'aborder ; de cette façon, je ne serai pas tenu d'avoir de l'esprit quand même, je n'obligerai pas mon lecteur à un éblouissement continu, je ne le tiendrai pas sous le feu d'une illumination impitoyable, mais je ne l'intéresserai peut-être à ce que je lui raconterai, et il m'arrivera de temps à autre d'être instructif. (II, p. 429)

La définition de la chronique de Buies rejoint le deuxième type de chronique du XIX<sup>e</sup> siècle, désigné par Thérenty comme la « chronique parisienne ». En effet, il s'agit de relater les événements quotidiens et les faits « intimes » tels qu'ils sont perçus personnellement par le chroniqueur. La chronique se trouverait alors à appartenir à la littérature personnelle. Mais l'« aperçu piquant et rapide de ces petits côtés de l'histoire de son temps » rejoint aussi la définition de la chronique comme étude de mœurs, dans laquelle le chroniqueur traite en surface et commente une grande variété de sujets. Nous pouvons donc affirmer que la chronique telle que la conçoit Buies fait partie également de la littérature d'idées. Relevons aussi que Buies fait preuve de modestie lorsqu'il explique la manière dont il aborde la chronique. Il croit ne pas être « tenu d'avoir de l'esprit » ou d'« ébloui[r] continu[ement] » le lecteur, il fait donc preuve de sobriété. Il admet du même coup que le chroniqueur peut adopter une variété de styles et affirme souhaiter instruire le lecteur avec ses chroniques. Bref, par la chronique, Buies est libre d'exprimer ses idées, libre de traiter les sujets les plus variés et, surtout, libre de passer d'un sujet à l'autre en moins de deux.

### **La mise en texte de l'œuvre**

Les objets matériels que sont le journal et le livre font également partie du contexte de l'œuvre. Comme le souligne Maingueneau, « *la manière dont [le texte] s'institue matériellement fait partie intégrante de son sens*<sup>25</sup> ». C'est donc dire que la mise en texte fait

---

<sup>25</sup> Dominique Maingueneau. *Op. cit.*, p. 84. L'italique est de l'auteur.

partie du sens de l'œuvre et, donc, importe aussi pour la posture d'auteur. Le premier support matériel des chroniques est évidemment le journal. Comme le soutient Sébastien Paré dans son mémoire, le journal ne constitue pas seulement un support pour la chronique, mais aussi une source d'inspiration pour Buies<sup>26</sup>. La lecture de journaux provenant du Canada et de l'étranger lui inspire plusieurs chroniques<sup>27</sup>. C'est, par exemple, le cas dans sa chronique intitulée « En ville » : « Dans un article de la *Minerve* [5 septembre 1872, p. 2] que j'ai lu et relu bien des fois depuis jeudi dernier, il est question de plusieurs grands hommes, victimes de l'ingratitude populaire » (*I*, p. 270). Buies cite et commente l'article puis s'intéresse particulièrement au cas du politicien George-Étienne Cartier. En fait, Buies part des propos de *la Minerve* afin de démontrer que l'« ingratitude populaire » dénoncée est en fait la conséquence d'une première ingratitude, qui lui est antérieure, celle des « grands hommes » envers le public. Il écrit d'ailleurs : « On n'est pas ingrat pour le plaisir de l'être » (*I*, p. 271). Ainsi, le journal joue-t-il le rôle de médiation entre l'écrivain et le public, l'individu et le collectif. Le sens des chroniques change évidemment lors du passage du journal au livre ; de plusieurs publications éparses et séparées dans le temps, elles sont désormais présentées en une publication unique et simultanée. Le volume devient un nouveau support matériel pour les chroniques qui prend forme grâce au travail d'édition et de publication. La publication d'un livre est notable, particulièrement en ce XIX<sup>e</sup> siècle au Canada français, puisqu'il s'agit d'un événement

---

<sup>26</sup> Sébastien Paré. *Chroniqueur de l'urbanité : Arthur Buies à Québec, 1871-1877*, Québec, Université Laval, 1999, p. 10.

<sup>27</sup> Buies cite une trentaine de journaux, pour certains il ne fait que nommer le titre du périodique, pour d'autres il cite également un passage. La liste des périodiques cités par Buies en ordre alphabétique est la suivante : *l'Abeille*, *l'Alabama*, *le Canadien*, *le Constitutionnel*, *le Correspondant*, *Courrier de Rimouski*, *Courrier de Saint-Hyacinthe*, *le Courrier des États-Unis*, *le Courrier du Canada*, *l'Écho de Lévis*, *l'Écho de la Session*, *l'Événement*, *le Figaro*, *Franc-Parleur*, *Herald*, *le Journal de Québec*, *Journal des débats*, *le Messenger franco-américain*, *le Messchacébé*, *la Minerve*, *The Morning Chronicle*, *la Nation*, *le National*, *le Nouveau-Monde*, *l'Ordre*, *l'Opinion publique*, *le Pays*, *le Pionnier de Sherbrooke*, *Revue des deux mondes*, *The Telegraph*, *The Times*, *The Tribune*, *l'Union des Cantons de l'Est*, *l'Univers* et *The World*.

relativement rare. Par conséquent, Buies, qui fait paraître, en 1884, la seconde édition de son recueil de *Chroniques* dans « un cachet absolument parisien, [...] avec ceci de plus que le papier sur lequel sont imprimées les “Chroniques” est bien supérieur comme blancheur et comme finesse à celui que les éditeurs de Paris emploient généralement<sup>28</sup> », montre-t-il par ce fait même qu’il attache une grande importance à son œuvre. Dans la préface de cette édition, Buies qualifie ses *Chroniques* d’« œuvre de jeunesse, imprévue [et] fortuite » (I, p. 485). Bien qu’il puisse s’agir d’une figure de modestie de la part de l’écrivain, Buies a tout de même décidé non seulement d’éditer son recueil de chroniques pour une deuxième fois, mais aussi de publier son œuvre dans les plus beaux ornements. C’est donc dire que l’écrivain adopte une attitude paradoxale, puisque l’évaluation qu’il fait de son œuvre et la présentation matérielle du recueil envoient des messages contradictoires. Ainsi, la mise en texte de l’œuvre – sa présentation matérielle – fait-elle partie de son sens et, par conséquent, agit sur la représentation faite de l’auteur.

### **La mise en texte de l’écrivain journaliste**

Au Canada, en cette deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux écrivains pratiquent la chronique dont Louis Fréchette, Oscar Dunn et Hector Fabre. La quasi-totalité de la littérature se publie dans les journaux et, pour les contemporains de Buies, un journaliste est un écrivain et un écrivain peut être journaliste. Par son hybridation entre littérature d’idées et littérature personnelle, la chronique devient l’espace idéal de l’autoévaluation et de l’auto réflexion pour Buies, par exemple, sur le métier d’écrivain :

---

<sup>28</sup> S.n. « *Chroniques canadiennes*. Un événement littéraire », *la Patrie*, 28 octobre 1884, p. 2.



[Les écrivains] ne se doutent pas que le style est un art laborieusement, patiemment acquis, que personne ne naît écrivain, mais qu'il faut se former à l'être, que le plus beau génie du monde n'écrirait que des monstruosité, s'il n'était pas aidé par une science profonde et une longue observation jointe à un exercice continu de la forme, que les plus grands écrivains ont toujours été les plus grands travailleurs, qu'il ne suffit pas de sortir du collège et d'entrer dans un journal pour tenir décentement une plume, qu'enfin [...] il faut savoir quantité de choses, et qu'un simple correcteur d'épreuves ferait bien mieux coller des affiches s'il ne possède de tous points – l'histoire et la géographie. (*I*, p. 597)

Buies dénonce le préjugé selon lequel toute personne qui a la faculté d'écrire peut être un écrivain. Pour lui, être écrivain exige beaucoup de travail, particulièrement au niveau formel. L'écrivain doit bien entendu maîtriser la langue française, être observateur et posséder des connaissances dans une variété de sujets, bref être un érudit. Mais, selon Buies, la difficulté réside dans la capacité de joindre tous ces éléments et de transmettre ses connaissances et ses idées avec style. Buies critique ses contemporains qui ne prennent pas au sérieux leur travail, même s'il admet et déplore à la fois qu'ils soient ignorants. En s'opposant ainsi à ses contemporains, il transmet au lecteur sa perception de sa position dans le champ littéraire : il est un écrivain ayant de la rigueur au travail en plus d'être un érudit et de maîtriser la langue française.

## 1.1 Postures d'Arthur Buies auto-représentées

La posture d'auteur auto-représentée, telle que la définit Meizoz, a la même définition que celle de la notion rhétorique d'*ethos*. Ruth Amossy définit l'*ethos* comme

[...] la composante de l'argumentation qui se rapporte à la personne de l'orateur. Pour agir sur l'auditoire, celui-ci ne doit pas seulement user d'arguments valides (*logos*) et toucher les cœurs (*pathos*) : il lui faut aussi affirmer son autorité et projeter une image de soi susceptible d'inspirer confiance. [...] L'éthos est donc l'image que le locuteur construit de lui-même dans son discours [...] <sup>29</sup>.

Ainsi, la posture auto-représentée est, tout comme l'*ethos*, une image de soi susceptible d'agir sur autrui. Dans cette section, quatre postures auto-représentées de Buies seront étudiées ; la première est une représentation explicite : Buies Diogène – et les trois autres sont des représentations implicites : Buies le géographe, Buies le flâneur et Buies le défenseur de la langue française.

### Représentation explicite

#### 1.1.1 Buies Diogène

Buies adopte de manière consciente la posture du philosophe grec Diogène. En effet, Buies se qualifie de Diogène : « Je n'en demandais pas plus, moi, pour pouvoir faire de nouvelles dettes. Tant de luxe m'accable. Heureusement qu'il me reste le rire de Diogène, cette suprême ressource du gueux » (*I*, p. 216). Buies emprunte à celui qu'il qualifie de « plus sage des hommes » (*II*, p. 287) son arme de prédilection : le rire. En effet, le chroniqueur fait plus que se proclamer émule de Diogène, il en imite la philosophie cynique. Diogène de

---

<sup>29</sup> Ruth Amossy. « Éthos » dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.). *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, QUATRIGE / PUF, 2<sup>e</sup> édition, 2010, p. 258.

Sinope ou Diogène le cynique (413 av. J.-C. – 327 av. J.-C.) est la figure marquante du cynisme antique. Le cynisme, dont l'étymologie provient du mot grec *kuôn* et *kunos* (chien) et *kunikos*<sup>30</sup> (du chien), « se caractérise [chez Diogène] à la fois par un mode de vie et des principes théoriques<sup>31</sup> », comme le souligne Marie-Odile Goulet-Cazé. Il n'y a pas d'écrit de Diogène qui se soit rendu jusqu'à nous, seulement une série d'anecdotes sur sa vie dont la source principale est le doxographe Diogène Laërce. À propos de Diogène, celui-ci écrit : « Selon Dioclès, c'est parce que son père qui tenait la banque publique avait falsifié la monnaie que Diogène s'exila. [...] Il faut ajouter que Diogène lui-même dit, sur son propre compte, dans le *Pordalos*, qu'il falsifia la monnaie<sup>32</sup> ». Comme le commente Goulet-Cazé, cette première anecdote de falsification de monnaie prend « dans le cynisme une valeur symbolique : Diogène falsifie la morale, la religion, la politique et même la philosophie, c'est-à-dire qu'il contrefait les valeurs traditionnelles pour leur en substituer de nouvelles<sup>33</sup> ». Ainsi, par le cynisme, le philosophe adopte-t-il une attitude anticonformiste à travers laquelle il cherche à renverser le système de valeurs, il « est celui qui met à découvert les fausses évidences et fait tomber un à un tous les masques<sup>34</sup> ». Mais aussi, comme l'écrit Isabelle Gugliermi, « son anticonformisme va de pair avec sa quête fondamentale, l'autarcie<sup>35</sup> » qui se fait par la pratique de l'ascèse. Pour les cyniques, la nature et la liberté individuelle – particulièrement la liberté de parole – doivent être au-dessus de tout. Comme Diogène, Buies

---

<sup>30</sup> Paul Robert. *Le nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Paris, Le Robert, 2008, p. 607.

<sup>31</sup> Marie-Odile Goulet-Cazé. « Diogène de Sinope » dans Denis Huisman (dir.). *Dictionnaire des philosophes*, Paris, PUF, v.1 A-J, 1993, p. 826.

<sup>32</sup> Diogène Laërce. « Diogène », *Vies et doctrines des philosophes illustres*, traduction française sous la direction de Marie-Odile Goulet-Cazé, Paris, Librairie générale française, Le livre de poche, « La Pochothèque », 2<sup>e</sup> édition revue et corrigée, 1999, p. 703-704.

<sup>33</sup> Marie-Odile Goulet-Cazé, *ibid.*

<sup>34</sup> Marie-Odile Goulet-Cazé. « Diogène de Sinope » dans Denis Huisman (dir.). *Dictionnaire des philosophes*, *op. cit.*, p. 827.

<sup>35</sup> Isabelle Gugliermi. *Diogène Laërce et le cynisme*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2006, p. 144.

ne se gêne pas pour « falsifier la monnaie » et critiquer les hommes importants de son époque sur différents sujets politiques, sociaux, religieux, philosophiques ou tout simplement anecdotiques. Buies par contre n'adopte pas un mode de vie cynique bien que, comme Diogène, il ait un rapport conflictuel à l'argent<sup>36</sup>. Comment nous l'avons vu plus haut, pour Buies, avoir plus d'argent signifie « pouvoir faire de nouvelles dettes » et le chroniqueur admet que « [t]ant de luxe [l]'accable ». Tout de même, c'est par l'écriture – au sein de ses chroniques – que Buies adopte la posture de Diogène.

L'ironie occupe une place centrale dans le cynisme étant donné qu'elle est « un véhicule privilégié de la critique<sup>37</sup> » pour reprendre les termes de Danielle Forget. D'où l'importance que nous nous y attachions. Il faut mentionner que la définition de l'ironie ne fait pas consensus. Pour Pierre Fontanier, l'ironie c'est : « Dire, par une raillerie, ou plaisante, ou sérieuse, le contraire de ce qu'on pense, ou de ce qu'on veut faire penser<sup>38</sup> ». Elle peut donc se présenter sous forme d'antiphrase. Mais, seule, cette définition est insuffisante. Selon Danielle Forget,

L'ironie [...] survient justement lorsqu'un changement s'opère dans le programme de lecture par une remise en question qui déstabilise momentanément le sens et oblige à reconstituer un autre parcours cognitif susceptible de rétablir la cohérence compromise ; elle convoque un retour métadiscursif double : sur l'énoncé en remettant en question le parcours cognitif engagé, mais aussi un retour sur l'énonciation en interrogeant la responsabilité réelle qu'assume le narrateur quant au contenu sémantique<sup>39</sup>.

---

<sup>36</sup> Buies connaît des problèmes pécuniaires récurrents tout au long de sa vie. D'ailleurs, il en fait mention dans ses chroniques « Les Éboulements » (I, p. 255) ; « De retour » (I, p. 351) ; « Après » (I, p. 521) de même que dans sa correspondance. Dans une lettre à Joseph-Ulric Tessier, il écrit : « Je te remercie infiniment des \$ 5.00 que tu m'envoies. Je n'avais pas mangé depuis trois jours, et tu me rends la vie » dans Arthur Buies. *Correspondance (1855-1901)*, édition préparée, présentée et annotée par Francis Parmentier, Montréal, Guérin, 1993, p. 132.

<sup>37</sup> Danielle Forget. « L'ironie : stratégie de discours et pouvoir argumentatif », *Études littéraires*, vol. 33, n° 1, 2001, p. 46.

<sup>38</sup> Bernard Dupriez [Pierre Fontanier. *Les Figures du discours*, 1968]. *Gradus : Les procédés littéraires (dictionnaire)*, Paris, Union générale d'éditions, 1980, p. 264.

<sup>39</sup> Danielle Forget. *Op. cit.* p. 44.

C'est donc dire que pour qu'il y ait ironie, celle-ci doit pouvoir être interprétée par le lecteur. Il doit être capable de détecter les anomalies dans le programme de lecture. S'il y a exagération, elles peuvent se manifester sous forme d'hyperbole, d'euphémisme ou de litote. Bien que l'ironie puisse se manifester par divers procédés, Buies l'emploie toujours à des fins pédagogiques. Par exemple, dans la chronique « À la campagne », du 8 juillet 1873, Buies s'inquiète de l'émigration de la population rurale vers les États-Unis et dénonce le discours qu'il entend de la part d'habitants affirmant que rien ne presse, puisque la population canadienne est une population jeune et que les gouvernements devraient « protéger davantage les industries naissantes » (*I*, p. 439) :

Bonnes gens ! ils ignorent que les gouvernements que nous avons, depuis dix ans surtout, n'ont pas pour objet le progrès ou la prospérité de la population, mais bien uniquement de resserrer, de visser de plus en plus la dépendance et de nous rendre à tous jamais incapables de rien par nous-mêmes, paralytiques avant d'avoir seulement déployé nos bras. Nous réduire graduellement à l'état de fœtus, puis nous mettre en bocal, voilà la pensée constante de tous les *sirs* qui se succèdent comme des *chêfres* et de tous les imbéciles qui les suivent. (*I*, p. 439-440)

Nous pouvons constater que ce passage est ironique par l'utilisation d'antiphrases. Buies décrit les habitants comme « [b]onnes gens », alors qu'il pense « pauvres idiots ». Aussi, lorsqu'il déclare que « les gouvernements que nous avons [...] n'ont pas pour objet le progrès ou la prospérité de la population », Buies emploie-t-il une phrase de forme négative afin de montrer que les gouvernements font l'inverse de ce qu'ils devraient faire, c'est-à-dire assurer « le progrès ou la prospérité de la population ». D'ailleurs, Buies tient l'État, ainsi que l'Église et la domination de l'ultramontanisme au cours de la décennie, responsables de la situation économique et sociale dans laquelle se trouve la population canadienne-française, et dont l'émigration états-unienne est la conséquence directe. À l'instar de Diogène pour qui la liberté doit être au-dessus de tout, Buies dénonce les gouvernements qu'il accuse de retenir avec

véhémence l'émancipation du peuple. Le chroniqueur utilise d'ailleurs à plusieurs reprises l'hyperbole afin d'appuyer ses propos. Par exemple, il affirme que l'État a rendu infirmes les habitants de la société canadienne-française, « paralytiques avant d'avoir seulement déployé [leurs] bras » et que le gouvernement souhaite les « réduire à l'état de fœtus », cet état de vie où l'être en devenir est à la limite de la vie et de la non-existence, entre le vivant et le non-né, et dont la survie dépend entièrement de la mère qui le nourrit. Ainsi, avec son franc-parler, Buies est un polémiste qui souhaite, tel Diogène, « choquer pour mieux réveiller<sup>40</sup> » pour reprendre les propos de Goulet-Cazé. Et comme le philosophe grec, Buies garde toujours cette visée didactique en tête lorsqu'il décide de choquer.

### **Représentations implicites**

Au sein de son œuvre, l'auteur propose aussi des images de lui-même qui sont inconscientes dans la mesure où celui-ci ne se désigne pas lui-même de telle ou telle façon. Ces représentations, qui sont tout de même adoptées de manière implicite par l'auteur, viennent s'ajouter à celles qui sont construites sciemment. Dans cette section, nous nous intéresserons à trois postures implicites : celle de géographe, celle de flâneur et celle de défenseur de la langue française.

---

<sup>40</sup> Marie-Odile Goulet-Cazé. « Diogène de Sinope » dans Denis Huisman (dir.). *Dictionnaire des philosophes*, op. cit., p. 827.

### 1.1.2 Buies le géographe

Dans ses chroniques sur les régions et de son récit de voyage à San Francisco, Buies adopte, de manière implicite, la posture de géographe. Il est un voyageur<sup>41</sup> qui aime découvrir de nouveaux horizons et partager ses expériences et ses connaissances avec les lecteurs. Mais plus qu'un simple voyageur, Buies est un géographe, puisqu'il observe et décrit avec minutie les différents lieux qu'il visite. Avec sa plume et ses mots, Buies fait de nombreux tableaux des paysages canadiens, celui des montagnes aux Éboulements, par exemple :

Me voici à six lieues de la Malbaie, aux Éboulements, dans un endroit à moitié sorti du chaos primitif. Rien de pareil au monde ; on dirait un cataclysme arrêté court qui mugit sourdement dans son immobilité. Il y a comme une menace perpétuelle dans ces énormes montagnes qui se dressent sous le regard, tantôt isolées, tantôt reliées en chaînes compactes, et se poursuivant les unes les autres jusque dans un lointain inaccessible. Une charge de montagnes arrêtées tout à coup dans leur élan, voilà l'image de l'endroit où je suis aujourd'hui. (*I*, p. 248)

En tant que géographe, Buies dit à son lecteur où il se situe sur le territoire ; il lui indique que les Éboulements se trouve à six lieues de la Malbaie. Buies donne la distance de manière objective ; il cartographie. La description du panorama se trouve sur un plan tridimensionnel, alors que Buies décrit le relief montagneux du paysage. Le travail du géographe – tout comme celui de l'écrivain d'ailleurs – est un travail d'observation qui sollicite les sens. Il y a l'organe de la vue, puisque tout se passant « sous le regard », mais aussi l'ouïe (« mugit sourdement »). Ainsi, l'expérience du voyage est-elle d'abord personnelle pour le chroniqueur : « Aller sur les lieux, voir par soi-même, s'instruire par sa propre expérience, est un remède souverain pour toutes les erreurs ; je l'ai employé, et, maintenant, mes idées sont toutes différentes de ce

---

<sup>41</sup> Buies affirme : « je suis un homme possédé de l'amour des voyages, du nouveau, de l'inconnu, de l'envie démesurée d'accroître mon fonds de connaissances acquises personnellement sur les lieux, par l'usage de mes propres organes de la vue et de l'ouïe, par d'innombrables points d'interrogation posés sous le nez des indigènes » (*II*, p. 7). En note de bas de page, Francis Parmentier indique qu'il s'agit d'un fragment non daté provenant d'un fonds privé.

qu'elles étaient » (*I*, p. 321). En tant que géographe, Buies doit d'abord se rendre sur le terrain, dans les endroits qu'il visite, faire son étude puis transmettre ses connaissances aux lecteurs. Pour lui, si la description de l'endroit visité est importante, celle du trajet pour s'y rendre l'est tout autant, comme le montre cet extrait dans lequel il expose son déplacement à bord d'un bateau à vapeur sur le fleuve Saint-Laurent le long de la rive nord, de Québec jusqu'à Tadoussac :

Une fois à bord, comptez en outre que vous faites un voyage ravissant. Vous quittez Québec par un brillant jour d'été ; les campagnes sont pleines de rayons et de lumière ; devant vous s'étend l'île d'Orléans, cette île vraiment royale, aux bosquets touffus, aux paysages dorés, aux longues collines assoupies sous le soleil ; puis, au-delà d'autres îles se succèdent à profusion dans le plus majestueux des fleuves ; vous suivez la côte du nord, cette série ininterrompue de montagnes formidables, coupées ça et là d'oasis enchanteresse, telles que Saint-Joachim, la Baie Saint-Paul et ce petit paradis du Canada, la Malbaie, qui est un morceau de la Suisse jeté sur les Laurentides à travers l'océan. Vous voyez le cap Tourmente qui se dresse inopinément jusqu'à une hauteur de deux mille pieds, et que suivent d'autres montagnes dans un désordre grandiose, jusqu'à ce qu'elles atteignent le point culminant de la chaîne, le plateau des Éboulements, qui est à une hauteur de deux mille six cents pieds au-dessus du fleuve ; enfin Tadoussac et la *far famed* rivière Saguenay, large en moyenne d'un demi-mille, profonde de huit cents pieds, avec des escarpements, des surprises, des changements à vue dont rien n'interrompt le cours sur une longueur de soixante-dix milles. (*I*, p. 436)

Nous avons ici un exemple typique de Buies le géographe. Il se déplace dans l'espace et, au fur et à mesure, il cartographie le territoire. En effet, il fait une carte géographique à l'aide de descriptions précises appuyées sur des mesures objectives, que ce soit la hauteur du cap Tourmente (deux mille pieds), la largeur de la rivière Saguenay (un demi-mille) ou sa profondeur (huit cents pieds). Ces mesures permettent de donner aux lecteurs une idée précise des mesures de distance, de hauteur et de profondeur. Buies propose une carte topographique où le lecteur découvre chaque lieu suivant l'ordre chronologique du chemin parcouru. En effet, il décrit d'ouest en est l'île d'Orléans, Saint-Joachim, la Baie Saint-Paul, la Malbaie, le cap Tourmente, le plateau des Éboulements puis Tadoussac.



Lorsqu'il en vient à la description des lieux, Buies abandonne l'objectivité et fait plutôt une description hyperbolique ; Buies l'écrivain se substitue à Buies le géographe. Buies utilise un vocabulaire mélioratif – « ravissant », « brillant », « royale », « à profusion », « formidables », « grandiose » et « culminant » –, des périphrases telles « le plus majestueux des fleuves » pour parler du fleuve Saint-Laurent, il qualifie Saint-Joachim et la Baie Saint-Paul « d'oasis enchanteresses » et la Malbaie de « petit paradis du Canada ». L'utilisation hyperbolique de ces diverses figures témoigne de l'amour que Buies porte à son pays, amour qu'il désire partager avec ses lecteurs afin qu'ils partent visiter les régions à leur tour. D'ailleurs, l'emploi du pronom personnel « vous » témoigne de la volonté du chroniqueur d'inclure ses lecteurs dans son voyage.

Buies ne fait pas que peindre avec sa plume les paysages des régions. Tel un véritable géographe, il s'intéresse aussi à la relation qui existe entre les habitants et leur environnement. C'est le cas lors de son voyage au Saguenay de 1871 dans lequel il rencontre des colons :

Ici règne la misère dans une horreur souveraine. Ces défricheurs, ces *squatters* courageux sont seuls dans le fond des bois, en lutte contre tous les éléments, contre la terre ingrate, contre un ciel glacé pendant sept mois de l'année, contre les fléaux imprévus, contre le feu qui, embrasant la forêt<sup>42</sup>, dévore en même temps la moisson, contre la faim, contre l'isolement. Et cependant, accablés, mais non abattus, épuisés de fatigue, ils luttent toujours pendant des années jusqu'à ce que leurs fils, devenus grands, leur assurent enfin le fruit de leurs rudes labeurs. (*I*, p. 114)

Dans ce passage, Buies veut rendre hommage aux habitants du Saguenay qui exploitent le territoire canadien. C'est un portrait réaliste de la colonisation que Buies fournit à ses lecteurs. En effet, il leur explique les conditions précaires dans lesquelles vivent les défricheurs. Il énumère les nombreuses difficultés auxquelles ceux-ci doivent faire face : l'isolement, les

---

<sup>42</sup> En note de bas de page, Parmentier écrit : « L'année 1870 resta longtemps dans le Saguenay, "l'année du grand feu". Des villages naissants furent rasés et des centaines de familles se trouvèrent sans asile et sans ressources. La population passa de 2275 en 1872 à 1075 en 1875 » (*I*, p. 114).

hivers longs et rigoureux, les terres arides et les feux de forêt. Bref, bien que Buies soit un défenseur de la colonisation, il n'en fait pas la propagande ici, mais donne un aperçu de la colonisation telle que les habitants du Saguenay la vivent réellement. Buies remarque aussi l'influence qu'a le milieu sur l'homme qui y habite. Dans la chronique « Les Éboulements », il affirme :

Les gens de ce pays sont comme la nature qui les entoure ou plutôt les domine. L'homme, c'est là une vérité vulgaire, subit toujours l'influence du milieu où il vit ; l'habitant de la Baie-Saint-Paul, de l'île aux Coudres ou des Éboulements, comme les sauvages d'autrefois, est hospitalier, serviable, poli, mais c'est une bête féroce dans la colère. (*I*, p. 252)

Encore une fois, Buies constate que dans la relation entre l'habitant et son milieu, c'est toujours la nature qui finit par « domine[r] » l'homme et qui le transforme avec le temps. D'ailleurs, dans cette région de la rive nord du Saint-Laurent, Buies constate que les Canadiens français possèdent les mêmes traits caractéristiques que les autochtones qui avaient habité la région avant eux.

Ainsi, Buies le géographe voyage-t-il, étudie-t-il et transmet-il ses connaissances sur les régions et le paysage canadien à ses lecteurs. Cette posture rejoint donc la mission littéraire didactique que Buies s'était donnée. En effet, dans une lettre adressée à Hector Garneau, Buies lui déclare : « Convainquez-vous de plus en plus de l'idée qu'une littérature qui n'est pas utile, qui n'enseigne point, est une littérature perdue<sup>43</sup> ».

### **1.1.3 Buies le flâneur**

Dans les années 1870, Buies habite la ville de Québec et celle-ci lui inspire plusieurs chroniques urbaines. Lorsqu'il s'y trouve, Buies adopte de manière implicite une posture de

---

<sup>43</sup> Arthur Buies. *Correspondance (1855-1901)*, *op. cit.*, p. 269.

flâneur, figure utilisée par Charles Baudelaire afin de décrire l'« observateur » de la ville de Paris au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, celui qui se promène dans la foule. Pour Baudelaire, le but du flâneur est « de dégager de la mode ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, de tirer l'éternel du transitoire<sup>44</sup> ». C'est-à-dire que le flâneur s'intéresse à ce qui est fugitif dans le présent, à ce que Baudelaire nomme la *modernité*. Nous reviendrons sur ce concept clé au cours du deuxième chapitre.

Au Québec, cette figure existe déjà en 1837. En effet, Napoléon Aubin – qui habite Québec – se qualifie de « Flâneur-en-chef » dans *le Fantasque*, journal qu'il a fondé<sup>45</sup>. Dans sa première livraison (1<sup>er</sup> août 1837), il écrit : « Le Fantasque *paraîtra aussi souvent que son Flâneur-en-chef aura le courage de l'écrire ; et que ses imprimeurs seront assez sobres pour l'imprimer*<sup>46</sup> ». Pour Hector Fabre, un contemporain d'Arthur Buies, le flâneur de la rue Notre-Dame dans le Montréal des années 1860 est cosmopolite et « n'a d'autre but que la flânerie. Sa curiosité s'adresse à tout<sup>47</sup> ». Le flâneur est un promeneur qui déambule dans la ville ; c'est sous son regard que prend forme le paysage urbain. Cette posture de flâneur rejoint celle de géographe, puisque les deux se déplacent dans l'espace tout en observant et en transmettant au lecteur les paysages qui se présentent sous leur regard. Si le paysage du géographe est rural, celui du flâneur est urbain. Cependant, contrairement au géographe, le flâneur n'est pas dans l'obligation de fournir des informations objectives, de donner des

---

<sup>44</sup> Charles Baudelaire. « Le peintre de la vie moderne », *Curiosités esthétiques : L'Art romantique et autres œuvres critiques*, édition d'Henri Lemaitre, Paris, Garnier, 1962, p. 466.

<sup>45</sup> Aubin publie *le Fantasque* à intervalles irréguliers entre 1837 et 1849. La première livraison paraît le 1<sup>er</sup> août 1837 et la dernière le 24 février 1849. L'auteur se qualifie de flâneur aussi dans la devise du *Fantasque* qui est : « Journal rédigé par un flâneur, imprimé en amateur pour ceux qui voudront l'acheter ».

<sup>46</sup> Napoléon Aubin. *le Fantasque*, vol. 1, no. 1, 1<sup>er</sup> août 1837, p. 1.

<sup>47</sup> Hector Fabre. « La veille rue Notre-Dame » dans Nathalie Fredette. *Montréal en prose 1892-1992*, Montréal, L'Hexagone, 1992, p. 80.

dimensions avec des mesures précises à propos de ce qu'il observe, par exemple. Cet extrait d'une chronique du *National* du 30 septembre 1872 montre Buies à l'œuvre comme flâneur :

*House to let or for sale, Shop to let, - Maison à louer ou à vendre, Magasin à louer, voilà ce qui attire l'œil à chaque instant sous forme d'écriteau, dans les rues de Québec. Ô capitale ! on prétend que nous sommes dans une période de progrès : mille fois non. Du temps de Champlain, il n'y avait pas autant de maisons abandonnées, autant de magasins vides. Il n'y avait pas ces amas de débris, ces rapiécages et ces rafistolages de masures moisies, ces constructions qui s'affaissent subitement comme des octogénaires qu'un souffle emporte, ces trottoirs vermoulus qui se pulvérisent sous les pas, ces rues jonchées de torrents de pierres, inondées de boue, tous les délabrements, tous les écroulements, toutes les ruines. (I, p. 287)*

Le regard du flâneur porte d'abord sur un écriteau bilingue annonçant une maison et un magasin à louer. Il fait alors un zoom arrière et constate que le paysage de la ville de Québec est parsemé de ces affiches bilingues. En plus des nombreux immeubles, Buies propose un portrait d'ensemble qui permet de constater que la ville dans laquelle il se trouve est désertée. Ce panorama témoigne d'une ville en décomposition (« débris », « rapiécages », « masures moisies », « constructions qui s'affaissent », « délabrements », « trottoirs vermoulus qui se pulvérisent », « écroulements » et « ruines »). Depuis que Québec est devenue la Vieille Capitale et qu'elle a été abandonnée par les fonctionnaires et par un grand nombre de commerçants, elle tombe en ruines. C'est ce tableau qui « attire l'œil » de Buies flâneur. L'œil joue un rôle central dans les promenades du flâneur. Catherine Nesci l'affirme d'ailleurs : « Bien que le flâneur apparaisse comme foncièrement mobile, il ne connaît pas le changement ; son mouvement semble déjà viser l'idéal d'une flânerie oculaire, quasi non ambulatoire, presque abstraite<sup>48</sup> ». Sébastien Paré consacre une partie de son mémoire à Buies en tant que flâneur. Il constate que, dans les années 1870, la ville de Québec ne possède pas de véritable boulevard. Il en déduit alors que Buies est essentiellement un flâneur non

---

<sup>48</sup> Catherine Nesci. *Le flâneur et les flâneuses. Les femmes et la ville à l'époque romantique*, Grenoble, ELLUG, 2007, p. 59.

ambulatoire : « Ainsi, faute de boulevard et ne pouvant se résigner à “monte[r] et descend[re] trente fois la rue Saint-Jean” (I, p. 606)<sup>49</sup>, le chroniqueur s’entoure de journaux et ... “flâne”<sup>50</sup> ». Paré s’appuie alors sur l’homologie qu’établit Walter Benjamin entre la ville et le journal, entre « la partie publicitaire d’un journal » et la circulation dans la ville, deux « expériences optiques » qui « impliquent toutes deux le conditionnement de l’individu “ par une série de heurts ”<sup>51</sup> ». Comme nous l’avons déjà mentionné, Buies s’adonne effectivement à la lecture des journaux locaux et étrangers afin de s’informer des nouvelles du monde, lesquelles deviennent source d’inspiration pour ses chroniques. Donc, Buies pratique deux types de flânerie : le premier a lieu dans les rues de la ville, lorsqu’il se promène et qu’il dépeint le paysage urbain ; le deuxième s’opère dans les journaux, il s’agit d’une flânerie optique non ambulatoire.

#### **1.1.4 Buies le défenseur de la langue française**

La dernière posture que Buies adopte de manière implicite est celle de défenseur de la langue française. En effet, Buies maîtrise la langue et sa rigueur linguistique fait de lui un modèle. Mais surtout, Buies se fait un défenseur de la langue française lorsqu’il relève les mauvais usages de la langue et propose les formules adéquates. Le chroniqueur a à cœur son combat contre les anglicismes et les canadianismes et ne se gêne pas pour écorcher les écrivains journalistes et les hommes publics qui font des fautes de français. C’est notamment le cas d’un auteur anonyme du *Constitutionnel* qui a publié le 9 septembre 1872 un hommage au politicien Sir George-Étienne Cartier. Buies cite un extrait de son hommage puis écrit :

---

<sup>49</sup> Paré cite Buies dans (I, p. 606).

<sup>50</sup> Sébastien Paré. *Op. cit.*, p. 23.

<sup>51</sup> Sébastien Paré. *Ibid.* p. 23.

*Rencontrer une carrière*<sup>52</sup> n'est pas absolument de la pure linguistique. – Une carrière ne se rencontre pas sur le chemin comme un électeur décidé à faire acte d'ingratitude. Je voudrais, pour ma part, que seuls les hommes au monde qui aient du sentiment et de la reconnaissance sachent au moins l'exprimer, que ceux qui ont fait de sir George le pilier de la nationalité canadienne, ne le démolissent pas par leur style ; mais on ne peut pas tout avoir. La gratitude, paraît-il, est un sentiment exclusif, et, lorsqu'on est reconnaissant, on oublie la syntaxe. (*I*, p. 279)

Dans ce passage, Buies commence par indiquer que « *rencontrer une carrière* » est incorrect en français. Le reste de la citation est un mélange de traits ironiques. D'abord, Buies explique que l'auteur, en voulant faire acte de gratitude, a fait plutôt un « acte d'ingratitude » à cause de son mauvais usage de la langue qui contredit ses bonnes intentions. Il montre ainsi l'importance, à ses yeux, de maîtriser la langue française, surtout lorsque l'on veut rendre hommage à quelqu'un, en tout respect pour cette personne : il voit là une situation ironique. Le fait que le politicien Sir George-Étienne Cartier – qui sert régulièrement de tête de Turc à Buies au sein des *Chroniques* – ne puisse recevoir de ses admirateurs un hommage dans un langage convenable amuse Buies (« on ne peut pas tout avoir »). C'est d'ailleurs par l'utilisation de la litote « Je voudrais [...] que ceux qui ont fait de Sir George le pilier de la nationalité canadienne, ne le démolissent pas par leur style » que nous reconnaissons l'ironie du passage. En effet, Buies simule la défense de Cartier, alors qu'en réalité il souhaiterait que ce dernier se fasse « démolir[r] » davantage. On voit donc que la posture de Buies le défenseur de la langue française s'amalgame parfois à celle de Buies Diogène. Dans ce cas, le chroniqueur se sert de l'ironie à la fois pour critiquer les erreurs linguistiques de ceux qui les commettent et pour instruire le lecteur. Pour Buies, l'écrivain a un rôle social majeur à jouer auprès de la population canadienne, puisqu'il est un modèle grâce à sa maîtrise de la langue française écrite. Ne pas remplir ce rôle traduit, selon Buies, une paresse intellectuelle

---

<sup>52</sup> L'italique est de Buies.

inacceptable et intolérable. Comme nous l'avons déjà vu, Buies insiste sur le fait qu'un écrivain doit savoir écrire : « personne ne naît écrivain, [...] il faut se former à l'être, [...] [il lui faut posséder] une science profonde et une longue observation jointe à un exercice continuel de la forme » (*I*, p. 597). Chacune des chroniques montre que Buies est un défenseur de la langue française parce qu'il la maîtrise et qu'il a un style.

## 1.2 Postures d'Arthur Buies hétéro-représentées

Tout au long de sa vie, Arthur Buies sera un écrivain qui ne laisse personne indifférent. Dans cette deuxième partie, nous ferons l'étude des différentes postures de Buies construites par ses contemporains, les figures hétéro-représentées dont parle Meizoz. C'est par les journaux canadiens-français de l'époque – dans lesquels ses confrères écrivent sur Buies – qu'il est possible de débusquer les postures hétéro-représentées. Nous proposons d'en étudier quatre : l'excentrique, le spirituel, le géographe et le maître de la langue française.

### 1.2.1 Buies l'excentrique

Pour plusieurs de ses contemporains, Arthur Buies est avant tout un excentrique. Il est excentrique par sa manière d'être et parce qu'il tient des propos qui sortent de l'ordinaire, qui divergent et parfois même qui s'opposent aux normes et aux valeurs de la société dans laquelle il vit. C'est d'ailleurs ainsi que le perçoit Édouard Huot, un auteur de *l'Événement* : « M. Buies pose en excentrique, et sa réputation est de l'être : il est fantasque, échevelé, il lance des boutades à tort et à travers, mais d'un esprit mordant<sup>53</sup> ». Donc, pour Huot, Buies est excentrique parce qu'il est à la fois extravagant, amusant et fin; il a son style bien à lui. Chez ses contemporains, le qualificatif d'excentrique pour représenter Buies fait l'unanimité, cependant, on ne lui donne pas la même valeur selon qu'on est un détracteur ou un admirateur de l'écrivain. Les détracteurs de Buies jugent cette excentricité de manière péjorative, alors que ses admirateurs la perçoivent de manière positive. Pour ses détracteurs, « excentrique » est synonyme d'anticonformiste et de fantaisiste, termes qui ont une connotation péjorative. Pour

---

<sup>53</sup> Édouard Huot. « Les Chroniques de M. Arthur Buies », *l'Événement*, 20 janvier 1874, p. 2.



eux, Arthur Buies est un bohème dont les idées libérales et les propos anticléricaux sont à condamner. Donc, leur auteur doit être censuré. Par exemple, Jules Nadar (pseudonyme) écrit dans *l'Opinion publique* à propos de Buies :

Je ne puis voir sans horreur ces jeunes écervelés qui croient faire acte d'audace et d'esprit, et se créer un nom en prodiguant les plus abjectes injures, en inventant et débitant les plus odieuses calomnies à l'adresse de notre religion et de notre race<sup>54</sup>.

Cette correspondance de Nadar est publiée en 1870, soit une année après la fin de la parution de *la Lanterne*. Pour Nadar, Buies est un excentrique, un anticonformiste dont les propos anticléricaux sont injustifiables. En fait, Nadar pense que Buies, encore jeune, a cru que la meilleure façon de se faire un nom en tant qu'écrivain était de choquer la population. Nadar attaque la personne de Buies en la traitant d'« écervel[é] », mais ne tente jamais de contredire Buies sur ses idées ; il ne donne pas d'exemples ni d'arguments pour justifier ses jugements. D'ailleurs, Francis Parmentier qui a étudié la réception de *la Lanterne* écrit que les adversaires de Buies ne le font pas de « mauvaise foi », mais véritablement, « [ils] ne comprennent rien à ses intentions<sup>55</sup> ». Nadar ignore tout simplement pour quelles raisons Buies s'oppose au clergé, quels sont les objectifs visés par ses propos anticléricaux. Ceci explique pourquoi Nadar et plusieurs de ses contemporains le perçoivent comme un excentrique, et non comme un polémiste. Ils ne savent pas que le rôle d'un pamphlétaire est de critiquer – parfois vivement – la société dans laquelle il vit dans le but de créer une discussion, un débat de société sur des enjeux politiques, religieux et sociaux.

---

<sup>54</sup> Jules Nadar (pseudonyme). « Correspondance. L'indépendance. L'annexion. M. Buies », *l'Opinion publique*, 19 mars 1870, p. 82.

<sup>55</sup> Francis Parmentier. « Réception de *La Lanterne* par la presse canadienne-française », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 34, n° 2, 1980, p. 273.

Pour ses admirateurs, par contre, l'excentricité de Buies est positive, c'est ce qui fait de lui un écrivain original ; il a un style bien à lui. C'est d'ailleurs l'opinion d'Edmond Lareau dans son ouvrage *Histoire de la littérature canadienne* (1874) : « Buies, cet excentrique que tout le monde a connu, que les hommes sans préjugé ont admiré, que toute la jeunesse a aimé, ce bohème de la littérature au jour le jour, toujours pauvre d'argent, mais riche d'esprit<sup>56</sup> ». Pour Lareau, qui « n'hésite pas à classer [Buies] au premier rang » des jeunes talents journalistiques dans son ouvrage, l'excentricité est ce qui a permis à Buies d'être connu de tous. Cependant, lorsqu'il écrit « les hommes sans préjugé ont admiré », Lareau constate que les admirateurs de Buies ne font pas que le respecter pour son originalité, mais qu'ils vont au-delà du préjugé pour s'intéresser aux propos qu'il tient. Les admirateurs de Buies ne font pas que respecter son excentricité : en plus d'apprécier son style singulier, ils admirent le courage dont il fait preuve dans la défense de ses opinions et de ses idées. Dans sa chronique du 28 octobre 1884 intitulée « *Chroniques canadiennes. Un événement littéraire* » qui souligne la nouvelle édition de *Chroniques canadiennes. Humeurs et caprices*, un auteur anonyme de *la Patrie* écrit :

La publication d'un livre, d'une brochure, d'un article ou écrit quelconque de M. Buies crée toujours une sensation dans le public canadien, tout le monde veut le lire. Quelles que soient les opinions, les idées de l'homme, comme écrivain il s'impose, et il est un des rares que l'on cite, qu'on relie [*sic*] et que l'on va chercher dans sa bibliothèque aux heures d'ennui, de spleen ou de découragement passager, pour se remonter le moral, chasser les noires vapeurs de l'esprit et s'égayer, alors même que tout en soi était tristesse ou dégoût<sup>57</sup>.

Dans ce passage, l'auteur montre que Buies n'est pas seulement excentrique parce qu'il lui arrive d'avoir des idées et des opinions controversées. S'il « s'impose », c'est qu'il possède un caractère unique, qu'il est original. L'auteur de *la Patrie* aime lire Buies parce que celui-ci le

---

<sup>56</sup> Edmond Lareau. *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal, Lovell, 1874, p. 464.

<sup>57</sup> S.n. « *Chroniques canadiennes. Un événement littéraire* », *op. cit.*, p. 2.

divertit, l’amuse même. Ainsi parfois, la posture de Buies l’excentrique se confond avec celle de Buies le spirituel.

### 1.2.2 Buies le spirituel

Une autre représentation que les écrivains canadiens-français de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle donnent de Buies est celle de spirituel. En effet, ils considèrent que Buies est « spirituel », c’est-à-dire qu’il a de l’esprit, de la verve et qu’il est fin, piquant et amusant. Saint-Julien (pseudonyme), de *l’Opinion publique*, le définit ainsi dans sa critique du recueil *Chroniques, humeurs et caprices* : « L’auteur littéraire a une manière à lui toujours spirituelle, mais qui manque souvent de bon goût. Il est amusant à sa façon [...] Buies, par ses tirades, provoque de graves éclats de rire<sup>58</sup> ». Saint-Julien se représente Buies comme un écrivain qui a de l’esprit parce qu’il est amusant, divertissant et qu’il sait faire rire, image à laquelle Buies s’oppose<sup>59</sup>. Malgré cette représentation, l’auteur de *l’Opinion publique* estime que Buies est plutôt importun. Oscar Dunn fait aussi une critique des *Chroniques* dans *l’Opinion publique* dans laquelle il cite Buies. Selon lui, cette image d’écrivain spirituel contribue grandement à faire de Buies « un écrivain de premier ordre<sup>60</sup> » :

Ce Buies a beaucoup d’esprit ! C’est vrai, il a de l’esprit, mais comme les autres, lorsqu’il ne court pas après. Par exemple, lors qu’il s’écrie : « J’ai dit que la Malbaie était un des plus

---

<sup>58</sup> Saint-Julien (pseudonyme). « Impressions littéraires. *Chroniques, Humeurs et caprices* », *l’Opinion publique*, 14 février 1878, p. 74.

<sup>59</sup> Buies est conscient de cette représentation que le public se fait de lui comme d’un écrivain seulement capable de divertir et la dénonce : « Ce dont je me plains, c’est de la chronique elle-même, [...] elle a été mon seul refuge, mais en me condamnant à subir le préjugé si commun, si futile et si injuste qui fait de moi un écrivain bon tout au plus à amuser. [...] Quiconque, parmi nous, arrive à dérider son lecteur est un homme incapable de toute autre chose. Il semblerait absurde d’attendre de lui les longues études qui font les œuvres durables. Dès lors qu’il a montré des qualités superficielles, toutes les autres lui sont refusées » (*II*, p. 298). D’ailleurs, il ajoute que ses chroniques « n’en étaient pas moins souvent profondes et persistantes, malgré leur apparente fugacité » (*I*, p. 485).

<sup>60</sup> Oscar Dunn. « Les “Chroniques” d’Arthur Buies », *l’Opinion publique*, 18 décembre 1873, vol. IV, n° 51, p. 603.

beaux endroits de la terre et je le répète, je le tripète, je le quadrupète », on n'éprouve pas du tout l'envie de rire. Mais en lisant ces premières lignes : « C'est un petit volume qu'il faudrait écrire sur la Malbaie, un petit volume sur papier de soie rose, frais, mêlant l'odeur du varech au parfum de l'héliotrope, coloré, chatoyant, un de ces petits volumes qui s'égareront dans les boudoirs embaumés, ou que les jeunes filles portent avec elles lorsqu'elles vont sur le rivage », on se dit tout de suite que l'auteur sait écrire, on est intéressé, on est charmé<sup>61</sup>.

Par ce passage, nous pouvons voir que Dunn ne définit pas l'adjectif spirituel de la même façon que Saint-Julien. Pour Dunn, Buies est spirituel dans le sens de fin, d'ingénieur et de piquant : il stimule l'intérêt. Ce qui veut dire que cette verve et cette finesse ne sont pas nécessairement synonymes d'humour, bien qu'il arrive qu'elles puissent provoquer le rire. C'est d'ailleurs ce que démontre Dunn lorsqu'il cite Buies décrivant de manière métaphorique le petit volume rose aux parfums de varech et d'héliotrope « qu'il faudrait écrire sur la Malbaie ». De plus, si Buies a de l'esprit – s'il est spirituel – c'est aussi parce qu'il maîtrise la langue française. Il possède un vocabulaire varié et une connaissance des règles d'usage qui lui permettent de s'exprimer avec vivacité. Comme c'est le cas à propos de la posture de l'excentrique, les contemporains de Buies proposent une image double de Buies le spirituel. Saint-Julien et Oscar Dunn en témoignent. Pour le premier, Buies est un écrivain qui fait rire alors que le deuxième considère que Buies a de la verve, indépendante du rire. En plus, Saint-Julien et Dunn jugent de manière différente Buies le spirituel selon l'image qu'ils s'en sont donnée ; pour Saint-Julien, le jugement est négatif, alors que celui de Dunn est positif.

### 1.2.3 Buies le géographe

Il ne fait aucun doute que, pour ses contemporains, Arthur Buies est un véritable géographe. C.-J. Magnan, rédacteur en chef de *l'Enseignement primaire* va même jusqu'à lui

---

<sup>61</sup> *Ibid.*

donner le titre de « géographe national<sup>62</sup> ». Ses contemporains se représentent Buies comme un géographe parce qu'ils reconnaissent en lui un écrivain qui voyage sur le terrain afin de faire connaître de manière authentique les régions qu'il visite et qui transmet des connaissances sur les lieux, en plus de posséder un talent hors du commun pour la description des paysages. À propos des chroniques sur les régions<sup>63</sup>, J.-H. Charland, un auteur de la revue *l'Étudiant*<sup>64</sup>, écrit :

Le lecteur ne s'en lasse pas ; loin de là c'est pour ainsi dire un enivrement graduel que l'on éprouve, surtout dans les descriptions en y goûtant la poésie d'un paysage accidenté, d'une rivière aux méandres capricieux, d'une montagne aux flancs verdoyants, d'un promontoire, d'une cascade, d'un vallon, d'une colline, d'un rocher, d'une falaise, d'un bocage, d'un pré, le tout au milieu d'une campagne à larges horizons et à l'atmosphère remplie de parfums et d'échos<sup>65</sup>.

La quantité des éléments décrits par Buies relevée par Charland dénote, à ses yeux, la qualité d'observateur de Buies et son souci du détail. Charland remarque aussi que Buies transmet des images qui agissent sur plusieurs sens, sur la vue, bien sûr, mais aussi sur l'odorat, avec les « parfums », et sur l'ouïe, avec les « échos ». Ce talent pour la description des paysages, que certains qualifient parfois de véritables tableaux, fait partie de la représentation que ses contemporains donnent de Buies le géographe. Si Buies est un « artiste de la plume<sup>66</sup> », c'est également parce qu'il maîtrise la langue française et qu'il a un style. C'est donc dire qu'il y a

---

<sup>62</sup> C.-J. Magnan. « Notre géographe national », *l'Enseignement primaire*, vol. 19, 1<sup>er</sup> septembre 1897 – 25 juin 1898, p. 383.

<sup>63</sup> Charland cite les titres des chroniques de « Cacouna », « Souvenir du Saguenay », « Tadoussac », « À la Malbaie », « Voyage dans le Golfe », « À la campagne » et « Le lac St-Jean ». Il considère comme des « modèles » ces chroniques provenant de *Chroniques canadiennes. Humeurs et caprices*.

<sup>64</sup> *L'Étudiant* et *l'Enseignement primaire* sont deux revues pédagogiques de l'Université Laval; la première à Montréal et la seconde à Québec. Les propos de Charland et ceux de Magnan sur Buies et son travail monographique sont donc significatifs, puisque les auteurs et les revues pour lesquelles ils collaborent jouissent d'une importante crédibilité.

<sup>65</sup> J. H. Charland. « Bulletin bibliographique », *l'Étudiant*, 4<sup>e</sup> année, n° 41, septembre 1888, p. 137.

<sup>66</sup> Expression employée par un auteur anonyme de *la Presse* dans un hommage posthume en l'honneur de Buies dans (Anonyme). « Feu Arthur Buies. Le publiciste et pamphlétaire bien connu, est décédé, samedi, à Québec, à l'âge de 61 ans », *la Presse*, 28 janvier 1901, p 1.

un croisement entre les postures de Buies le géographe, de Buies le spirituel et de Buies le maître de la langue française.

### **Du Buies géographe au Buies ami de la colonisation**

Pour l'ensemble de ses contemporains, Buies est celui qui fait découvrir à ses lecteurs différentes régions du Québec, dont quelques-unes sont peu connues, comme le Saguenay et l'Outaouais supérieur. Pour certains, dont le critique français Charles ab der Halden et C.-J. Magnan, Buies est plus qu'un simple géographe dans ses études monographiques<sup>67</sup>. Lorsqu'il collabore avec le curé Antoine Labelle, Buies deviendrait un « ami de la colonisation<sup>68</sup> ». Il utiliserait son talent d'écrivain et de géographe avec l'objectif de convaincre le peuple canadien de coloniser les territoires du Nord. Alfred Cloutier du *Courrier du Canada* en témoigne dans son compte rendu de *l'Outaouais supérieur* (1889) :

« Canadiens, mes frères, restons chez nous et continuons l'œuvre de nos pères, fondons une race forte, vivace, attachée à sa religion, à ses costumes et à ses lois. [...] Notre pays est vaste, il y a de la terre pour tous, de la terre fertile qui vous rendra au centuple ce que vous lui aviez confié. [...] » Puis il [Buies] nous conduit comme par la main, dans ces régions incultes et sauvages qu'il a parcourues lui-même, tantôt, campant sur le bord d'un lac, avec quelques rudes coureurs des bois, tantôt surpris par la nuit, dormant à la belle étoile, sous l'azur de ce beau ciel du Nord. M. Buies ne nous parle pas de la voix d'arpenteurs plus ou moins compétents ; il a vu de ses yeux, visité les lieux en compagnie d'ingénieurs, sondé les profondeurs de la forêt, mesuré lui-même les pins gigantesques qui tombent sous la hache du bûcheron pour aller bientôt prendre le chemin du commerce par la rivière Outaouais<sup>69</sup>.

---

<sup>67</sup> En 1880, Buies publie une monographie, *Saguenay et la vallée du Lac-Saint-Jean*. Cet ouvrage est le premier d'une série de dix monographies qu'il signe comme fonctionnaire pour le gouvernement du Québec, la dernière monographie est publiée en 1900, *La province de Québec*.

<sup>68</sup> Charles ab der Halden. « La littérature canadienne-française », *la Revue canadienne*, vol. 37, n° 1, 1900, p. 255. Même écho chez Alfred Cloutier : « L'auteur de *l'Outaouais supérieur* n'a pas l'air de se douter que son nom ne peut plus être séparé, désormais, de celui de M. le curé Labelle. Celui-ci a prêché la croisade de la colonisation, il a formé des bataillons de familles canadiennes et les a lancés à la conquête de la forêt » dans Alfred Cloutier. « *L'Outaouais supérieur* par M. Arthur Buies », *le Courrier du Canada*, 22 juillet 1889, p. 2.

<sup>69</sup> Alfred Cloutier. *Ibid.*

Dans cet extrait, Buies est vu comme faisant la promotion de la colonisation afin de contrer l'émigration des Canadiens vers les États-Unis. Il tenterait de montrer qu'il serait possible de gagner sa vie en travaillant sur la terre et il utiliserait des arguments patriotiques afin de les convaincre : fonder le Québec, ce serait s'inscrire dans la tradition en perpétuant le projet historique de ses ancêtres, conserver sa religion, sa langue et perpétuer sa race. En effet, l'utilisation de l'impératif présent, dans l'extrait cité par Cloutier, sert à exprimer une demande ; la conjugaison à la première personne du pluriel crée un lien de proximité, puisque l'auteur s'inclut avec ses lecteurs dans le projet de colonisation. L'analyse de Cloutier – qui représente Buies comme un ami de la colonisation – est donc juste, et efficace, appuyée sur le texte de Buies. Cloutier témoigne dans son texte de la qualité de géographe de Buies qui voyage beaucoup et dans toutes sortes de conditions, qui rencontre des hommes sur le terrain afin de transmettre aux lecteurs le plus d'informations possible. C'est grâce à ce dévouement de la part de Buies que ses contemporains se le représentent comme un géographe amoureux de son pays, un écrivain patriotique.

#### **1.2.4 Buies le maître de la langue française**

De manière constante tout au long de sa carrière d'écrivain, Buies est perçu par ses contemporains comme le maître de la langue française au Canada<sup>70</sup>. Aux yeux d'Oscar Dunn : « personne ne sait mieux le français que lui dans ce pays<sup>71</sup> ». Jules Franc partage le même point de vue : « L'auteur des Chroniques est certainement celui de nos littérateurs qui manie le

---

<sup>70</sup> L'importance de la maîtrise de la langue française remonte chez Buies avant le début de sa carrière de journaliste. Dans une lettre adressée à sa sœur Victoria le 29 avril 1858 lors de son séjour à Paris, Buies écrit : « Les fautes les plus grossières contre la langue passent fort bien au Canada parce qu'on n'y sait pas le français ». Arthur Buies. *Correspondance (1855-1901)*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>71</sup> Oscar Dunn. *Op. cit.*, p. 603.

plus habilement la langue française. Il a le mot pour dire la chose et frappe juste<sup>72</sup> ». Ses contemporains le considèrent comme le maître de la langue française parce qu'il possède une très grande qualité d'écriture, mais aussi parce qu'il maîtrise les règles de la langue. Nous avons d'ailleurs vu au sein des postures hétéro-représentées précédentes que si Buies se démarquait par son érudition et ses propos, c'était parce qu'il les transmettait avec style, dans une langue de qualité. C'est par son combat contre les anglicismes et les canadianismes qu'il démontre ses connaissances linguistiques. Il en fait la démonstration en relevant les erreurs commises dans la langue française par la population canadienne et en présentant aux lecteurs la forme adéquate. Plusieurs contemporains de Buies apprécient son travail. C'est le cas de Charles Paillé du *Pays* qui, en 1865, réagit aux chroniques de Buies intitulées « Barbarismes canadiens<sup>73</sup> », publiées dans *le Pays* sous le pseudonyme de « correspondant Bl. » :

Je désire exprimer ma reconnaissance à votre spirituel correspondant Bl. de ce qu'il a eu la bonne idée de recueillir quelques « barbarismes canadiens » et de nous les faire connaître. [...] Une attaque soutenue contre toute expression en mauvais français qu'on trouve dans les journaux du Canada et dans la conversation, en indiquant en même temps ce qui devrait la remplacer, ferait un immense bien à tous ceux qui aiment le français, et tiennent à l'écrire et à le parler correctement<sup>74</sup>.

Pour Paillé, le correspondant Bl. (Buies) possède un savoir linguistique qu'il transmet à ses lecteurs à la manière d'un pédagogue afin qu'ils prennent conscience des mauvais usages de la langue qu'ils font et se corrigent, cela permettant ensuite d'apprécier la beauté de la langue française. Si Paillé témoigne de son appréciation envers le correspondant Bl., c'est parce qu'il est conscient des lacunes en langue française du peuple canadien et qu'il croit en un réapprentissage de la langue. De plus, nous pouvons constater que les contemporains de Buies

---

<sup>72</sup> Jules Franc (pseudonyme). « Arthur Buies », *le Courrier du Canada*, 16 janvier 1878, p. 2.

<sup>73</sup> Au mois d'octobre 1865, Buies publie dans *le Pays* une série de quatre articles intitulés « Barbarismes canadiens ».

<sup>74</sup> Charles Paillé. « Correspondances. Notre langue. », *le Pays*, 14 décembre 1865, p. 2.



le considèrent comme le maître de la langue française par les différentes épithètes qu'ils emploient. Par exemple, Arthur Dansereau déclare : « Il la sa[it], celui-là sa grammaire<sup>75</sup> ! » Un auteur anonyme de *La Presse* affirme : « C'était un puriste, dont les cheveux se hérissaient en apercevant une faute de français<sup>76</sup> » et Edmond Lareau écrit en 1874 : « Quoique jeune, Buies est déjà un vétéran de la plume<sup>77</sup> ». Voilà pourquoi les contemporains de Buies le perçoivent comme le maître de la langue française.

L'étude des postures auto-représentées au sein des *Chroniques* des années 1870 a permis de constater qu'Arthur Buies adopte quatre postures d'auteur ; une de manière explicite – Buies Diogène – et trois de manière implicite : le géographe, le flâneur et le défenseur de la langue française. Nous avons vu qu'il arrive que ces postures se combinent. Ensuite, l'étude des postures hétéro-représentées a permis de constater que, sur l'ensemble de sa carrière d'écrivain, les contemporains de Buies lui attribuent quatre postures : Buies l'excentrique, Buies le spirituel, Buies le maître de la langue française et Buies le géographe, qui devient, pour certains, Buies « l'ami de la colonisation ». C'est l'ensemble de ces postures – auto-représentées et hétéro-représentées – qui fait le portrait général de l'écrivain.

---

<sup>75</sup> Arthur Dansereau. « M. Arthur Buies. Il est décédé à Québec samedi soir », *la Patrie*, 28 janvier 1901, p. 3.

<sup>76</sup> S.n. « Feu Arthur Buies. Le publiciste et pamphlétaire bien connu, est décédé, samedi, à Québec, à l'âge de 61 ans », *la Presse*, *op. cit.*, p. 1.

<sup>77</sup> Edmond Lareau. *Op. cit.*, p. 465.

## Chapitre 2 : La modernité perçue par Buies

Nous entamons la deuxième partie de ce travail, dans laquelle la modernité – telle que perçue par Buies – occupe une place centrale. Nous nous intéresserons d’abord à la manière dont Buies perçoit la modernité dans ses chroniques sur les villes. Ensuite, nous tenterons de démontrer qu’il existe une forme de modernité dans les chroniques consacrées aux régions, une modernité rurale. Nous nous pencherons aussi sur la conception de Buies du phénomène moderne de la colonisation des régions. Mais d’abord, en guise d’introduction, nous aborderons les différentes utilisations que Buies fait du terme de « modernité ».

### « Moderne » plutôt que « modernité »

D’emblée, il est important de spécifier qu’en fait, Buies n’emploie jamais le terme sous sa forme substantive (« modernité »), mais toujours sous sa forme adjectivale (« moderne »). Ainsi, le terme a toujours pour fonction de qualifier une personne, un objet ou une notion abstraite. Buies emploie le vocable « moderne » dans deux sens différents.

Buies utilise l’épithète « moderne », dans un premier sens, comme synonyme d’« actuel » ou de « contemporain ». C’est le cas notamment du passage suivant provenant d’une chronique pour *la Minerve*, dans laquelle Buies écrit : « Alors, je me mets en grève. Quelle magnifique découverte que cette façon moderne de se graisser la patte ! » (*I*, p. 202). Dans ce passage, le chroniqueur est en fait ironique, puisqu’il est contre les mouvements de grève. En effet, il utilise la phrase exclamative et l’antiphrase – Buies emploie « magnifique », alors qu’il pense « horrible » – afin de montrer son opposition à la grève, moyen de pression

utilisé par les gens de son époque dans le but de mettre en évidence les injustices sociales. Voici un autre exemple où Buies emploie l'épithète « moderne » au sens de contemporain : « Ces deux hommes [François-Xavier Garneau et Étienne Parent] ont laissé une empreinte à leur époque et ils resteront, tandis que nos génies modernes ne tarderont pas à s'étouffer dans les flots de leur admiration mutuelle » (*II*, p. 302). Ici, Buies emploie l'adjectif « modernes » pour qualifier des personnes de son époque – des écrivains canadiens qui lui sont contemporains. Ceux-ci viennent s'opposer à « deux hommes » qui ont marqué « leur époque », Garneau et Parent n'étant pas actuels, pas « modernes ». Bien sûr, Buies fait aussi de l'ironie dans cet extrait, nous la décelons grâce à son emploi de l'antiphrase, qui, ici, est également une hyperbole. En effet, il nomme « génies » les écrivains canadiens de son époque qu'il considère en réalité comme médiocres. De cette manière, le chroniqueur souhaite dénoncer ces écrivains qui se complaisent dans un émerveillement réciproque, alors qu'ils présentent des œuvres de piètre qualité.

Dans les deux premiers exemples, lorsqu'il emploie « moderne » au sens d'actuel, Buies attribue une valeur plutôt négative au terme. Il ne s'agit pourtant pas d'un usage exclusif. En effet, il lui arrive aussi d'utiliser « moderne » de manière positive ou neutre. Par exemple, dans la chronique « La Rivière-du-Loup », Buies, qui s'intéresse à la toponymie, affirme : « prédisons seulement à coup sûr que le nom moderne de Fraserville remplacera définitivement l'ancien » (*II*, p. 395). Dans cet extrait, Buies emploie l'épithète « moderne » au sens d'« actuel » de manière neutre. En effet, il explique que Rivière-du-Loup (nom plus ancien) est désormais aussi désignée sous le nom de Fraserville et « prédi[t] » que ce deuxième nom – plus contemporain – remplacera l'ancien. Dans la chronique « Québec, 12 juillet », Buies écrit : « Le Canada, “un des plus beaux pays du monde”, disent les géographes

modernes » (*II*, p. 352). Dans ce passage, l'épithète « moderne » n'a aucune connotation ; il qualifie de manière objective les géographes. Enfin, dans la chronique « La Pointe-à-l'Original », Buies raconte que le propriétaire de l'unique hôtel refuse de faire des rénovations malgré de nombreuses demandes. Il écrit : « on s'est évertué à lui faire comprendre qu'il avait une petite fortune à réaliser en agrandissant sa maison et en lui donnant un confort moderne ; [...] il n'entend rien » (*II*, p. 386). Dans cet extrait, « moderne » désigne ce qui n'est pas périmé. Buies utilise « moderne » d'une manière positive, pour décrire le confort des installations qui sont actuelles. Ainsi, lorsque Buies emploie « moderne » au sens de contemporain, l'épithète relève de l'ordre des faits ; il peut avoir parfois une connotation – négative ou positive –, parfois être neutre.

Buies ne fait pas que considérer le terme de « moderne » comme synonyme de « contemporain » ou « actuel ». En effet, il emploie aussi l'adjectif « moderne » dans un second sens :

Chaque pas que l'homme fait dans la science est une révélation de plus qui apporte un nouvel appui à la vérité. Est-ce que cette agitation particulière à notre époque, en vue d'une amélioration successive et sans limite de la condition sociale, n'est pas un des caractères saillants de cette idée de progrès qui se présente à l'homme moderne sans cesse et sous toutes les formes ? Elle offre le plus parfait contraste avec le monde ancien, avec ses plus nobles interprètes, les Cicéron, les Sénèque, les Marc-Aurèle qui, tout en déplorant et en méprisant leur époque, n'imaginent rien pour la réformer, ne découvrent dans leur esprit aucune vue d'avenir, aucune perspective d'un nouvel ordre politique ou moral.

L'image d'une perfection idéale et toujours fugitive ne s'est jamais présentée à l'esprit humain avec une force aussi transcendante et expansive que depuis les deux dernières générations. (*I*, p. 368-369)

Dans ce passage, Buies présente sa vision de la modernité, sans employer le substantif. Selon lui, « l'homme moderne » est celui qui participe au développement de la science, puisque c'est elle qui détient la vérité. Cet « homme moderne » a le regard tourné vers l'avenir et il vise le progrès dans tout, du fait que, ultimement, il voudrait atteindre la perfection, le progrès

permettant d'améliorer la qualité de vie des gens. La quête du progrès occasionne divers changements et de constantes transformations dans toutes les sphères d'activité et nécessite la libre circulation des biens et des idées. Ainsi, le développement scientifique irait de pair avec les développements industriel, commercial et économique. Buies affirme que « l'idée de progrès » qui habite « l'homme moderne » rompt avec le passé ; l'homme contemporain s'oppose à l'homme ancien. Le chroniqueur cite en exemple Cicéron, Sénèque et Marc-Aurèle. Selon Buies, ces trois grands hommes de l'Antiquité n'étaient pas « modernes », étant donné qu'ils n'avaient « aucune vue d'avenir ». Ils ne faisaient que critiquer leur société et « n'imagin[ai]ent rien pour [...] réformer » leur époque, ils ne tentaient pas d'améliorer leur condition. Bref, ces hommes ne possédaient pas l'« idée de progrès » associée à la modernité. Buies conclut que « l'image d'une perfection idéale » que conçoit l'homme moderne est « toujours fugitive ». Par conséquent, pour Buies est moderne ce qui est éphémère. Ainsi, il rejoint la définition que donne Charles Baudelaire de la modernité : « [l]a modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable<sup>78</sup> ».

Bien entendu, il existe d'autres occurrences de l'adjectif « moderne » utilisé dans son second sens. Par exemple, Buies écrit : « [les] splendeurs scientifiques du monde moderne » (II, p. 56), c'est donc dire que, pour lui, la société de son époque est caractérisée par la présence de la science. D'ailleurs, il utilise « splendeurs », substantif qui a une connotation positive, pour parler des découvertes scientifiques, divulguant par le fait même la valeur qu'il accorde à « moderne » employé en ce sens. Dans un autre passage, Buies constate : « Petit à petit nous sommes entrés dans le courant des transformations modernes, dans le giron

---

<sup>78</sup> Charles Baudelaire. *Op. cit.*, p. 467.

commun où tous les peuples évoluent » (*II*, p. 312). Dans cet extrait, il emploie l'épithète « moderne » pour qualifier les nombreux changements (« le courant des transformations ») qui sont en cours à son époque et qui font que les sociétés vont de l'avant (« évoluent »). Ainsi, pouvons-nous remarquer que Buies attribue une valeur positive au second sens de « moderne ».

Nous appuyant sur ces exemples, nous pouvons constater que, lorsque Buies emploie le vocable « moderne » dans son second sens, nous y retrouvons aussi le premier. En effet, lorsque « moderne » qualifie ce qui est en développement, qui vise le progrès dans le but d'atteindre la perfection, il désigne en même temps ce qui est « actuel », « contemporain ». En effet, le développement de la science est considéré comme moderne à la fois parce qu'il rejoint l'idée de progrès et de perfection et qu'il prend de l'importance au sein de la société au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque de Buies. Dans son ouvrage *Ironie et modernité*, Ernst Behler fait le même constat :

La conscience de la modernité est indissociablement liée à l'idée de progrès scientifique [...]. [Ê]tre moderne signifiait en premier lieu prendre congé des modèles du passé, opérer un décentrage à l'égard de l'opinion habituelle sur le monde, et, nécessairement, développer à partir de soi-même des critères normatifs. Comme ce type de conscience va de pair avec une ouverture à l'égard du futur, l'instant du recommencement par lequel se constitue la modernité ne cesse de se dérouler de nouveau<sup>79</sup>.

Pour Behler, le développement de la science est intimement lié à la modernité ; de plus, pour qu'il y ait modernité, il doit y avoir une rupture avec le passé et ainsi de la nouveauté, une perpétuelle innovation témoignant d'un regard constamment tourné vers l'avenir. Buies partage d'ailleurs le même point de vue. Andrée Fortin emprunte quant à elle sa définition de la modernité à Baudrillard : « [L]a société est axée sur le changement ; sa seule tradition est

---

<sup>79</sup> Ernst Behler. *Ironie et modernité*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, PUF, 1997, p. 63.

celle du nouveau ; son mot d'ordre est : progrès ! Celui-ci se manifeste par une domination croissante sur la nature, grâce à la science et à la technique, et sur le social par l'intermédiaire d'un État centralisé<sup>80</sup> ». Cela rejoint à la fois le deuxième sens que Buies donne du mot « moderne » et la définition de Behler. La modernité – ou ce qui est moderne – est caractérisée par des changements continus qui vont souvent de pair avec les développements scientifique et technique et qui visent le progrès, ce dernier étant devenu le « mot d'ordre » de la société.

Nous verrons plus en profondeur la vision singulière de Buies à propos de ce qu'il considère comme moderne. À cette fin, nous étudierons, au sein de ce chapitre, les traits de la modernité dans les chroniques sur les villes, ceux présents dans les chroniques sur les régions et ceux dans les chroniques sur la colonisation.

---

<sup>80</sup> Andrée Fortin. *Passage de la modernité. Les intellectuels et leurs revues (1778-2004)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006 [1<sup>re</sup> éd. 1993], p. 3.

## 2.1 De la modernité à Paris, à San Francisco et à Québec ?

Il arrive fréquemment que l'on aborde la modernité comme si elle était indissociable de l'urbanité ; c'est en ville que se trouverait la modernité. Aussi, dans cette section, allons-nous nous intéresser aux expériences urbaines de Buies et, plus spécifiquement, aux traits de la modernité – présents ou absents – dans ses chroniques sur les villes. Nous nous pencherons particulièrement sur trois villes dans lesquelles Buies a voyagé ou habité : Paris, San Francisco et Québec.

Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, Baudelaire considère que le flâneur est le témoin de la modernité, concept que le poète français définit comme « le transitoire, le fugitif, le contingent<sup>81</sup> ». Ainsi, la posture du flâneur serait-elle la figure de la modernité par excellence. Chez Baudelaire, c'est à Paris que se trouve le flâneur et donc, c'est dans la ville qu'il observe la modernité :

Il [le flâneur] admire l'éternelle beauté et l'étonnante harmonie de la vie dans les capitales, harmonie si providentiellement maintenue dans le tumulte de la liberté humaine. Il contemple les paysages de la grande ville, paysages de pierre caressés par la brume ou frappés par les soufflets du soleil<sup>82</sup>.

Le flâneur observe la grande ville et les changements constants qui s'y opèrent dans le « tumulte de la liberté humaine », par les citadins. En plus de la circulation de la foule, ce sont les rues et l'architecture (« paysages de pierre ») qui captent l'œil du flâneur dans le décor urbain.

---

<sup>81</sup> Charles Baudelaire. *Op. cit.*, p. 464.

<sup>82</sup> Charles Baudelaire. *Ibid.*, p. 467.



Au sein de ses chroniques, Buies fait partager au lecteur ses différentes expériences urbaines. Pour lui, Paris est la « capitale du monde civilisé » (*I*, p. 334-335), San Francisco est « la grande métropole du Pacifique » (*II*, p. 163) et Québec « a l'air d'une nécropole<sup>83</sup> » (*I*, p. 227). D'emblée, ces périphrases montrent que le chroniqueur considère que les deux villes française et américaine sont modernes et qu'à l'opposé, la capitale québécoise ne l'est pas du tout<sup>84</sup>. Cependant, comme nous le verrons plus bas, Québec présente tout de même à l'occasion certains traits de la modernité.

### 2.1.1 La foule

Au XIX<sup>e</sup> siècle, en Europe et en Amérique du Nord, le nombre de personnes habitant la ville est en constante progression. C'est ce que remarque Buies lorsqu'il se promène dans Paris : « Je marchai sans but, sans volonté, allant toujours devant moi. Je vis passer le flot de la multitude, cet océan de têtes toujours renouvelées, qui vont et viennent » (*I*, p. 336-337). Buies adopte la posture du flâneur, puisqu'il « march[e] sans but, sans volonté » ; il flâne n'ayant pour objectif que la flânerie. Le chroniqueur emploie l'hyperbole lorsqu'il utilise les expressions « flot de la multitude » et « océan de têtes toujours renouvelées » afin de décrire la diversité et l'ampleur démographiques de la population parisienne. Ces « têtes toujours renouvelées » témoignent aussi de l'idée de changement perpétuel et donc, du fugitif et de

---

<sup>83</sup> Bien que Buies soit dur à l'endroit de Québec, il est très attaché à la ville comme en témoignent ces propos alors qu'il revient de son voyage à San Francisco et qu'il retrouve la Vieille Capitale : « je t'ai raillé, je t'ai bafoué, j'ai redoublé sur toi les traits et les rires ; l'outrage a été public et mes livres le gardent tout entier, mais je t'aime, je t'aime! / Rien n'est plus beau dans le monde comme toi, mon pauvre Québec, et le monde, je le connais » (*II*, p. 224). Pour reprendre les propos de Nathalie Fredette, cette apparente contradiction reflète « une importante ambivalence de Buies à l'endroit de la ville » dans Nathalie Fredette. *Montréal en prose 1892-1992*, Montréal, L'Hexagone, 1992, p. 12.

<sup>84</sup> Aux yeux de Buies, c'est Montréal qui est la ville moderne de la province de Québec : « Savez-vous, Montréalais, que vous habitez la première ville du monde ? Croyez-m'en, moi qui suis un voyageur, un cosmopolite; je ne connais pas de ville qui ait grandi et se soit métamorphosée comme la vôtre en si peu d'années ; j'entends le développement suivi, régulier, constant » (*I*, p. 401).

l'éphémère. Buies utilise deux termes reliés à la mer afin de démontrer à la fois la grande étendue (« océan ») et le mouvement (« flot ») que crée la foule d'habitants de Paris.

Buies reprend ce même terme de « flot » pour décrire la foule de San Francisco alors qu'il y séjourne en 1874 : « de tous les *saloons*, de tous les hôtels, on sortait et on y entrait à chaque instant ; c'était un va-et-vient bruyant et divers. Je regardais passer et repasser à mes côtés ce flot incessant ; j'allais jusqu'au bout d'une rue, puis je revenais » (II, p. 177-178). Buies le flâneur regarde ce « flot », mais il est plutôt mobile que statique. En effet, il participe aussi à ce mouvement constant – à ce « va-et-vient » –, étant donné qu'il se promène lui aussi dans les rues. Cette foule en agitation – qu'il s'agisse de celle de San Francisco ou de celle de Paris – est une représentation métonymique de la modernité. En effet, les individus passent et sont remplacés par d'autres qui, eux, laisseront leur place à leur tour. Les habitants de San Francisco ne sont dans la ville « qu'en passant » (II, p. 170) et, puisque tout dans la métropole californienne passe et change, tout est constamment nouveau. C'est ce que remarque Buies :

Les hommes de toutes les parties du monde se donnent incessamment rendez-vous dans cette ville unique qui offre des types à profusion ; mais il ne faut pas y avoir l'air de s'étonner de quoi que ce soit, attendu qu'on passerait son temps à s'étonner et qu'on aurait l'air naïf. Il n'est pas permis à San Francisco de trouver rien de curieux, parce que tout y est curieux et que le lendemain varie déjà d'avec la veille. (II, p. 171)

Dans ce passage, Buies est un véritable témoin de la modernité même s'il ne la nomme pas. Par l'emploi du verbe « s'étonner », Buies manifeste sa confrontation avec ce qui est « curieux », ce qui sort de l'ordinaire, ce qui fait changement. Ce changement fait partie du quotidien de la ville ; il est visible partout (« on passerait son temps à s'étonner ») et est perpétuellement renouvelé (« le lendemain varie déjà d'avec la veille »). Ainsi, Buies

constate-t-il que tout dans San Francisco est transitoire, fugitif et que, contre toute attente, il s'agit là du caractère normal de la ville.

La situation est différente dans la ville de Québec. N'étant pas cosmopolite, la ville québécoise n'est pas un endroit où Buies pourrait être confronté à la diversité et à la nouveauté : « Opiniâtrement, inévitablement, les mêmes figures, pas belles du tout, malgré ce qu'on en ait dit, vous passent devant le nez cinq cents fois en deux heures. Les mêmes questions et les mêmes réponses se font tous les jours » (*I*, p. 208). Ainsi, contrairement aux villes française et étatsunienne, ce sont toujours les mêmes personnes qui se promènent dans la rue et que le flâneur croise et recroise « cinq cents fois en deux heures ». Puisqu'il n'y a pas de changements et pas d'idées nouvelles (« Les mêmes questions et les mêmes réponses se font tous les jours »), Québec devient monotone. Il y a parfois même des journées où Buies affirme se promener dans une ville complètement déserte :

Il y a des heures du jour où Québec semble une ville abandonnée dans une sorte de terreur mystérieuse ; un repos sépulcral envahit les rues, quelques fantômes tournent ça et là des coins de maisons et se perdent ; les magasins solitaires bâillent au passant qui a l'air de s'échapper [...]. (*I*, p. 287).

Dans cet extrait, Buies reprend un vocabulaire relié à la mort afin de décrire la Vieille Capitale : « terreur mystérieuse », « repos sépulcral » et « fantômes ». Cette absence de mouvement dans la ville est perçue par Buies comme inquiétante et menaçante (« terreur mystérieuse »). Contrairement à Paris et à San Francisco qui ont des vies animées même la nuit, Québec est si calme que, même le jour, elle semble désertée. Il n'y a assurément pas de foule : Buies parle du « passant » au singulier. D'ailleurs, l'image de Buies est très révélatrice, le seul passant – mis à part le flâneur qui l'observe – tente de s'enfuir de la ville : Québec est un repoussoir, alors que les villes modernes attirent les gens. De plus, dans cette « ville

abandonnée », il n’y a pas la présence de ce bruit de fond caractéristique des villes modernes, mais plutôt le silence<sup>85</sup> éternel du « repos sépulcral ».

### 2.1.2 La rue

Comme nous avons pu le constater – de manière indirecte –, dans la ville, la rue est le terrain de jeu de Buies le flâneur. En fait, selon Walter Benjamin, le passage – « couloir au plafond vitré<sup>86</sup> » « destin[é] au commerce des marchandises de luxe<sup>87</sup> » – est l’endroit dans la ville synthétisant les éléments propices à la flânerie. En effet, à propos du passage, Benjamin cite « un *Guide illustré de Paris* » : « “Des deux côtés du passage, qui reçoit la lumière d’en haut, s’alignent les magasins les plus élégants, de sorte qu’un tel passage est une ville, un monde en miniature<sup>88</sup> ” ». Dans le passage, tout est mis en vitrine – la lumière reflétant sur les façades vitrées – afin d’attirer le regard. Benjamin ajoute : « le passage est la forme classique de l’intérieur sous laquelle la rue se présente au flâneur<sup>89</sup> ». Ainsi, par extension, la rue devient un intérieur où circulent la foule et le flâneur, ce dernier admirant le paysage urbain dans la rue comme il le fait dans le passage. D’ailleurs, pour ce qui est de Buies, à propos de San Francisco, il écrit : « la vie, à San Francisco, comme dans les villes européennes, est presque toute extérieure ; le chez-soi est secondaire » (*II*, p. 170). Le chez-soi est « secondaire »,

---

<sup>85</sup> Ce silence dans Québec est également mentionné par Buies dans sa chronique « Pour le “Pays” ». En effet, il écrit : « Québec-est est muet comme la tombe dont ses chantiers abandonnés, ses quartiers dépeuplés, ses industries éteintes, sont l’image désolante » (*I*, p. 82).

<sup>86</sup> Walter Benjamin. « Exposé de 1935 », *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle. Le livre des passages*, traduit de l’allemand par Jean Lacoste d’après l’édition originale établie par Rolf Tiedmann, Paris, Éditions du Cerf, 2006, p. 35.

<sup>87</sup> *Ibid.*

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> Walter Benjamin. *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l’apogée du capitalisme*, traduit de l’allemand et préfacé par Jean Lacoste d’après l’édition originale établie par Rolf Tiedemann, Paris, Éditions Payot, 1979, p. 82.

puisque le véritable chez-soi est dans la ville, dans la rue. C'est d'ailleurs pour cette raison que la rue est animée toute la journée et même jusque dans la nuit :

Grâce à un climat aussi favorisé du ciel, l'activité et le mouvement de San Francisco se prolongent bien avant dans la nuit. C'est la ville américaine qui ressemble le plus sous ce rapport aux villes d'Europe : l'heure où l'on voit le plus de monde dans les rues principales est entre onze heures et minuit, à la sortie des théâtres, de l'opéra et des restaurants. C'est alors que toute la gent fashionable déborde sur les trottoirs au milieu de torrents de lumière : les hôtels, les cafés, les restaurants, les *saloons* resplendissent. (II, p. 168)

Buies remarque qu'une ville moderne, comme l'est San Francisco, demeure en action même la nuit. Tel est le cas, entre autres, parce que la ville possède plusieurs lieux de rassemblements : les « théâtres », les salles d'« opéra », les « restaurants », les « hôtels », les « cafés » et les « *saloons* ». Ces lieux permettent aux citadins de se rencontrer, d'échanger des biens – faire du commerce –, mais aussi de discuter, d'échanger des idées. En plus d'être un lieu de rassemblements et d'échanges, la rue est un lieu de passage, de transition, elle permet le déplacement. Dans la rue en pleine nuit, même la lumière est en mouvement (« torrents »). D'ailleurs, Buies utilise le verbe « resplendir » afin de décrire la brillance des commerces (« les hôtels, les cafés, les restaurants, les *saloons* resplendissent »). C'est donc dire que, à la manière de projecteurs, les lumières mettent en évidence les divers monuments. Buies avait été frappé par cette présence de la lumière alors qu'il faisait son arrivée en soirée à San Francisco : « je traversai plusieurs rues brillantes, animées, où la lumière se déversait comme un ruisseau d'argent, je vis pour la première fois cette foule bigarrée, si diverse, si curieuse, si remuante, qui remplit jour et nuit la ville la plus cosmopolite du monde » (II, p. 165).

Dans une autre ville cosmopolite, cette fois Paris, Buies écrit à propos d'une promenade nocturne :

[...] des flots de lumières tombaient sur moi de toutes parts ; la foule joyeuse et blasée se rendait aux théâtres, aux cafés, aux concerts ; les équipages ruisselaient sur le boulevard, les boutiques étincelaient, l'air était chargé de parfums et l'on entendait au loin le murmure bruyant de la grande ville s'ébattant dans les plaisirs avant de se plonger dans la nuit. (*I*, p. 337)

Encore une fois, les « flots de lumières » et la foule sont en mouvement dans le boulevard, montrant une ville qui semble ne jamais dormir. Tout comme San Francisco, Paris possède de nombreux lieux de rencontre (« théâtres », « cafés », « concerts » et « boutiques ») qui brillent (« étincel[le]nt ») sous les lumières. En plus d'être un spectacle pour la vue, la circulation de la foule dans la ville sollicite d'autres sens comme l'odorat (« l'air [...] chargé de parfums ») et l'ouïe. Buies utilise l'oxymore « murmure bruyant » afin de décrire le bruit de fond présent dans les rues parisiennes. Puisque Buies emploie « bruyant », adjectif qui possède une connotation péjorative, le chroniqueur manifeste son désagrément par rapport à cette constante présence de bruit dans la ville.

À Québec, par contre, les rues sont souvent vides – comme nous l'avons déjà mentionné – et les lieux de rassemblements sont peu nombreux voire quasi absents :

Est-ce que nous n'habitons pas également, vous et moi, les villes du Canada, les plus monotones de l'univers ? Y a-t-il des théâtres, des cafés, des places publiques, des endroits de réunion où les hommes se rencontrent, échangent des idées et reçoivent le contact quotidien des hommes d'autres pays <sup>90</sup> ? (*I*, p. 418-419)

---

<sup>90</sup> Buies fait la même remarque dans la chronique « Le “Teetotalisme” » : « nous cherchons de tous les côtés quels sont les établissements publics où l'on puisse se rencontrer, causer, discuter, passer en revue les événements, jeter un regard sur le monde, mener enfin la vie d'hommes civilisés, comme nous croyons l'être, et nous ne trouvons rien, rien que les hôtels, et ce seul refuge, ce dernier centre de réunion nous a été enlevé » (*I*, p. 475). En notes de bas de page, Parmentier cite le père Hugolin : « Buies en veut très fort à un règlement en vertu duquel le Conseil de Québec aurait, au printemps de 1875, obligé les hôtels à fermer le dimanche, et chaque soir de la semaine à onze heures. Or les archives de l'Hôtel de ville de Québec ne contiennent pas un tel règlement, et les minutes des assemblées du conseil, que nous avons compulsées aux années 1875 et 1876, ne portent aucune trace d'une mesure quelconque concernant les hôtels – sauf l'octroi des licences, qui relevait alors du conseil municipal » Père Hugolin, O.F.M., *Bibliographie des ouvrages concernant la tempérance : livres, brochures, journaux, revues, feuilles, cartes, etc., imprimés à Québec et Lévis depuis l'établissement de l'imprimerie, 1764*, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1911, p. 60.

Par l'utilisation de phrases interrogatives, Buies souhaite solliciter la réflexion de ses lecteurs. D'ailleurs, le chroniqueur met en incise les pronoms personnels « vous » et « moi » afin de préciser à qui s'adressent ses questions. De plus, si Buies emploie l'interrogation totale, ce n'est pas réellement pour obtenir une réponse, puisque, pour lui, celle-ci est triviale. S'il s'exprime ainsi, c'est plutôt pour manifester son mécontentement par rapport à la vie sociale de la capitale québécoise. Aux yeux de Buies, si Québec n'est pas moderne c'est, entre autres, parce que les idées ne circulent pas et la situation est telle parce qu'il n'y a pas suffisamment d'endroits où les gens peuvent se rencontrer pour discuter. Aussi, le chroniqueur est-il conscient de l'importance de la diversité, d'avoir des gens de l'étranger amenant de nouvelles idées, du changement.

Même si Québec n'est pas cosmopolite et si ses rues sont généralement monotones, il arrive qu'elles remuent :

Quelle journée que celle d'hier, et quelle vie, quel bonheur, quel entrain dans la rue Saint-Jean, à quatre heures de l'après-midi, heure des équipages, des dandies, des filles à marier, des paresseux et des chroniqueurs ! Dans Québec il n'y a qu'une rue, pour ainsi dire, c'est la rue Saint-Jean [...]. (*I*, p. 356)

Dans ce passage, Buies montre qu'il est possible que Québec soit animé (« quelle vie », « quel entrain »). D'ailleurs, le chroniqueur reflète lui-même cet entrain par l'utilisation de la phrase exclamative, il répète le pronom exclamatif « quel » à quatre reprises. La rue Saint-Jean devient le lieu de rencontre où se mêlent différents types : les gens des « équipages », les « dandies », les « filles à marier », les « paresseux » et les « chroniqueurs ». Il s'y trouve alors une certaine diversité. Mais enfin, cette journée semble inhabituelle et l'animation est concentrée sur une seule rue : la rue Saint-Jean. D'ailleurs, Buies indique le moment précis où la ville s'est activée : « hier, [...] à quatre heures de l'après-midi ».

### 2.1.3 L'architecture

La preuve que la ville moderne est en perpétuelle transformation, c'est qu'elle est constamment en construction<sup>91</sup> ; c'est une « ville en chantier<sup>92</sup> » pour reprendre l'expression de Gilles Marcotte. À San Francisco, Buies est surpris de la quantité d'hôtels de luxe en construction lorsqu'il prend en considération le nombre d'habitants et de voyageurs y demeurant. Buies décide de s'informer auprès du propriétaire de l'hôtel dans lequel il séjourne, le *Lick House*. Il cite la réponse de l'homme d'affaires : « Les grands hôteliers de San Francisco [...] construisent des hôtels en vue de l'avenir » (*II*, p. 173). Ainsi, le chroniqueur rend-il compte de la modernité de ces investisseurs californiens ; ils ont une « vue d'avenir ». Ils anticipent les besoins futurs de leur ville. Cependant, Buies est conscient de la conjoncture ; il sait que si ces grands hôteliers sont capables de construire ces hôtels simplement parce qu'ils anticipent un éventuel besoin dans le secteur de l'hôtellerie, c'est que ces hommes ont des moyens pécuniaires extraordinaires qui leur permettent de réaliser leurs projets : « [l'es] homme[s], une fois lancé[s] à la poursuite de l'or, ne peu[ven]t plus s'arrêter dans cette course » (*II*, p. 170). Buies sait que le capitalisme est le moteur des domaines économique et industriel.

Si San Francisco est constamment en construction, Québec, à l'opposé, est en « déconstruction ». Il arrive régulièrement que Buies la surnomme « la ville des ruines » ou

---

<sup>91</sup> Buies évoque « la grandeur des monuments » (*I*, p. 337), mais n'écrit rien de concret sur l'architecture de Paris dans ses chroniques. Cependant, dans une lettre du 19 juin 1867 adressée à sa sœur Victoria, il déclare : « Jamais je n'ai souffert d'ennui, jamais je n'ai senti d'accablement comme depuis les six jours que je suis à Paris, tout est changé, tout; plus rien de ce qui était le vieux Paris de mes 20 ans, plus d'amis, ils sont dispersés; le vide, le vide au milieu de splendides boulevards, d'un monde innombrable, de magnificences sans cesse étalées à mes yeux ». dans Arthur Buies. *Correspondance (1855-1901)*, *Op. cit.*, p. 81.

<sup>92</sup> Gilles Marcotte. « Un flâneur, rue Notre-Dame », *Études françaises*, vol. 27, n° 3, 1991, p. 31.



« la ville en ruines<sup>93</sup> ». Buies donne l'exemple de l'ancien collège des Jésuites – édifice délabré – que le gouvernement ne se risque pas à détruire, puisqu'il s'agit d'une « propriété de l'Église » (I, p. 319). Le chroniqueur décrit l'ancien collège comme un

[...] édifice dont les murs jaunis, chassieux, suintent une décrépitude morose et se fatiguent de leur longue résistance ; dont les fenêtres brisées offrent au vent qui s'y engouffre des ouvertures noires et sinistres ; qui menace de crouler et qui hésite, qui s'affaisse et que son poids retient aux entrailles de la terre [...]. (II, p. 317)

Ainsi, par l'accumulation de termes liés à la décomposition (« murs jaunis », « chassieux », « suintent », « décrépitude morose », « se fatiguent », « fenêtres brisées », « s'[]engouffre », « noires », « sinistres », « crouler » et « s'affaisse »), Buies souhaite-t-il montrer l'absurdité du gouvernement qui s'entête à ne pas vouloir détruire un endroit pareil, un édifice qui est un danger public.

Cependant, Québec n'est pas exclusivement une « ville en ruines ». En effet, il arrive aussi que la Vieille Capitale ait des projets d'infrastructures, comme en témoigne Buies :

D'immenses travaux, pouvant donner de l'ouvrage à deux ou trois mille hommes, devaient commencer au printemps. C'était une large rue nouvelle ouverte le long du fleuve ; c'étaient les édifices du parlement, des ministères, du palais de justice ; c'était un *skating-rink*, dont le plan exposé a, pendant un mois, charmé les regards naïfs des passants ; c'était toute une cité nouvelle qui allait s'élever autour du terrain choisi pour installer le capitol canadien, c'était, c'était quoi encore ? Québec allait enfin secouer ses énormes couches de débris et en sortir avec des monuments, des palais, des jardins, un parc même, un parc ! [...] Bah ! Il n'y a encore rien de commencé [...]. (II, p. 321)

Dans ce passage, Buies montre la difficulté qu'a Québec à passer du « plan » à l'action, mais affiche surtout un doute quant à la véritable réalisation de ce nouveau développement. Le chroniqueur qualifie de « naïfs » ceux qui ont vu le plan et qui ont cru que Québec concrétiserait ces transformations majeures qui permettraient à la ville de se moderniser

---

<sup>93</sup> C'est notamment le cas dans les chroniques « Après la lutte » (I, p. 99); « Chronique québécoise » (I, p. 148); et « Causeries du Mardi » (I, p. 227).

(« Québec allait enfin secouer ses énormes couches de débris »). De plus, Buies utilise l'imparfait pour discuter d'un projet qui est toujours censé avoir lieu, ce qui montre encore une fois qu'il ne croit pas en son exécution. Ainsi, si les investisseurs de San Francisco concrétisent leurs projets – même les plus démesurés – « en vue de l'avenir », ceux de Québec éprouvent de la difficulté à agir pour le présent, ils sont donc loin d'avoir le regard tourné vers l'avenir. C'est d'ailleurs ce qu'affirme Buies : « dans un pays où l'on ne sait pas où l'on en est, il est encore plus difficile de savoir où l'on va » (*I*, p. 149).

#### **2.1.4 L'éducation**

Pour Buies, l'éducation joue un rôle central dans le développement de la modernité dans tous les domaines. En effet, ce sont les connaissances qui permettent de faire des découvertes, d'innover, bref de progresser. D'ailleurs, Andrée Fortin fait le même constat, celui que le progrès se trouve autant « dans le domaine intellectuel que dans le domaine industriel, le second découlant du premier<sup>94</sup> ». C'est pour cette même raison que Buies déclare :

Instruisez, instruisez ; notre siècle est avide d'apprendre sous toutes les formes ; nous sommes en plein âge de fer, et le nombre de messagers rapides qui sillonnent la terre ne suffit plus à l'impatience toujours croissante de connaître. En vain l'on multiplie les réseaux de chemins de fer, les lignes télégraphiques et les câbles sous-marins, cela n'est pas assez. Le plus humble des hommes qui, autrefois, restait longtemps sans savoir ce qui se passait à quelques lieues de lui, apprend aujourd'hui en moins d'un jour ce qui se passe aux extrémités du monde, et il n'est pas encore content ! Pour lui on augmente, on développe et on perfectionne tous les moyens de connaître, sans jamais voir le terme de cet effort incessant. (*II*, p. 430)

Dans ce passage, Buies fait un lien direct entre l'instruction et la modernité. En effet, il montre que l'éducation est à l'image du progrès scientifique ; l'homme moderne cherche à se

---

<sup>94</sup> Andrée Fortin. *Op. cit.*, p. 59.

perfectionner, à apprendre toujours davantage et à s'informer. Le chroniqueur est conscient que le partage des connaissances peut se faire plus rapidement, en ce XIX<sup>e</sup> siècle, considérant les techniques modernes de diffusion qui sont diversifiées et rapides (« les réseaux de chemins de fer, les lignes télégraphiques et les câbles sous-marins »), techniques que l'on cherche toujours à parfaire. Buies remarque particulièrement la vitesse avec laquelle il est possible désormais d'acquérir de l'information provenant de l'extérieur. Il constate d'ailleurs l'insatiabilité de l'homme moderne quant à la consommation de cette information.

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, Buies considère Paris comme la « capitale du monde civilisé » (*I*, p. 334-335) et la qualifie aussi de « reine des arts et de la pensée » (*I*, p. 337). Quand il avait entre seize et vingt-et-un ans, Buies a étudié dans la Ville lumière. Pour lui, qui y a vécu une expérience scolaire, il est évident que les habitants de Paris sont éduqués et c'est pour cette raison qu'il se fait avare de justifications<sup>95</sup>. La situation est similaire dans le cas de San Francisco ; Buies qualifie la foule de la ville américaine de « curieuse » (*II*, p. 165). L'emploi de cet adjectif qualificatif montre que Buies croit que la population san franciscaine est intéressée à connaître et à apprendre. Bien que Buies n'aborde pas directement la question de l'éducation des habitants des villes de Paris et de San Francisco, il est implicite pour le chroniqueur, qui se fait le témoin de la modernité, que tous les changements qu'il perçoit dans les deux villes sont les reflets d'une population éduquée. Ainsi, Buies est-il convaincu que c'est grâce au domaine intellectuel, celui des idées et des connaissances, que peuvent se développer les autres domaines, dont le domaine industriel.

---

<sup>95</sup> Dans une correspondance particulière pour *le Pays*, Buies décrit Paris comme « cette immense ville où fourmillent tant de grands esprits, tant d'écrivains distingués » dans Arthur Buies. *Correspondance (1855-1901)*, *op. cit.*, p. 89. Dans une autre lettre, cette fois adressée à sa sœur Victoria en septembre 1867 à Paris, Buies écrit : « j'acquiers beaucoup de connaissances et je vois une société très instruite » (*ibid.*, p. 93).

Pour ce qui est de Québec, Buies croit que l'éducation des habitants fait défaut, peu importe la classe sociale. Cependant, le chroniqueur n'attribue pas les mêmes lacunes à l'ensemble de la population canadienne-française. En effet, les reproches varient selon la classe sociale à laquelle on associe, de manière générale, un degré de scolarisation. Par exemple, Buies conclut sa chronique « Nos institutions, notre langue et nos lois » par ce message : « Apprenez à lire » (II, p. 58). Il destine ce message à la majorité de la population qui est peu instruite, mais aussi à ses lecteurs qui savent lire et qui devraient apprendre à mieux lire, à s'interroger et à réfléchir. Si le chroniqueur emploie l'impératif présent, c'est pour exprimer à la fois un ordre et une demande ; pour inciter la population à s'instruire, à élargir ses connaissances. D'ailleurs, même chez les gens scolarisés, Buies constate un manque de profondeur intellectuelle<sup>96</sup>. En effet, selon le chroniqueur, la plupart des Canadiens français instruits ont d'importantes lacunes en ce qui a trait à la culture générale, dont le domaine des lettres fait partie. C'est d'ailleurs pour cette raison que Buies est convaincu de l'absence d'une littérature nationale : « toute littérature est impossible dans un pays où l'on ignore les sciences et les arts; son champ reste trop limité pour que des esprits sérieux et profonds s'y exercent » (II, p. 303). Buies remarque qu'il ne peut y avoir de littérature s'il n'y a pas de véritable vie intellectuelle, c'est-à-dire des gens d'esprit possédant un jugement critique qui s'appuient sur des faits pour justifier leur point de vue. Buies croit aussi que, pour bien connaître la littérature, il faut non seulement connaître les arts, mais aussi les sciences. À propos du manque de profondeur intellectuelle chez les lettrés, nous avons d'ailleurs vu, en

---

<sup>96</sup> Buies mentionne à plusieurs reprises au sein de ses chroniques l'absence de vie intellectuelle, notamment dans « (Pour la *Minerve*) » : « De la conversation, point. Et de quoi causer? Dans ce milieu oisif, dans ce coin isolé du monde, entouré de montagnes, de quoi parlerait-on et qui peut avoir des idées? Aussi, l'homme d'étude en est-il réduit à vivre de lui-même. C'est monotone » (I, p. 209) et dans une chronique sans titre pour *le National* (30 septembre 1872) : « Malheureusement, les salons de conversation, cette atmosphère indispensable aux gens de pure vocation intellectuelle, manquent généralement ici » (I, p. 596).

première partie, dans la définition que donne Buies de ce que devrait être un écrivain journaliste, qu'il dénonce – sans nommer personne – le manque d'éducation de plusieurs de ses confrères. Du même souffle, le chroniqueur affirme qu'« il faut savoir quantité de choses » (*I*, p. 597) pour être écrivain. En 1877, Buies semble voir une évolution par rapport au début de la décennie :

Il n'en est pas moins vrai que, depuis un certain nombre d'années, des efforts réels, et qui portent déjà leurs fruits, ont été faits pour créer au Canada une vie intellectuelle. Petit à petit, nous sommes entrés dans le courant des transformations modernes, dans le giron commun où tous les peuples évoluent. Longtemps tenus à l'écart, nous nous sentons atteints chaque jour davantage par les mille souffles qui portent l'idée et par l'expansion envahissante des progrès scientifiques. (*II*, p. 312)

Dans cet extrait, bien que Buies affirme qu'il y a « des efforts réels » dans le but de développer une vie intellectuelle dont il peut déjà voir les résultats, il ne donne pas d'exemples de ces « efforts ». Par contre, il montre, encore une fois, que l'entrée « dans le courant des transformations modernes » est la conséquence directe du développement intellectuel. C'est grâce à ce développement que le peuple canadien-français a pénétré dans la modernité et que désormais, il « évol[ue] ». Aussi, Buies emploie-t-il la première personne du pluriel (« nous ») afin de montrer qu'il fait partie, avec l'ensemble de la population, de ce mouvement moderne (« les mille souffles ») qui apporte avec lui les « progrès scientifiques ». Notons que ces propos optimistes de Buies sont cependant peu représentatifs de la vue d'ensemble que Buies a de Québec. Rappelons qu'il ne considère pas la Vieille Capitale comme moderne. D'ailleurs, dans la section précédente sur l'architecture, la description faite par Buies de l'ancien collège – jadis haut lieu d'enseignement – désormais tombé en ruines représente bien, de manière symbolique, l'éducation à Québec, laissée à l'abandon.

C'est donc dire que Buies juge que l'éducation de l'ensemble de la population canadienne-française demeure un enjeu crucial et qu'elle doit impérativement comprendre l'enseignement de la science, puisque celle-ci est la clé de la modernité. Ainsi, Buies prêche-t-il pour l'établissement d'une éducation laïque en sol canadien-français. Il écrit : « l'ignorance est de tous les temps, et la superstition qui l'accompagne durera tant que les éléments de la science ne seront pas vulgarisés, mis à la portée de tous » (*I*, p. 574). Comme nous l'avons vu dans l'introduction de la deuxième partie, Buies croit que la science est garante de la vérité. Il affirme :

[...] la science seule est la vraie philosophie, elle seule porte le flambeau dans la nuit qui nous entoure et nous apprend à ne pas juger l'être que nous ne connaissons pas, mais à l'étudier. [...] L'expérimentation et la recherche n'ont fait que reculer les bornes de l'inconnu, et ont précipité l'homme en face de mystères sans cesse renaissants, qu'il n'eût même jamais soupçonnés avant d'avoir mordu au fruit fatal de la science. (*II*, p. 422)

Ici, Buies utilise l'allégorie, « elle seule porte le flambeau dans la nuit », afin de mettre en évidence, par l'image, l'impact de la science au sein de la société. L'antithèse (« flambeau » et « nuit ») crée un contraste qui saisit. Le « flambeau », c'est-à-dire la lumière, représente métonymiquement l'intelligence et la vérité qui s'opposent à la noirceur, c'est-à-dire à l'ignorance. Buies sait que la science, c'est aussi une méthode (« expérimentation » et « recherche ») par laquelle on « étud[ie] » afin d'arriver à la vérité qui, elle, peut toujours être remise en question. La science permet de faire des découvertes qui ont pour effet de modifier – le plus souvent d'améliorer – les conditions de vie des gens.

### **2.1.5 Les voies de communication**

Les progrès scientifiques et techniques les plus importants au XIX<sup>e</sup> siècle sont les moyens de transport rapides. Pourtant, même si Buies utilise essentiellement des transports

interurbains, il en parle très peu au sein de ses chroniques sur les villes. D'ailleurs, à son arrivée dans San Francisco, Buies mentionne au passage qu'il prend l'omnibus afin de se rendre à son hôtel (*II*, p. 165) sans développer son discours à propos de cette voiture publique. En fait, la ville est surtout, pour lui, le carrefour de multiples voies de transport. C'est le cas de San Francisco : « d'innombrables navires, de toutes les parties du monde, viennent charger et décharger leur marchandise ; c'est aussi là le terme extrême de toutes les lignes de chemins de fer de l'Ouest » (*II*, p. 163).

En 1871, au moment où Buies commence à écrire des chroniques à Québec, la Vieille Capitale n'a pas un accès direct au chemin de fer. Aucune voie ferrée n'existe sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent<sup>97</sup> : « “ Quand on aura le chemin de fer du Nord, disent les pauvres Québécois, on se moquera du pont de glace”. Eh oui ! mais en attendant, ils ne l'ont pas ce chemin tant désiré, et c'est le pont de glace qui se moque d'eux » (*I*, p. 417). Buies fait référence au pont formé l'hiver sur le fleuve Saint-Laurent permettant aux habitants de Québec d'atteindre la rive sud à Lévis. Le chroniqueur rapporte les propos de ces habitants qui anticipent le jour où ils prendront le train et ne seront plus dépendants du climat pour pouvoir se rendre sur l'autre rive. Buies emploie l'antimétabole (« “on se moquera du pont de glace” [...] le pont de glace [...] se moque d'eux ») afin de montrer que, dans la situation du moment, c'est la nature qui domine l'humain et non l'inverse. En effet, en ce 28 avril 1873<sup>98</sup>, le fleuve est encore gelé, empêchant la circulation des bateaux. Ainsi, ce que remarque Buies à propos du chemin de fer à Québec, c'est qu'il est absent, que la ville ne possède toujours pas cette voie de communication.

---

<sup>97</sup> Francis Parmentier précise en note de bas de page que « la liaison Québec-Montréal par la rive nord date de 1879 » (*II*, p. 48).

<sup>98</sup> Date à laquelle cette chronique sans titre est rédigée.

En somme, nous pouvons conclure que le peu d'informations que Buies transmet sur les moyens de transport et les voies de communication témoigne de la faible importance qu'il leur accorde au sein des chroniques sur les villes.

### 2.1.6 Le libéralisme

Si Arthur Buies croit avec conviction en la notion de progrès scientifique, c'est aussi parce qu'il croit au libéralisme. D'ailleurs, il affirme que « La Liberté consiste dans le pouvoir de faire tout ce qu'autorisent les lois qui ne peuvent avoir d'autre but que de la garantir » (*II*, p. 282). C'est donc dire que Buies est convaincu que la liberté doit être encadrée et appuyée par des « lois », c'est-à-dire une législation faite par des hommes. Ainsi, cette définition rejoint-elle celle qu'en donne Francis Parmentier. En effet, à propos du libéralisme, Parmentier affirme :

C'est à une conception de l'homme dans le monde et dans la société qu[e] [le libéralisme] fait appel, une conception de nature philosophico-religieuse [...]. Cette conception repose sur un pari, ou si l'on préfère, un acte de foi en la liberté de l'homme, c'est-à-dire en sa capacité de choisir son destin en fonction de critères d'ordre rationnel<sup>99</sup>.

Ainsi, selon Parmentier, le libéralisme de Buies est-il basé sur cette croyance en la « liberté de l'homme » et en sa « capacité » d'être sa propre figure d'autorité – de s'autogérer – à l'aide de « critères d'ordre rationnel » qu'il a lui-même établis. Buies reconnaît le rôle essentiel de la liberté au sein de la modernité : « [l]e mobile des progrès modernes, c'est la liberté individuelle » (*II*, p. 283). Andrée Fortin partage le même point de vue. En effet, elle écrit :

L'intellectuel [...] analyse [une situation] de manière critique pour ensuite formuler des solutions, des propositions d'actions. [...] Et cette entreprise ne devient possible lorsque

---

<sup>99</sup> Francis Parmentier. « Formes, contenu et évolution du libéralisme d'Arthur Buies », dans Yvan Lamonde (dir.). *Combats libéraux au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1995, p. 73.



l'intellectuel dispose d'une certaine liberté de pensée, mais surtout d'expression, et d'une relative autonomie d'action [...]<sup>100</sup>.

Ainsi, cette liberté individuelle évoquée par Buies et sous-entendue par Fortin – qui inclut la liberté d'expression et la liberté de pensée – est-elle au cœur de la vie intellectuelle, laquelle, comme nous l'avons déjà mentionné plus tôt, entraîne le progrès dans les autres domaines d'activités<sup>101</sup>. C'est d'ailleurs pour cette raison que Buies est un grand défenseur du libéralisme. Par exemple, il se prévaut de son droit à la liberté d'expression afin de dénoncer un règlement du Conseil de ville de Québec interdisant la vente d'alcool le dimanche et de rappeler la liberté que cette mesure brime. Buies affirme :

[O]n ne peut obliger à cette mesure [la tempérance] en décrétant des lois farouches qui visent l'exercice légitime et modéré aussi bien que l'abus. C'est vouloir réduire tout à un même niveau et ne voir dans les hommes, sans exception, qu'un amas de brutes incapables de se gouverner, incapables de faire la moindre distinction dans les choses qu'ils doivent ou ne doivent pas faire ; c'est leur enlever leur libre arbitre, et, par conséquent, toute responsabilité, et par conséquent le principe moral qui les conduit [...]. (I, p. 481-482)

Dans ce passage, Buies adopte la posture de Diogène, étant donné qu'il se porte à la défense de la liberté. En effet, il montre que les lois ne doivent pas exister pour contrevenir à des cas exceptionnels d'abus parce que, de cette façon, elles contreviennent à la liberté, puisqu'elles s'attaquent du même coup au grand nombre de gens qui agit de manière légitime. Buies croit que si l'application d'une loi a pour conséquence de retirer le « libre arbitre » et de dénier à la majorité des habitants leur statut d'être responsables, ladite loi devient moralement plus condamnable que la situation qu'elle tentait d'enrayer au départ.

Un autre cas où Buies défend avec conviction la liberté de pensée est celui de son combat pour l'éducation, une éducation laïque pour l'ensemble de la population canadienne-

---

<sup>100</sup> Andrée Fortin. *Op. cit.*, p. 4.

<sup>101</sup> Voir Andrée Fortin, *supra.*, p. 55.

française. Le chroniqueur décide d'ailleurs de consacrer son tout premier numéro du *Réveil* – journal qu'il a fondé<sup>102</sup> – à ce sujet, article qui s'intitule « Éducation publique – Réformes » (II, p. 13). Pour Buies, cette éducation laïque est primordiale, puisqu'elle comprend l'enseignement de la science, clé de la modernité, selon lui.

Pour ce qui est du libéralisme en politique, Buies affiche publiquement son allégeance au Parti libéral. En fait, il est même considéré comme un radical, puisqu'il ne se gêne pas pour critiquer les membres de son propre parti lorsqu'il ne les trouve pas suffisamment actifs. Par exemple, lors des élections provinciales de 1871, le chroniqueur souligne le travail exceptionnel de Joseph Hamel, lieutenant du député conservateur Hector Langevin. Buies, qui a eu connaissance des attaques des libéraux en réaction au zèle déployé par leur opposant conservateur, réplique à ses confrères : « que fait donc M. Hamel, sinon ce que vous devriez faire vous-mêmes, plaignards libéraux toujours prêts à critiquer et à craindre, jamais à agir » (I, p. 84). Ainsi, Buies s'en prend-il aux libéraux, puisqu'il leur reproche de déployer davantage d'ardeur à attaquer leur rival plutôt qu'à se remuer et à défendre les idées de leur parti. C'est donc dire que le chroniqueur prône les idées libérales – au sens général du terme – bien plus qu'un parti politique.

### **Un facteur d'influence : la situation géographique**

Buies a conscience qu'il existe un facteur qui influence la modernité d'une ville ou d'une région : sa situation géographique. En effet, Buies constate que la localisation et le climat ont une influence sur la modernité. À propos de San Francisco, il écrit : « Son climat est

---

<sup>102</sup> Buies publie 17 numéros du *Réveil*, la première livraison paraît le 27 mai 1876 et la dernière le 23 septembre de la même année.

le plus beau qui soit au monde, remarquable par son uniformité, la température ne variant que d'environ dix degrés dans tout le cours de l'année. [...] Grâce à un climat aussi favorisé du ciel, l'activité et le mouvement de San Francisco se prolongent bien avant dans la nuit » (*II*, p. 168). Buies aurait même pu ajouter que « l'uniformité » de la température permet à la ville californienne de bénéficier de « l'activité et [du] mouvement » sur quatre saisons. De plus, San Francisco est bâti aux abords de l'océan Pacifique, ce qui lui permet de communiquer avec l'extérieur à l'année, entre autres, avec l'Asie. Par contre, la situation est aux antipodes pour Québec, une ville plus au nord. À propos de la ville québécoise, Buies s'exclame : « Quelle vie végétative que celle de la capitale l'hiver ! Québec est un banc de mollusques gelés. [...] [E]n dehors du mouvement humain, [les citadins de la ville sont] isolés de la civilisation pendant six longs mois de l'année » (*I*, p. 605). En effet, étant gelé, le fleuve Saint-Laurent n'est pas navigable en hiver et donc la capitale québécoise n'a pas accès à l'océan Atlantique. Les gens et les biens peuvent difficilement entrer et sortir de la ville dans un climat hivernal aussi rigoureux qui perdure « pendant six longs mois » et les gens de Québec se trouvent alors « en dehors du mouvement humain ». Buies fait le même constat dans sa chronique « Pour le "Pays" » : « Si une bonne partie du Canada conserve encore les traditions et les mœurs du dernier siècle, c'est grâce aux Laurentides. La neige y est bien, il est vrai, pour quelque chose, la neige qui enveloppe dans son manteau muet tout ce qui respire, et endort dans un silence de six mois hommes, idées, mouvements et aspirations » (*I*, p. 72). En somme, Buies établit un lien direct entre la présence ou non de la modernité et la situation géographique d'une ville.

Ainsi, avons-nous pu constater que Buies, qui sait ce qu'est la modernité, considère que Québec n'est pas une ville moderne. Le chroniqueur en arrive à cette conclusion, puisqu'il

est convaincu d'avoir observé des traits de la modernité dans les villes de Paris et de San Francisco qu'il a visitées et qu'il constate l'absence de ces traits dans la Vieille Capitale. Les deux villes, la française et l'états-unienne, sont modernes parce qu'elles sont constamment changeantes, qu'elles possèdent une population nombreuse qui se rassemble en foule dans les rues. Cette foule circule sans cesse, est constamment en mouvement. Les lieux de rassemblement sont nombreux et les habitants s'y rencontrent afin d'y échanger des biens et des idées. Il y a une vie intellectuelle. Les villes française et états-unienne sont perpétuellement en progrès. À l'opposé, Québec est une « nécropole » d'où la vie intellectuelle est quasi absente. Nous avons également pu remarquer que Buies le flâneur est généralement présent dans les chroniques urbaines.

## 2.2 De la modernité dans les chroniques sur les régions ?

Comme nous l'avons vu dans la précédente section, Buies, dans ses chroniques urbaines, n'est pas toujours témoin de la modernité. Sa perception de la ville de Québec en est un exemple éloquent. Dans cette section, nous étudierons, dans les chroniques sur les régions, les traits de la modernité identifiés dans les chroniques urbaines afin de découvrir s'il existe une forme de modernité.

D'emblée, il est important de préciser que Buies ne visite les régions que durant l'été. C'est donc dire qu'il s'y rend lors de la saison touristique, le moment le plus achalandé de l'année. Dans les années 1870, l'été demeure la meilleure saison pour voyager au Québec.

Buies croit que le voyageur est un être moderne qui est curieux et qui se déplace à l'intérieur d'un grand espace, d'un grand territoire. C'est aussi un nomade qui recherche la nouveauté et qui désire apprendre sur les lieux qu'il visite et sur les gens qui y habitent. Buies se considère comme un voyageur moderne (*I*, p. 71-72) ou un voyageur cosmopolite (*I*, p. 401). Bien que le chroniqueur aime voyager dans des villes étrangères telles Paris et San Francisco, il se plaît tout autant à découvrir le Canada français. En effet, Buies ne cache pas son amour pour les régions du Québec, lui qui a grandi dans le Bas-Saint-Laurent. D'ailleurs, dans une lettre adressée à sa femme datée du 19 août 1889, il écrit : « C'est incroyable l'influence du grand fleuve et de l'air salin sur moi ! Ça me renouvelle des pieds à la tête ; je

ne sens vraiment la vie, dans toute sa plénitude, que sur les bords de mon beau Saint-Laurent, bien loin, bien loin de la ville<sup>103</sup> ».

Pour débiter, nous devons mentionner que Buies accorde une grande importance à la description des paysages lorsqu'il écrit ses chroniques sur les régions du Québec. Cependant, comme nous le verrons, ce qui intéresse particulièrement le chroniqueur, au sein des régions, ce sont les villes. En effet, quand Buies parle des régions et de leurs caractéristiques, il relève des traits qui sont avant tout associés à une vie urbaine. Ainsi, Buies contemple-t-il les régions du Québec de la même manière qu'il le faisait pour les villes de Paris, de Québec et de San Francisco et de la même manière que Baudelaire lui-même observait Paris. Le chroniqueur emprunte le même regard.

Ainsi, au sein de cette section, nous reprendrons sensiblement les mêmes traits de la modernité que nous avons relevés dans la section 2.1 afin de voir si Buies constate la présence de la modernité dans les régions.

### **2.2.1 La foule**

Bien sûr, l'achalandage dont Buies peut être témoin dans les régions n'est aucunement comparable à ce qu'il voit dans les grandes métropoles que sont Paris et San Francisco. Dans ses chroniques sur les régions, il arrive que Buies se trouve dans un endroit calme, seul sur le bord de l'eau, à la campagne ou dans la forêt. D'ailleurs, l'*incipit* de sa chronique « Souvenir du Saguenay » est : « Je vous écris sur un tronc d'arbre, dans la solitude mélodieuse des bois » (*I*, p. 113). Par l'utilisation de l'adjectif mélioratif « mélodieuse », le chroniqueur montre qu'il

---

<sup>103</sup> Arthur Buies. *Correspondance (1855-1901)*, *op. cit.*, p. 222.

se sent paisible lorsqu'il est isolé dans la nature. Ce sentiment associé à la solitude est complètement à l'opposé de celui qu'il ressent lorsqu'il est seul à la ville : l'angoisse. À propos de Paris, il écrit : « Il n'est pas de solitude plus déserte qu'une grande ville où l'on ne connaît personne » (*I*, p. 336). Loin de la capitale française, dans la nature de Tadoussac en 1871, Buies s'aperçoit que le lieu est paisible surtout parce qu'il est peu fréquenté : « Il n'y a pas dans ce petit port isolé sur la rive nord du Saint-Laurent de divertissement possible que celui de la pêche, à huit ou dix milles de distance; partout autour de lui une solitude sans issue » (*I*, p. 131). Ainsi, le fait que Buies qualifie l'endroit de « petit port isolé » entouré d'« une solitude sans issue » montre que le mouvement humain y est quasi nul.

Pourtant, Buies utilise aussi le terme de « foule » pour décrire le rassemblement de gens qu'il voit dans les « places d'eau ». D'ailleurs, il affirme en 1872 :

Vous ne sauriez croire tout ce qu'il y a d'étrangers venus, cette année, de toutes les parties de l'Amérique aux stations d'eau canadiennes. [...] [C]'est par centaines qu'ils débordent à la Malbaie et à Cacouna, outre que le chemin de fer en échelonne sur tout le côté sud, à Kamouraska, à la Rivière-du-Loup à Rimouski... Ce que tous ces endroits prennent d'accroissement et de mouvement chaque année est vraiment remarquable; mais ils sont encore loin de suffire à la foule avide. (*I*, p. 265)

Dans ce passage, Buies considère que les stations d'eau sont des lieux de rassemblement considérables, du fait que des gens « par centaines » y convergent. En plus, ces sites de villégiature accueillent des étrangers (« de toutes les parties de l'Amérique »), il y a donc présence d'une certaine diversité. Le chroniqueur y voit également une présence de modernité, puisqu'il constate que les stations d'eau « prennent [un] accroissement » – en d'autres mots, elles progressent – et sont des lieux où l'on trouve du « mouvement ». Buies croit aussi que, à l'avenir, les sites de villégiature ne cesseront pas de progresser, de changer afin de répondre le

plus possible à cette « foule avide ». Les demandes touristiques se renouvellent et augmentent chaque année. Toujours en 1872, à propos de la Malbaie, Buies écrit :

On ne se fait pas d'idée de l'animation, du mouvement, du va-et-vient continu de voitures et de promeneurs qui rayent ce court espace d'un mille ; mais tout cela sans l'étalage bruyant, pompeux, raide et fatigant de Cacouna; ici l'on reste à la campagne et l'on va en déshabillé parmi une foule de deux à trois mille personnes venues de tous les points de notre province et de l'Ontario. La grève est couverte, au beau temps, de baigneurs des deux sexes, et les hôtels regorgent de monde. (*I*, p. 235)

Encore une fois, Buies remarque en région – ici à la Malbaie – une agitation constante (« animation », « mouvement » et « va-et-vient continu ») semblable à celle qu'il retrouvait dans les villes de Paris et de San Francisco et qu'il associait à la modernité. Malgré la foule importante (« de deux à trois mille personnes »), Buies apprécie le fait que la Malbaie ne soit pas turbulente comme Cacouna (« tout cela sans l'étalage bruyant, pompeux, raide et fatigant de Cacouna »). C'est donc dire que le chroniqueur remarque une certaine constance du bruit dans les places d'eau, comme il l'avait noté dans les villes modernes.

Quelques années plus tard, en 1877, Buies constate que le progrès dans les régions continue. En effet, à propos de M. Louis Chauveau – maire de Rimouski que le chroniqueur qualifie d'« homme de progrès » –, Buies déclare qu'il « [a fait] de Rimouski une véritable petite ville moderne, propre au citoyen aussi bien qu'au touriste » (*II*, p. 400). Ici, il ne fait aucun doute que Buies considère Rimouski comme moderne, puisqu'il la qualifie lui-même ainsi. Le fait qu'il utilise aussi les termes « petite ville » montre que, pour Buies, la modernité ne se trouve pas exclusivement dans les grosses métropoles comme Paris ou San Francisco. Rappelons qu'à cette époque, Québec est une ville plus imposante que Rimouski et Buies ne considère pas la première comme moderne – comme nous l'avons vu dans la section 2.1 –, mais plutôt la seconde. Toujours à propos de Rimouski, Buies écrit :



Il convient aux gens de la ville qui ont besoin de mouvement, qui veulent sentir la vie autour d'eux, parce que, de toutes les petites villes du Canada, il n'y en a pas une où il y ait autant d'animation et de va-et-vient qu'à Rimouski. Là, tout le monde est sur pied, allant et venant au-dehors, foulant à toute heure un magnifique trottoir de cinq pieds de largeur et de deux mils et demi de longueur en ligne droite, trottoir unique [...]. (II, p. 399-400)

Dans ce passage, Buies décrit Rimouski comme une ville qui est constamment (« à toute heure ») en mouvement (« animation », « va-et-vient » et « allant et venant au-dehors ») sur le trottoir ; tous les habitants ont l'air d'y circuler et de participer au progrès de la ville (« tout le monde est sur pied »). Rimouski accueille aussi beaucoup de passants, puisqu'elle est un port important en plus de posséder un accès à la voie ferrée :

C'est là aussi qu'arrêtent, tant que dure la navigation, les paquebots de la ligne Allan et qu'ils prennent la malle de toutes les provinces à destination de l'Europe, en même temps que les passagers venus pour traverser l'Océan. C'est là encore qu'ils stationnent à leur retour pour être visités par l'officier de la douane et pour déposer la malle européenne ; ils y laissent aussi les passagers d'outre-mer qui veulent prendre l'Intercolonial et se rendre, soit dans les provinces maritimes, soit dans les provinces supérieures. (II, p. 402)

Ainsi, Buies sait-il que le fait que Rimouski est un carrefour donnant accès à l'Europe, aux provinces maritimes et aux provinces supérieures n'est pas étranger au fait que la ville soit devenue moderne. Beaucoup de gens et de biens de l'extérieur y circulent. En dépit des voyageurs qui passent dans la ville du Bas-Saint-Laurent, Buies remarque que les habitants ont une vie urbaine dynamique : « Pour être vivant, Rimouski n'a pas besoin d'étrangers ; il se suffit à lui-même. Sa population condensée, active, est très *sorteuse*<sup>104</sup> ; tout le monde est dehors, ce qui porterait aisément l'étranger à se tromper sur le nombre réel des citoyens » (II, p. 402). Comme il l'avait observé pour les villes de Paris et de San Francisco, Rimouski est une ville où les gens sont « acti[fs] » et vivent principalement à l'extérieur, où le chez-soi est

---

<sup>104</sup> L'italique est de l'auteur.

dans les rues. Buies croit d'ailleurs que c'est pour cette raison que « l'étranger » pourrait penser que Rimouski est plus populeuse que ce qu'elle est vraiment.

### **2.2.2 L'architecture**

En ville, nous avons vu que le paysage urbain est un ensemble formé de monuments divers (hôtels, boutiques, cafés, théâtres, etc.), paysage qui varie au rythme de la construction (San Francisco) ou de la « déconstruction » (Québec). En région, évidemment, la situation est différente ; le paysage y est d'abord rural et l'architecture se trouve toujours entourée de la nature. Par exemple, en 1872, Buies décrit la Malbaie ainsi :

Vous montez une côte roide et dure, [...] puis, tout d'un coup, la vue s'étend et c'est une perspective éclatante. Les maisons s'échelonnent au loin sur l'espace d'un mille ; elles s'élèvent à droite, à gauche, irrégulièrement, pittoresquement, se choisissent un nid et s'enveloppent d'arbres, se dissimulent si elles en ont la chance, s'éparpillent comme des fleurs jetées au hasard, et, plus loin, à quelques pas seulement, commence le village des étrangers, populeux, serré, dru, rempli jusqu'aux combles. (*I*, p. 234)

Dans ce passage, Buies décrit graduellement au lecteur la manière dont on découvre la Malbaie lorsqu'on arrive par le fleuve Saint-Laurent. Il emploie la deuxième personne du pluriel (« vous ») afin de donner l'impression à son destinataire qu'il découvre la Malbaie avec lui. Buies s'aperçoit que les maisons sont dispersées de manière aléatoire ; il utilise la comparaison « comme des fleurs jetées au hasard » pour exprimer cet effet ; les maisons, comme les fleurs, font partie de la nature de la Malbaie. Le chroniqueur emploie aussi la personnification, « s'enveloppent d'arbres, se dissimulent si elles en ont la chance », pour donner l'impression que les maisons ont choisi elles-mêmes leur emplacement afin de se fondre dans la nature qui les entoure. Enfin, à l'horizon se trouve le « village des étrangers » dont la disposition des maisons sur le territoire offre un contraste avec celle du village des

habitants. En effet, si les habitants de la Malbaie ont construit leurs maisons éloignées les unes des autres, en s'étalant sur une grande superficie, les étrangers ont plutôt opté pour se rassembler en grand nombre sur un espace restreint. Ainsi, les touristes – qui proviennent généralement de la ville et qui ont un comportement urbain – ont-ils graduellement fait construire un village à leur image, dont l'architecture et la gestion de l'espace sont en fait une reproduction de ce qu'ils trouvent en ville. Le village est donc « populeux », « serré », « dru » et « rempli jusqu'aux combles ».

Lorsque Buies se déplace dans les différentes régions du Québec, il se rend compte du développement local, particulièrement au plan résidentiel ; plusieurs maisons, cottages ou hôtels ont été construits ou sont en construction. En 1872, Buies s'aperçoit que toutes les stations d'eau se sont développées :

Moi qui ai vu, il y a dix ou quinze ans, ces campagnes devenues aujourd'hui de véritables villes rurales, je reste tout émerveillé de leur subite croissance ; partout ont surgi des maisons destinées uniquement aux étrangers ; ce sont des villages entiers qui se forment de la sorte [...].  
(I, p. 265)

Dans cet extrait, Buies rend compte du progrès (« subite croissance ») dont il a été témoin, les « campagnes » de jadis sont désormais de « véritables villes rurales », montrant un accroissement démographique. Buies est conscient que cette croissance est directement liée au développement touristique, aux touristes toujours plus nombreux qui doivent être logés. Ce développement touristique a entraîné un développement d'ordre général au sein des régions. Par exemple, un endroit qui a particulièrement évolué aux yeux de Buies est Rimouski comme il en fait part dans sa chronique « À la campagne » du 30 août 1872 pour *le National* :

On ne se doutait pas, on ne se serait jamais douté, il y a cinq ans, de la croissance subite que prendrait ce chef-lieu éloigné [...]. Maintenant, des perspectives inattendues, inespérées, sont

ouvertes à l'esprit actif et industriels des gens de Rimouski ; l'horizon se dévoile et recule tous les jours devant leur activité, des magasins nombreux ont surgi de toute part, la propriété acquiert une valeur qui, déjà, prête des appas à la spéculation, les terres se divisent en lots, en emplacements, des industries locales s'établissent, et le commerce de provisions, surtout, prend un accroissement de plus en plus considérable. (*I*, p. 588)

Dans ce passage, Buies voit en Rimouski une nouvelle ville moderne, puisqu'elle s'est transformée en peu de temps et rapidement (« croissance subite »). Ce « chef-lieu » est aussi moderne parce que ses habitants ont un « esprit actif et industriel » et un regard tourné vers l'avenir. D'ailleurs, Buies emploie la métaphore « l'horizon se dévoile et recule tous les jours » afin d'illustrer le fait que se développe désormais une perspective d'avenir de manière de plus en plus précise. Aussi, Buies certifie-t-il que Rimouski est moderne lorsqu'il évoque les changements – les progrès – que connaît la ville dans ses secteurs industriel et commercial. Il constate un progrès qui est perpétuel (« un accroissement de plus en plus considérable »).

Mais Rimouski n'est pas le seul endroit où le chroniqueur est témoin de la modernité.

En effet, en 1877, Buies remarque que la Malbaie aussi a évolué :

Aujourd'hui, la Malbaie est devenue si peuplée qu'il a fallu la partager en deux municipalités distinctes [...]. Aujourd'hui, les trois principaux hôtels ont des licences et la Pointe-à-Pic a des trottoirs, ce qu'elle n'avait pu obtenir, tant qu'elle faisait partie intégrante de la vieille municipalité ; enfin on se sent, en y arrivant, dans un pays qui semble préparer des prodiges pour l'avenir, tant il a fait de progrès en une seule année ! (*II*, p. 356)

Dans cet extrait, Buies utilise l'adverbe « aujourd'hui » à deux reprises afin de marquer une progression – voire une rupture – par rapport au passé. Le chroniqueur constate que les changements opérés à la Malbaie sont dus, encore une fois, à une augmentation démographique grandement liée à la croissance touristique. Buies donne en exemple le fait qu'il y ait désormais des trottoirs. Dans le dernier segment de l'extrait, Buies avoue ressentir la présence de la modernité à la Malbaie (« on se sent, en y arrivant, dans un pays qui semble

préparer des prodiges pour l'avenir »). Le chroniqueur utilise le pronom personnel indéfini « on » afin d'exprimer un sentiment général et partagé par tous. Enfin, si nous comparons les propos de l'extrait ci-dessus à ceux que Buies a tenus en 1872 dans le passage que nous avons précédemment cité à propos du village des habitants et celui des étrangers (*I*, p. 234), il est possible de voir qu'il a une évolution aussi durant la décennie. Le fait que la Malbaie soit désormais divisée en deux municipalités en témoigne.

Toujours en 1877, Buies rend compte de la métamorphose de Rivière-du-Loup : « Déjà, près de la gare du Grand-Tronc, il s'est formé tout un nouveau village qui a l'aspect d'une petite ville animée et prospère. Le voyageur s'y reconnaît à peine et il ouvre les yeux pour se rendre compte de ce progrès rapide » (*II*, p. 393-394). Par cet extrait, le chroniqueur montre l'impact des voies de communication rapide sur le progrès ; à Rivière-du-Loup, c'est autour de la gare que se développe ce « nouveau village » que Buies compare à « une petite ville animée et prospère ». D'ailleurs, le fait que Buies utilise les adjectifs « animée » et « prospère » et les termes « progrès rapide » pour décrire Rivière-du-Loup et qu'il admette « s'y reconnaît[re] à peine » – indice qu'il y a d'importants changements – montre que le chroniqueur se croit en présence de la modernité.

Bref, pour Buies, les villes des régions sont intéressantes, puisque c'est à ces endroits que s'opère le changement. Contrairement aux sentiments de vide et d'angoisse qu'il ressentait dans une Paris métamorphosée, Buies perçoit de manière favorable les transformations que connaissent la Malbaie, Rimouski et Rivière-du-Loup.

### 2.2.3 L'éducation

Comme nous l'avons démontré dans la section sur les villes, l'éducation – le développement intellectuel – est au cœur de la modernité pour Buies. Dans ses chroniques sur les régions, il aborde l'éducation de deux manières. D'une première façon, en commentant le degré de scolarisation des habitants des lieux visités. D'une seconde, en utilisant la chronique à des fins didactiques, principalement pour instruire le lecteur sur les endroits où il se déplace, lui transmettre des connaissances géographiques et historiques. Buies n'est pas le seul écrivain canadien-français au XIX<sup>e</sup> siècle à adopter le récit de voyage dans le but d'instruire. À propos de ces écrivains canadiens-français, Pierre Rajotte remarque :

Pour justifier le but informatif du récit, pour en valider en quelque sorte le contenu, le voyageur invoque une circonstance particulière à la visée empirique : sa compétence, qui se traduit par une expérience étendue sur le terrain lui conférant un ascendant sur le simple touriste. [...] Possédant une compétence particulière, le voyageur désire transmettre un savoir à ses lecteurs et met l'accent sur la crédibilité de son travail<sup>105</sup>.

Buies fait partie de ceux qui possèdent cette « compétence particulière » et qui écrivent avec un objectif pédagogique :

Nous avons le malheur en Canada de ne pas assez étudier notre propre pays, de nous stériliser dans des luttes d'idées et de mots qui ne mènent à aucun résultat. Pour moi, j'ai entrepris, dans ce voyage<sup>106</sup>, non seulement de faire des révélations, mais encore de diriger l'esprit de la jeunesse studieuse vers des investigations fécondes, en la détournant, s'il est possible, de poursuites oiseuses pour l'intéresser à des objets dignes de l'instruire et de l'occuper. (*I*, p. 514)

Dans ce passage, Buies avoue avoir fait le constat que la population canadienne-française ne connaît pas suffisamment son territoire. Il admet souhaiter remédier à la situation en voulant « instruire ». Selon Rajotte, cette volonté de faire connaître le territoire est caractéristique du

---

<sup>105</sup> Pierre Rajotte. *Le récit de voyage. Aux frontières du littéraire*, Montréal, Triptyque, 1997, p. 211.

<sup>106</sup> Il s'agit de son voyage dans les Maritimes qu'il est en train de réaliser à l'automne 1872.

récit de voyage canadien-français au XIX<sup>e</sup> siècle. Il écrit : « on parcourt le territoire canadien, que l'on tente de s'approprier, de délimiter, d'arpenter [...]. On veut se reconnaître dans ce territoire ; la connaissance des espaces sauvages permettra de mieux cerner l'identité de la jeune nation<sup>107</sup> ». Buies, d'ailleurs, vise particulièrement les étudiants (« j'ai entrepris [...] de diriger l'esprit de la jeunesse studieuse ») qu'il aimerait voir aussi se lancer dans d'éventuelles études géographiques (« des investigations fécondes ») plutôt que dans « de[s] poursuites oiseuses ».

Lorsque Buies voyage dans les régions, il se rend compte qu'à certains endroits on trouve des gens considérablement éduqués ; c'est le cas notamment à Kamouraska et à Rimouski. Lors d'une visite à Kamouraska en 1871, dans sa chronique « Allez, mes jeunes années ! », Buies écrit : « Kamouraska est un des endroits les plus intelligents de la province ; vous y trouverez toute une légion de jeunes gens instruits, déniaisés comme le sont peu de Canadiens, tout à fait de leur temps, libéraux en diable » (*I*, p. 138). Pour Buies, Kamouraska est moderne parce que les gens sont instruits – particulièrement les jeunes –, ils sont actifs (« déniaisés ») et adoptent avec ferveur les idées libérales (« libéraux en diable »), mais, surtout, ils appartiennent au courant de leur époque : la modernité (« tout à fait de leur temps »).

À propos d'autres jeunes, ceux de Rimouski cette fois, Buies déclare :

Il n'y a pas d'endroit, certes, dans toute la province, où l'on puisse trouver une aussi brillante génération des deux sexes, aussi nombreuse, aussi cultivée, aussi indépendante d'esprit et, en même temps, qui ait des manières plus aimables et plus courtoises. (*II*, p. 401)

---

<sup>107</sup> Pierre Rajotte. *Op. cit.*, p. 34.

Dans cet extrait, Buies utilise quatre fois l’adverbe « aussi » de même que deux fois l’adverbe « plus », adverbes qui montrent la supériorité de la « brillante » jeunesse de Rimouski. Ainsi, Buies emploie-t-il l’hyperbole afin de montrer à quel point les gens de Rimouski se démarquent de l’ensemble de la population de la province en matière d’éducation. D’ailleurs, une remarque intéressante de Buies est celle à l’effet que les « deux sexes » sont « brillant[s] » – les filles, comme les garçons, seraient éduqués. Cependant, ce n’est pas seulement la jeunesse que Buies juge instruite, mais l’ensemble de la population : « la plupart des gens, de toute catégorie et de tout état, ont une culture à peu près égale » (*II*, p. 401). Donc, si Buies pense que l’ensemble des gens a « une culture à peu près égale » et qu’il considère les jeunes comme instruits, c’est qu’il juge que la population est éduquée. Buies considère que les habitants de Kamouraska et ceux de Rimouski sont instruits, et donc modernes, et aussi qu’ils ont de l’« urbanité ». En effet, le chroniqueur emploie quantité d’épithètes en ce sens : « intelligents », « instruits », « libéraux », « tout à fait de leur temps », « brillant[s] », « cultivé[s] », « indépendant[s] d’esprit », « a[yant] des manières plus aimables et plus courtoises ». Aux yeux de Buies, ces habitants incarnent l’idéal de l’éducation.

Comme nous l’avons mentionné en guise d’introduction à cette section, Buies se sert de ses chroniques sur les régions pour instruire ses lecteurs. Lors de chacun de ses voyages, Buies fait une description géographique et adopte, par le fait même, une posture de géographe. Trois descriptions l’illustrent bien. La première est une description de la Malbaie, plus précisément du Cap-à-l’Aigle que Buies présente comme suit :

Le Cap-à-l’Aigle domine la Malbaie et tous ses environs, j’entends ici, par environs, une étendue de quarante lieues, comprenant devant soi le fleuve profond aux fréquentes furies et aux apaisements réparateurs ; de l’autre côté, la rive sud, tranquille, unie, qui s’incline en pente douce, avec ses villages resplendissant au soleil comme une longue draperie frangée d’une lisière éblouissante. En arrière, les Laurentides, dans leur sombre vêtement de pierre, arrêtées



dans leur course, semblent vouloir s'élancer frémissantes dans le Saint-Laurent ; à gauche, plus rien que quelques maisons de plus en plus rares se perdant dans les montagnes qui ont repris leur cours, et, à droite, la baie, la Pointe-aux-Pics, les coteaux Mailloux, tout ce gracieux tableau que j'aurais voulu peindre et que je ne fais que barbouiller. (*I*, p. 237)

Dans ce passage, Buies, tel un géographe, partage avec les lecteurs des informations spécifiques sur le Cap-à-l'Aigle en donnant des mesures objectives. Il indique la superficie du Cap (« quarante lieues ») et décrit un panorama de trois cent soixante degrés en donnant des points de référence précis pour que le lecteur puisse facilement se situer dans l'espace et s'imaginer le paysage comme s'il était lui-même sur place (« devant soi le fleuve », « de l'autre côté, la rive sud », « [e]n arrière, les Laurentides », « à gauche, [...] quelques maisons » et « à droite, la baie, la Pointe-aux-Pics »). À la fin de l'extrait, Buies adopte davantage la posture de l'écrivain, lui qui avoue éprouver de la difficulté à mettre en mots ce qu'il voit en image (« tout ce gracieux tableau que j'aurais voulu peindre et que je ne fais que barbouiller »).

Lors de son voyage au Lac-Saint-Jean, Buies se fait géographe à nouveau :

Toute la vallée du lac Saint-Jean, vallée vaste et féconde, est ainsi formée de mamelons, de collines et de gorges creusées en tous sens, qui sont une histoire vivante et une explication manifeste de sa formation géologique. Le lac, jadis large mer intérieure s'étendant entre les Laurentides et la chaîne des Périboncas, à trente lieues plus loin, s'est retiré petit à petit en déposant, suivant le cours capricieux de son retrait, d'énormes quantités de terre d'alluvion. En même temps, comme le mouvement de ses eaux était fort irrégulier, il y eut des endroits laissés absolument à sec, tandis que, dans d'autres endroits voisins, il s'est formé de véritables petites rivières qui ont creusé leur lit à des profondeurs très variées. (*I*, p. 446)

Dans cet extrait, Buies décrit d'abord le paysage qui s'offre à lui : la vallée du lac Saint-Jean est une région vallonnée (« formée de mamelons, de collines et de gorges creusées en tous sens »). Ensuite, profitant du fait qu'il a à décrire le paysage, il explique sa « formation géologique », évoquant la mer intérieure ancienne qui s'est retirée, laissant derrière elle le lac

Saint-Jean, de nombreuses rivières et des terres d'alluvion. Buies présente un énoncé de géographie physique tel qu'il s'en fait au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, le chroniqueur s'inscrit dans un courant auquel appartient Élisée Reclus, écrivain et géographe français, qui, durant la même période, propose des descriptions semblables. Celui-ci, par exemple, fait une étude dans laquelle il montre le parcours que suit l'eau de l'amont vers l'aval, du ruisseau jusqu'à l'océan. Reclus écrit :

En descendant le cours du ruisseau, dans lequel viennent s'unir le torrent tapageur de la montagne, le ruisseau de la caverne, l'eau paisible de la source, nous voyons à droite et à gauche vallon succéder à vallon, et chacun d'eux, différent des autres par la nature des terrains, par la pente, l'aspect général, la végétation, se distingue aussi par la quantité des eaux qu'il apporte au lit commun de la vallée<sup>108</sup>.

Dans ce passage, le géographe explique à ses lecteurs que les ruisselets proviennent de différents endroits et qu'ils sont de grosseurs variées, mais qu'avec la dénivellation naturelle du sol, ils finissent par se rejoindre dans la vallée. Tout comme Buies, Reclus décrit le paysage et explique sa formation géologique. Les deux écrivains emploient d'ailleurs l'accumulation afin de donner un effet de profusion et de variété aux panoramas qu'ils dépeignent.

Dans le troisième exemple que nous avons choisi, Buies décrit la vue de la Côte-à-Pincourt, à Kamouraska, au crépuscule :

La Côte-à-Pincourt a environ un mille de longueur et peut être appelée la terrasse Durham du Bas-Saint-Laurent ; on chercherait en vain ailleurs une promenade réunissant mieux toutes les conditions nécessaires, une vue presque illimitée et sans monotonie, une longue et capricieuse bordure de montagnes bleues sur la rive opposée du fleuve, des îles à un mille ou deux du rivage ; d'un côté, à droite, une frange de sapins plus ou moins épaisse qui descend jusqu'au rivage, et de l'autre, à gauche, des rochers, de petits caps et des bouquets d'arbres qui se placent là comme ils peuvent, dans un désordre gracieux, pendant que le terrain même sur lequel on marche semble avoir été nivelé, passé au rouleau, tout préparé d'avance pour devenir une promenade favorite, recherchée de plus en plus avec le temps. (*II*, p. 391-392)

---

<sup>108</sup> Élisée Reclus. *Histoire d'un ruisseau*, Arles, Actes Sud – Leméac, « Babel », 1995, p. 61.

Dans ce passage, tout comme dans les exemples précédents, Buies se fait géographe, puisqu'il décrit ce qu'il voit avec des mesures précises et objectives : la Côte-à-Pincourt fait « environ un mille de longueur » et les îles sont à « un mille ou deux du rivage ». Ces distances permettent aux lecteurs de s'imaginer plus facilement le panorama que tente de leur décrire le chroniqueur. De plus, Buies compare d'emblée la Côte-à-Pincourt à la terrasse Durham<sup>109</sup> – place publique connue de Québec, située devant le Château Frontenac, dont la vue donne directement sur le fleuve Saint-Laurent – afin que ses lecteurs puissent s'imaginer un lieu qui leur est inconnu à partir d'un endroit qu'ils connaissent. Dans cet extrait, en plus de voir Buies le géographe, nous voyons Buies l'écrivain. En effet, le chroniqueur emploie la personnification lorsqu'il qualifie la bordure formée des montagnes de « longue et capricieuse » afin de témoigner de son étendue et de son irrégularité. Cette personnification a pour effet de donner de la vie au paysage qui est dépeint. Aussi, Buies utilise-t-il l'oxymore « désordre gracieux » pour décrire cette manière qu'ont les bouquets d'arbres – la beauté de la nature – de pousser aléatoirement, où ils le peuvent (« se placent là comme ils peuvent »). Ce passage permet de constater l'admiration qu'a Buies pour ce paysage unique.

Enfin, Buies fait usage d'une autre méthode pour instruire ses lecteurs. En effet, il adopte la posture de Diogène, il utilise l'ironie à des fins pédagogiques. C'est le cas dans sa chronique « Nos places d'eau. La Malbaie » de 1877 dans laquelle Buies critique *l'Album du touriste* et son auteur James MacPherson Le Moine. Le chroniqueur retranscrit d'abord deux passages de *l'Album* consacrés à la Malbaie dont voici un extrait :

Précipices sur précipices : gorges impénétrables dans la saillie des rochers ; pics qui se perdent dans la nue, où grimpe, en juillet l'ours noir en quête de *bluets* ; où broute, en septembre, le caribou ; où le solitaire corbeau, l'aigle royale [*sic*] vont faire leurs nids en mai ; bref, les

---

<sup>109</sup> Cette terrasse prend le nom de terrasse Dufferin en 1878-1879.

paysages alpestres, les impraticables *highlands* de l'Écosse, une nature *byronienne*, tourmentée, entassée dans le nord, loin des sentiers de l'homme civilisé, dans le voisinage de certain volcan, qui de temps à autre se réveille, secoue les environs de manière à causer de piquantes surprises, mais sans danger aucun pour les romanesques habitants. (II, p. 374)

Buies y va ensuite de ses commentaires :

“Pics qui se perdent dans la nue...” Allons, arrêtez-vous, morbleu! Vous faites de la Malbaie un endroit absolument impossible, une création insensée qu'on ne rêverait pas même dans le délire. Jusqu'à présent ce ne sont que des précipices sur précipices, des gorges impénétrables, des pics qui se perdent dans la lune... Mais qu'en restera-t-il donc ? Que restera-t-il au touriste et sur quoi pourra-t-il mettre le pied, s'il ne trouve en arrivant que des précipices qui s'entassent, des gorges où l'on ne pénètre pas et des pics qui se logent au firmament ? D'autres, heureusement, que l'auteur de l'*Album* ont découvert que la Malbaie ne renferme que des montagnes très-ordinaires, qui ne se perdent nulle part et n'ont aucune prétention à escalader les nues. (II, p. 376-377)

Dans ce passage, nous pouvons détecter l'ironie à travers plusieurs hyperboles. Par exemple, le chroniqueur fait un calembour lorsqu'il écrit « des pics qui se perdent dans la lune » plutôt que « dans la nue ». L'emploi de l'expression « dans la lune » n'est pas anodin de la part de Buies, d'abord parce que « la lune » est plus loin dans le ciel que « la nue », mais aussi parce que le chroniqueur considère les propos de Le Moine sur la Malbaie comme étant hors de la réalité (« Vous faites de la Malbaie un endroit absolument impossible »). Plus loin, Buies emploie une autre hyperbole : « Que restera-t-il au touriste et sur quoi pourra-t-il mettre le pied, s'il ne trouve en arrivant que des précipices qui s'entassent, des gorges où l'on ne pénètre pas et des pics qui se logent au firmament ? ». Ce passage est ironique, puisque Buies se moque des prétentions littéraires de Le Moine. En effet, le chroniqueur sait que des abîmes (« précipices ») – qui sont des cavités profondes – ne peuvent être accumulés ou empilés (« qui s'entassent »), de même qu'il est impossible d'avoir des « gorges », passages étroits entre deux montagnes, par lesquels on ne peut entrer (« où l'on ne pénètre pas »). Buies trouve que Le Moine s'emballe lorsqu'il décrit les montagnes de la Malbaie comme si élevées

qu'elles se « perd[raient] dans les nues ». Le chroniqueur dénonce ces exagérations en utilisant l'exagération à son tour. C'est pour cette raison que Buies emploie l'hyperbole « des pics qui se logent au firmament » amplifiant de manière démesurée la hauteur des montagnes de la Malbaie. Cette hyperbole vient renchérir sur celle qu'il avait déjà utilisée quelques lignes plus haut (« des pics qui se perdent dans la lune »), il y a donc gradation ; les sommets allant d'abord jusqu'à « la lune », puis jusqu'aux étoiles (« le firmament »). Ainsi, Buies en vient-il à la conclusion qu'un voyageur ne pourrait atteindre la Malbaie muni de la description qu'en fait l'auteur de *l'Album*. En plus de l'ironie, nous pouvons aussi constater la présence de l'humour, alors que, par l'accumulation d'hyperboles, Buies rend compte de l'extravagance des descriptions de Le Moine.

Nous pouvons voir, dans le même passage, que le chroniqueur adopte, en plus de la posture de Buies Diogène, celle de défenseur de la langue française. En effet, c'est aussi à cause de la piètre qualité de sa langue que Buies critique – voire ridiculise – Le Moine. Le chroniqueur dénonce le fait que l'auteur de *l'Album* ne connaisse la signification des mots qu'il utilise (« des précipices qui s'entassent » et « des gorges impénétrables »). C'est pour cette raison que, plus loin dans sa chronique, Buies écrit :

Le moins que nous puissions réclamer du président d'une société littéraire, d'un homme dont le nom paraît à tout bout de champ dans les journaux comme auteur, tantôt d'un livre, tantôt d'un mémoire, tantôt d'une brochure, tantôt de ci, tantôt de ça, [...] d'un homme enfin qui ne peut se résoudre à écrire deux lignes sans en faire part au public, le moins, dis-je, que nous puissions réclamer de lui serait, bien modestement, de connaître la signification des mots les plus ordinaires et ne pas les entasser pêle-mêle, sans construction, sans raison, sans à-propos ni convenance, comme s'il en était le maître et qu'il pût les arranger à sa guise. (II, p, 379)

Dans cet extrait, Buies insiste sur le fait que de posséder un statut d'écrivain – particulièrement dans le cas de Le Moine qui est « président d'une société littéraire<sup>110</sup> » et auteur prolifique – vient avec des exigences et des responsabilités. Afin de pouvoir légitimement posséder ce statut, une personne devrait maîtriser la langue française. Ce n'est pas du tout, selon Buies, le cas de Le Moine, qui ne maîtrise ni le vocabulaire, ni la syntaxe, ni la grammaire de la langue française, ce qui est inacceptable aux yeux de Buies, d'où ses propos virulents. Comme nous l'avons déjà souligné, Buies ne tolère pas les écrivains qui, comme Le Moine, ne maîtrisent pas la langue ; il croit fermement que les écrivains devraient être des modèles linguistiques auprès des lecteurs, lecteurs qu'ils devraient instruire.

Dans cet exemple, la mauvaise qualité de langue de l'auteur de *l'Album du touriste* fait aussi que les informations géographiques et touristiques qu'il tente de transmettre deviennent erronées (« précipices sur précipices », « gorges impénétrables », « pics qui se perdent dans la nue »). C'est d'ailleurs pour cette raison que c'est en tant que géographe que Buies conclut son commentaire sur Le Moine et son ouvrage en affirmant : « D'autres, heureusement, que l'auteur de *l'Album* ont découvert que la Malbaie ne renferme que des montagnes très-ordinaires, qui ne se perdent nulle part et n'ont aucune prétention à escalader les nues ». En qualifiant les montagnes de la Malbaie de « très [...] ordinaires », Buies ne souhaite pas démentir les beautés de l'endroit que Le Moine tentait de décrire, mais plutôt rectifier auprès des lecteurs la taille véritable des montagnes. D'ailleurs, comme nous l'avons vu plus tôt dans cette section, Buies en fait lui-même une description littéraire : « les Laurentides, dans leur sombre vêtement de pierre, arrêtées dans leur course, semblent vouloir s'élancer frémissantes dans le Saint-Laurent » (*I*, p. 237). Il utilise la personnification, décrivant les montagnes

---

<sup>110</sup> Il s'agit de la Société littéraire et historique de Québec.

comme si elles étaient habillées, afin de donner l'impression qu'elles ont de la vie. De plus, le fait que Buies emploie un nom (« course »), un verbe (« s'élaner ») et un adjectif (« frémissantes ») liés au déplacement et au mouvement pour décrire les Laurentides renforce l'effet d'animation.

Adoptant à la fois les postures de Diogène, de défenseur de la langue française et de géographe, Buies tente de rectifier le tir auprès des lecteurs de deux manières ; en relevant et en corrigeant les erreurs linguistiques et en faisant des mises au point sur le paysage de la Malbaie. De cette façon, il corrige les propos de Le Moine, tant au plan de l'exactitude des informations transmises (le contenu) que de la manière dont elles sont présentées (la forme).

#### **2.2.4 Les voies de communication**

Comme nous l'avons vu dans la section sur les villes, Buies n'aborde que très peu dans ses chroniques urbaines les moyens de transport rapides. Pourtant, il s'agit d'un trait marquant de l'avènement de la modernité au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est plutôt dans les chroniques sur les régions, alors que Buies voyage d'un lieu à l'autre, qu'il témoigne de son expérience du bateau à vapeur et du train, et de l'impact qu'a le progrès des voies de communication sur la modernité dans les régions. Comme Rajotte le souligne à juste titre, « on ne peut séparer l'histoire du récit de voyage de celle des transports et du tourisme<sup>111</sup> ». Dans les années 1870, Buies constate une évolution significative de la communication.

Voyageur, Buies expérimente les différents moyens de transport puis écrit sur eux. L'été, il utilise surtout le bateau à vapeur quand il se déplace d'un site de villégiature à l'autre.

---

<sup>111</sup> Pierre Rajotte. *Op. cit.*, p. 27.

Au début de la décennie, en 1872 plus précisément, alors qu'il se trouve à Tadoussac, il déplore la qualité des transports : « ce qui manque à la plupart de nos jolies stations d'eau, c'est la facilité, c'est la rapidité des communications » (*I*, p. 265). Quelques mois plus tard, lors de son départ pour les Maritimes, il écrira à propos de son expérience sur le bateau à vapeur : « Pourvu qu'on vous rende à destination, comme un ballot de marchandises, c'est tout ce qu'on semble envisager; le voyageur ne doit rien savoir, si ce n'est l'heure d'arrivée et le prix du passage » (*I*, p. 296). Cinq ans plus tard<sup>112</sup>, Buies constate que la situation est désormais toute différente. Si Buies avait l'impression en 1872 d'être coupé du reste du monde à la Malbaie, recevant la « malle » – c'est-à-dire les journaux et les nouvelles du monde – avec deux jours de retard et n'ayant pas la possibilité de partir n'importe quel jour (*I*, p. 253-254), en 1877, les circonstances ont bien changé. En effet, Buies affirme :

Aujourd'hui, la Malbaie est ouverte de toutes parts et possède toutes les communications désirables, elle qui, auparavant, renfermait comme dans une prison ses visiteurs obligés d'attendre le bateau pour s'échapper, quand il leur fallait partir. Aujourd'hui, elle a une ligne télégraphique, elle voit venir à son quai deux fois par jour les steamers de la Compagnie du Saint-Laurent<sup>113</sup> et se trouve en communication directe et quotidienne avec le Sud, au moyen d'un petit bateau traversier qui porte la malle [...]. (*II*, p. 356)

Comme il l'avait fait pour décrire l'architecture moderne de la Malbaie, dans l'extrait que nous avons cité plus haut (*II*, p. 356), Buies répète ici aussi l'adverbe « aujourd'hui » afin de marquer une rupture entre le présent et le passé. D'ailleurs, le chroniqueur met en opposition

---

<sup>112</sup> En fait, dès l'année suivante, c'est-à-dire en 1873, Buies remarque des progrès au plan de la qualité d'un voyage en bateau à vapeur : « cette année, la compagnie des Remorqueurs a dû, non seulement en augmenter le nombre [de bateaux], mais encore créer de nouveaux services, toucher à de nouveaux ports, et doubler, tripler les anciennes destinations. [...] [N]on seulement les passagers sont traités à bord avec toute espèce d'attentions, [...] mais ils peuvent, grâce aux soins intelligents des directeurs, suivre d'étape en étape, le voyage qu'ils font et acquérir quelque notion exacte des lieux par la seule inspection des cartes géographiques, accompagnées de descriptions qu'ils peuvent prendre au bureau avant de quitter le port de Québec » (*I*, p. 435-436).

<sup>113</sup> Buies emploie parfois la « Compagnie du Saint-Laurent », d'autres fois la « Compagnie des Remorqueurs », mais il s'agit de la même compagnie : « Compagnie des Remorqueurs du Saint-Laurent ». D'ailleurs, il en fait la précision lui-même : « Nous l'appelons Compagnie du Saint-Laurent, pour abrégé, mais son véritable nom, son nom officiel est celui de Compagnie des Remorqueurs du Saint-Laurent » (*II*, p. 357).



la Malbaie du présent, qui est libre (« ouverte »), à celle du passé qu'il compare à « une prison ». En plus de bénéficier d'un accès amélioré grâce au bateau à vapeur, par des voyages de meilleure qualité et plus fréquents (« deux fois par jour »), la Malbaie possède un autre moyen de communication important : le télégraphe. Bref, aux yeux de Buies, la Malbaie est désormais moderne sur le plan des communications.

En plus du bateau à vapeur, Buies profite de ses voyages dans les régions pour s'intéresser à un autre moyen de transport rapide : le train. Dans les années 1870, il existe une voie ferrée sur la rive sud du Québec reliant Montréal et Rivière-du-Loup ; il s'agit de la compagnie ferroviaire le Grand-Tronc. Buies trouve cependant que le système ferroviaire en place est inadéquat : « ce détestable Grand Tronc qui ne va plus qu'en boitant » (*I*, p. 622). Il n'y a pas que le train comme tel qui soit source d'insatisfaction chez Buies, c'est l'ensemble du réseau ferroviaire en général que le chroniqueur ne trouve pas assez étendu. En effet, comme il l'avait mentionné pour la ville de Québec, il dénonce le fait que les régions de la rive nord n'aient toujours pas leur chemin de fer<sup>114</sup>. En fait, Buies en veut au gouvernement fédéral qui priorise la construction d'une voie ferrée pour relier les provinces de l'Est au Pacifique plutôt que de développer le réseau local du côté de l'Atlantique. En effet, il écrit dans une chronique pour *le National* en 1872 :

Avant de faire un chemin de mille lieues dans le désert, ne pouvez-vous pas rapprocher par des voies ferrées ou autres moyens de communication les colonies éparses et isolées dans des territoires fertiles, qui n'ont même pas de rapports avec les villes et qui manquent par suite de marchés ? (*I*, p. 579)

---

<sup>114</sup> Buies prononce d'ailleurs une conférence sur le sujet le 26 mars 1874 intitulée « Le chemin de fer de la rive nord » (*II*, p. 251-270).

Dans cet extrait, Buies fait bien entendu référence au fait que le gouvernement fédéral honore sa promesse faite à la Colombie-Britannique lorsqu'elle a accepté de se joindre à la Confédération en lui donnant un chemin de fer la reliant aux provinces de l'Est. Le chroniqueur utilise l'hyperbole « faire un chemin de mille lieues dans le désert » afin de dénoncer une situation qui pour lui est un non-sens, c'est-à-dire la priorité du développement des voies de communication sur la partie du territoire où la population est la moins dense, plutôt que l'aide à une proportion plus grande de la population qui est dans le besoin.

En 1877, la perception générale de Buies quant au réseau ferroviaire canadien change toutefois avec l'arrivée de l'Intercolonial. En effet, Buies constate qu'il y a des progrès au plan du système ferroviaire puisque l'Intercolonial relie désormais le Bas-Saint-Laurent aux provinces maritimes, de Rivière-du-Loup à Halifax plus précisément. Le chroniqueur reconnaît que la mise en place de cette nouvelle voie ferrée améliore nettement le déplacement des biens et des personnes :

On ne se figure pas la quantité de fret qui passe tous les jours sur l'Intercolonial, entre Halifax et la Rivière-du-Loup. Ce sont des suites de trains qui n'en finissent plus, et cela, quatre fois par jour, deux fois en chaque sens, sans compter l'Express qui ne met que vingt heures à parcourir ses 560 milles. Les rails sont en acier, les ponts élégants autant que solides ; on sent que rien n'a été épargné pour faire de cette ligne un véritable monument de l'industrie moderne [...]. (II, p. 415)

Ici, nous avons encore un exemple dans lequel Buies adopte la posture de géographe. Cette fois, c'est sur le nouveau chemin de fer que le chroniqueur renseigne ses lecteurs. En effet, il donne les mesures précises sur la distance exacte entre les deux terminus (« 560 milles »), la durée d'un trajet complet (« vingt heures ») et la fréquence des visites du train (« quatre fois par jour, deux fois en chaque sens, sans compter l'Express »). Il donne aussi des informations descriptives et qualitatives sur la voie (« [l]es rails sont en acier, les ponts élégants autant que

solides »). Le chroniqueur avoue avoir l'impression que les ingénieurs du projet ont eu un souci de perfection (« on sent que rien n'a été épargné »). Bref, Buies exprime sa conviction d'être en présence de la modernité lorsqu'il contemple l'Intercolonial qualifié de « véritable monument de l'industrie moderne ».

Buies est conscient que l'implantation de nouvelles voies de communication et le développement des moyens de transport ont permis l'arrivée de la modernité dans les régions. Cependant, le chroniqueur pense aussi que si les réseaux de bateau et de train ont acquis une si grande importance, c'est d'abord grâce aux compagnies qui ont investi dans leur développement. D'ailleurs, il est convaincu que s'il y a des progrès dans les domaines industriels, touristiques et économiques dans les régions, c'est grâce aux compagnies de transport – particulièrement la Compagnie du Saint-Laurent – qui sont à l'origine du développement des voies et, donc, de la circulation plus rapide des biens et des idées. En effet, Buies déclare :

C'est certainement grâce à la Compagnie du Saint-Laurent si les places d'eau du Bas-du-Fleuve sont devenues si populaires, si elles se sont développées plus vite, si leur commerce a pris tant d'extension, si leur population a doublé et parfois triplé, si tant de maisons ont été construites, si tant de petites industries locales ont pris leur essor et trouvent un marché certain, si des étrangers en si grand nombre connaissent notre pays dans ce qu'il offre de plus beau et de plus intéressant et si, enfin, nous le connaissons mieux nous-mêmes, placés que nous sommes aujourd'hui en présence d'un déploiement de communications qui s'est fait avec une rapidité remarquable. (*II*, p. 355)

Dans cet extrait, Buies établit un lien de corrélation entre la Compagnie du Saint-Laurent et le développement des régions avoisinant le fleuve – sur l'ensemble de la rive sud, mais aussi sur la rive nord, entre autres à la Malbaie, comme nous l'avons vu plus haut (*II*, p. 356) – et, par extension, entre le développement des moyens de transport et la modernité. Pour le chroniqueur, la Compagnie du Saint-Laurent représente à la fois les progrès technique et

scientifique et l'ingéniosité. En effet, c'est à cause de cette compagnie de bateaux à vapeur dont les directeurs ont pris l'initiative d'augmenter les nombres de destinations et de déplacements<sup>115</sup> que les régions se sont développées. C'est pour cette raison que Buies répète à huit reprises la conjonction « si » au début de chacune de ses explications. Le chroniqueur rend compte aussi du rythme élevé auquel se sont développées les places d'eau (« elles se sont développées plus vite » et « avec une rapidité remarquable »). Il utilise d'ailleurs les adverbes d'intensité « si » (deux fois) et « tant » (à trois reprises) pour exprimer cette présence perpétuelle de changements.

Buies croit que la croissance des moyens de transport a été l'élément déclencheur pour tous les autres progrès dans les régions, qu'ils soient d'ordre touristique, démographique, industriel, économique ou didactique. En effet, au sein de la même chronique, après avoir vanté les bienfaits de la Compagnie du Saint-Laurent pour les places d'eau puis pour le Saguenay<sup>116</sup>, le chroniqueur écrit : « Tous ces résultats sont dus en grande partie à l'esprit d'entreprise de la Compagnie du Saint-Laurent qui fait ses profits en même temps qu'elle ouvre à la province de nouveaux débouchés et de nouvelles voies de commerce » (*II*, p. 360). Ainsi, pour Buies, est-il évident que la compagnie et les nombreux déplacements de ses bateaux ont considérablement contribué au développement de l'ensemble des régions.

---

<sup>115</sup> À propos des directeurs de la Compagnie des Remorqueurs du Saint-Laurent, Buies écrit en 1873 : « Ses directeurs, hommes entreprenants, fort intelligents, larges en affaires, ont compris cette vérité si simple que “ quelques nombreux et quelques jolis que soient les lieux de villégiature, si l'on ne peut en sortir pour aller de l'un à l'autre, si l'on ne peut se déplacer, varier enfin son séjour, on aime mieux rester chez soi que d'aller dans un endroit magnifique où l'ennui vous accable au bout d'une semaine.” Ils ont donc institué des services intermédiaires entre les diverses stations jusqu'alors tenues dans l'impossibilité de communiquer entre elles, et par cette simple facilité offerte aux voyageurs, ils en quintuplent le nombre; et ce n'est pas tout, cela, c'est ce qu'on pourrait appeler [...] le progrès purement matériel » (*I*, p. 435).

<sup>116</sup> Nous verrons de manière plus détaillée dans le prochain chapitre l'apport de la Compagnie du Saint-Laurent au développement du Saguenay.

Comme nous avons pu le démontrer, il existe une forme de modernité dans les chroniques sur les régions d'Arthur Buies. Mis à part peut-être la ville de Montréal – qu'il n'aborde que très peu dans les trois recueils à l'étude –, c'est dans ses chroniques portant sur ses voyages dans les régions que Buies est témoin de la modernité. En effet, comme il doit se déplacer dans l'espace, il raconte son expérience des nouveaux moyens de transport rapides que sont le train et le bateau à vapeur. Il observe que l'évolution des transports – au cours même des années 1870 – a pour effet de déplacer de plus en plus de biens et de personnes et par conséquent, de développer les régions. Pour Buies, ces dernières sont des sources de nouveauté, de découverte et d'apprentissage. Nous avons également pu remarquer que c'est Buies le géographe qui est généralement présent dans les chroniques sur les régions. Conscient du rôle primordial que joue l'éducation au sein de la modernité, le chroniqueur transmet à sa manière ses connaissances aux lecteurs sur les différents lieux qu'il visite afin qu'ils puissent découvrir davantage leur propre pays. D'ailleurs, Rajotte synthétise: « Information exacte et utile, style distinctif, varié, poétique, idées personnelles; Buies réussit l'idéal esthétique du récit de voyage [...] : la synthèse de l'*utile* et de l'*agréable*<sup>117</sup> ».

Buies croit fermement que les régions ont une importance cruciale au sein de la société canadienne-française, que c'est là que se jouent son avenir et sa prospérité. Nous allons aborder cette idée plus en profondeur dans la prochaine section alors que nous traiterons de la colonisation.

---

<sup>117</sup> Pierre Rajotte. *Op. cit.*, p. 228.

### 2.3 De la colonisation dans les chroniques de 1870

Comme nous l'avons démontré dans la section précédente, le chroniqueur constate et souligne la présence de la modernité dans les régions qu'il visite, lui qui est témoin de leur développement, de leur progrès. Nous ne pouvons pas parler d'Arthur Buies et de ses chroniques sur les régions sans aborder plus en profondeur la colonisation. Pour le curé Antoine Labelle, avec qui Buies collabore dans les années 1880 et 1890, « La colonisation et l'agriculture sont pour ainsi dire la même chose. Elles jouent le rôle principal dans l'augmentation de la richesse et de la prospérité de cette province<sup>118</sup> ». Il est évident que pour le curé Labelle, l'agriculture occupe une place centrale dans le projet de colonisation, au point de considérer les deux comme des synonymes, voire des concepts interchangeable. Les deux se trouvent au cœur du développement économique de la société canadienne-française. Christian Morissonneau, quant à lui, considère la colonisation comme « équivoque » ainsi que le titre de son article<sup>119</sup> le suggère. À ce sujet, il écrit : « La colonisation est un projet multiforme et l'occupation et la mise en valeur du sol n'est qu'un de ses objectifs et une étape<sup>120</sup> ». En effet, il envisage la colonisation « comme mouvement », mais aussi « comme projet<sup>121</sup> », c'est-à-dire qu'elle renverrait à un objectif de conquête du sol – une finalité –, mais qu'il s'agit aussi du développement et du déplacement sur le territoire – un moyen. D'ailleurs,

---

<sup>118</sup> Robert Lévesque et Robert Migner. *Le curé Labelle : le colonisateur, le politicien, la légende*, Montréal, La Presse, « Jadis et naguère », 1979, p. 143.

<sup>119</sup> Christian Morissonneau. « La colonisation équivoque », *Recherches sociographiques*, vol. 19, n° 1, 1978, p. 33-53.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>121</sup> *Ibid.*

pour définir la notion de colonisation, Morissonneau emprunte à Esdras Minville – auteur de *L'agriculture*<sup>122</sup> – les différentes significations qu'il lui donne. Morissonneau écrit :

Il [Minville] rappelle que « coloniser, au sens ordinaire du mot, c'est prendre possession d'un territoire, en mettre en valeur les ressources, en vue d'y établir une population » [...] Quelques lignes plus loin, il définit la notion autrement : « ...dans la province de Québec, on se fait de la colonisation une idée tout à fait particulière... Coloniser, c'est 'faire de la terre neuve'. » La colonisation apparaît alors essentiellement comme le début de l'agriculture, et c'est comme tel qu'elle est conçue, organisée et traitée<sup>123</sup>.

Dans ce passage, Morissonneau montre que le vocable « colonisation » – dans sa signification générale – est le phénomène par lequel des hommes, des colons, prennent possession d'un territoire et le transforment, lui font constamment subir des changements, afin que ce territoire devienne un endroit habitable. Morissonneau est aussi conscient qu'au Québec, le vocable a pris une signification singulière, c'est-à-dire qu'il s'agit – comme dans son premier sens – du défrichage d'un territoire et de son développement, mais dans lequel l'agriculture occupe une place centrale (« Coloniser, c'est “faire de la terre neuve” »). Nous verrons dans cette section que, bien que Buies soit au Québec, il aborde la colonisation plutôt dans son sens « ordinaire », plus général. En effet, Buies s'intéresse au progrès global des régions et non uniquement au développement agricole.

Comme nous l'avons vu précédemment, plusieurs régions que Buies visite sont défrichées, d'autres ne le sont pas, comme les régions du nord, mais toutes sont en développement. De plus, dans les régions en phase de défrichage, comme le Saguenay et le Lac-Saint-Jean, si les colons acceptent de vivre dans des conditions précaires, c'est qu'ils ont espoir que des jours meilleurs viendront. Par la colonisation, ils cherchent perpétuellement à améliorer le territoire dont ils ont pris possession. Donc, ils ont le regard tourné vers l'avenir

---

<sup>122</sup> Esdras Minville (dir.). *L'agriculture*, Montréal, Fides, 1943, 556 p.

<sup>123</sup> Christian Morissonneau. *Op. cit.*, p. 35.

et croient au progrès. De cette manière, nous pouvons convenir que la colonisation comporte des traits communs à ceux associés à la modernité. En ce XIX<sup>e</sup> siècle, la colonisation est un phénomène répandu sur le nouveau continent. Buies prend comme modèle celle qui se produit simultanément aux États-Unis. Il compare la colonisation dans les régions du Québec à celle qui a lieu au sud de la frontière. Mais voyons d’abord le portrait qu’il dresse de la colonisation au Québec et de l’émigration massive de Canadiens français vers les États-Unis.

Le voyage, la géographie et la colonisation occupent une place importante dans l’ensemble de l’œuvre de Buies, particulièrement dans les années 1880 et 1890. Durant cette période, il est d’ailleurs engagé comme fonctionnaire pour écrire sur les régions. Néanmoins, lorsque Buies aborde la colonisation dans ses chroniques des années 1870 – alors qu’il est libre d’écrire ce qu’il veut –, il en propose un portrait plutôt réaliste. C’est notamment le cas dans « Souvenir du Saguenay », chronique dans laquelle Buies décrit la vie que mènent les colons vivant au Saguenay<sup>124</sup> :

Ici règne la misère dans une horreur souveraine. Ces défricheurs, ces *squatters* courageux sont seuls dans le fond des bois, en lutte contre tous les éléments, contre la terre ingrate, contre un ciel glacé pendant sept mois de l’année, contre les fléaux imprévus, contre le feu qui, embrasant la forêt, dévore en même temps la moisson, contre la faim, contre l’isolement. Et cependant accablés, mais non abattus, épuisés de fatigue, ils luttent toujours et pendant des années jusqu’à ce que leurs fils, devenus grands, leur assurent enfin le fruit de leurs rudes labeurs. (*I*, p. 114)

Dans ce passage, Buies adopte la posture de géographe, puisqu’il explique la relation existant entre les défricheurs et leur milieu, leur territoire. En effet, le chroniqueur décrit la vie ardue des colons telle qu’il la voit; il ne tente pas de faire de la fausse publicité auprès de ses lecteurs en ne décrivant que les bons côtés de la colonisation, même s’il en est, en réalité, un

---

<sup>124</sup> Nous reprenons en partie un passage que nous avons déjà cité dans le premier chapitre.



défenseur. Dans l'extrait, Buies énumère les nombreuses conditions difficiles auxquelles les défricheurs doivent faire face : la solitude, la « terre ingrate », la température (« ciel glacé pendant sept mois de l'année »), les « fléaux imprévus » (comme le feu de forêt), « la faim » et « l'isolement ». Ainsi, comme nous en avons fait mention dans la section 2.1, Buies montre-t-il encore une fois qu'il est conscient que la situation géographique a une influence sur la colonisation (« le ciel glacé pendant sept mois de l'année »). En effet, la vie est particulièrement difficile pour les colons qui habitent le Saguenay, puisque la région est située dans les montagnes, sur la rive nord – qui n'a pas de voie ferrée –, et que les hivers y sont très longs.

Pierre Rajotte écrit : « Au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les Canadiens français prennent de plus en plus conscience de l'urgence d'occuper un vaste territoire géographique afin d'y faire prédominer leur langue, leurs coutumes et leur religion<sup>125</sup> ». Buies fait partie de ce nombre, bien qu'il n'ait pas cette volonté de « faire prédominer » la religion. Tout de même, dans l'ensemble, le chroniqueur croit que la colonisation est vitale à la survie de la population canadienne-française. En effet, il affirme que « [l]a possession du sol est ce qui assurera l'avenir de la race française en Amérique » (*II*, p. 383). Pour pouvoir posséder le territoire, il faut bien évidemment le défricher et l'habiter.

Cette « urgence » que mentionne Rajotte n'est pas étrangère à l'émigration massive de Canadiens français vers les États-Unis, phénomène démographique majeur au sein de la société. Buies, qui en constate les répercussions, écrit en 1873 dans sa chronique « À la campagne » : « L'émigration aux États-Unis est un fléau qui ne diminue pas, qui est devenu

---

<sup>125</sup> Pierre Rajotte. *Op. cit.*, p. 61.

endémique [...] on n[e] prend aucune [précaution] contre cette terrible épidémie qui décime nos campagnes et dépeuple chaque foyer » (*I*, p. 430). Dans ce passage, le chroniqueur utilise une métaphore (« [l]’émigration aux États-Unis est un fléau ») afin de montrer la gravité et le caractère néfaste de ce mouvement migratoire sur la situation démographique canadienne-française. En effet, il associe l’émigration à une maladie infectieuse qui serait répandue à grande échelle (« fléau », « endémique » et « épidémie ») et qui détruirait une population (« décime » et « dépeuple »). Ainsi, pour Buies, la colonisation est-elle intimement liée à l’émigration dans la mesure où elle devient un remède à cette situation alarmante qu’est le mouvement massif des habitants qui traversent la frontière vers le sud pour travailler. En 1880, dans sa brochure sur la Société de colonisation du diocèse de Montréal, le curé Antoine Labelle – avec qui Buies collabore désormais – reprend sensiblement les mêmes propos : « Coloniser chez nous, voilà le moyen le plus puissant de porter remède à ce chancre de l’émigration qui nous dévore, de parer à ce fléau du départ des nôtres qui éparpille au dehors les forces vives de la nation<sup>126</sup> ».

Reconnaissant l’importance majeure qu’elle a pour la population canadienne-française, Buies se fait un fervent défenseur de la colonisation. Cependant, comme nous l’avons mentionné plus haut, le chroniqueur demeure lucide par rapport à la colonisation et critique envers toute décision prise (ou non) qui s’y rapporte. En effet, il ne se gêne pas pour critiquer la mollesse du gouvernement par rapport au développement des régions. D’ailleurs en 1871, juste avant de retranscrire les grandes lignes d’une nouvelle brochure sur la colonisation, il écrit : « Vous savez que, dans la province de Québec, toute la colonisation se fait par

---

<sup>126</sup> Robert Lévesque et Robert Migner. *Op. cit.*, p. 71.

brochures » (*I*, p. 77-78). Ainsi, Buies reproche-t-il au gouvernement de constamment écrire sur la colonisation, mais de ne pas passer à l'action.

En fait, c'est lorsque Buies prend connaissance de ce qui se fait aux États-Unis en termes de colonisation et qu'il compare cela avec la situation sur le territoire canadien-français qu'il se fait le plus critique à l'égard du gouvernement local. En effet, alors que le chroniqueur se trouve en voyage au Lac-Saint-Jean, il affirme :

Voyez comment procèdent les Américains. Eux raisonnent le progrès; ils ont un *principe*<sup>127</sup> de colonisation régulièrement et partout également appliqué; tout le sol des États et des Territoires est arpenté d'avance, symétriquement, d'après une même règle invariable. Dès qu'un certain nombre de pionniers vont s'établir dans un endroit, la première chose à laquelle ils pensent est d'avoir un chemin de fer, [...] aussitôt que le grand nombre de ceux qui attendent et qui n'ont pas voulu s'aventurer dans un pays inconnu, savent qu'ils ont désormais une voie de communication rapide, ils arrivent en foule dans les nouveaux établissements, et bientôt on y voit surgir de véritables petites villes qui, en peu d'années, deviennent des cités importantes.

C'est là ce que j'appelle un *principe* de colonisation; faire des routes d'abord. Nous, nous procédons à l'inverse, et même, nous ne procédons pas du tout; aussi nous perdons tout notre monde qui se lasse d'attendre et qui quitte d'admirables terres, parce qu'on est ruiné et que, pendant vingt ans, on s'est nourri d'espoir, pendant vingt ans on a fixé ses yeux sur les gouvernements qui se soucient comme de l'an douze que telle ou telle région se développe...<sup>128</sup> (*I*, p. 455-456)

Dans ce passage, Buies montre d'abord clairement qu'il associe la colonisation au progrès – et donc à la modernité : « Eux raisonnent le progrès; ils ont un *principe* de colonisation ». Le pronom personnel tonique « eux » remplace « les Américains » comme sujet de la phrase, c'est donc dire que le chroniqueur pense aussi que les États-Uniens sont modernes. C'est pour

---

<sup>127</sup> L'italique est de l'auteur.

<sup>128</sup> Dans sa « Causerie » pour *le National* du 23 janvier 1873, Buies donne un autre exemple de la manière dont les États-Uniens font la colonisation de leur territoire. Il écrit : « Non seulement la compagnie en question a pris possession immédiate de la presqu'île Samana, aussitôt cédée, mais elle s'est de suite mise à l'œuvre pour y organiser des établissements d'instruction. Des bureaux d'émigration sont établis à Boston et à New York, et l'on compte sur un nombre considérable d'émigrés de la Nouvelle-Angleterre. À Boston seulement, il paraît qu'il y a une quarantaine de familles prêtes à partir, et l'on fera place à tous ceux qui voudront concourir par leur travail à développer les ressources de l'île. Voilà comment les Américains font marcher les choses. Ici, l'on discute pendant trois ans sur une charte de chemin lisses de bois, et, quand la charte est obtenue et les actions souscrites, on lève une pelletée de terre et tout est dit » (*I*, p. 602).

cette raison que Buies les considère comme un modèle à suivre. Les Américains possèdent un plan de colonisation, « un *principe* » qui vise à arpenter l'ensemble du nouveau territoire et à construire le plus rapidement possible un chemin de fer permettant de s'y rendre<sup>129</sup>. Comme nous l'avons démontré dans les sections précédentes, Buies est conscient qu'une ville ou une région ne peut prendre véritablement son essor que si elle possède une voie de communication et un moyen de transport rapide pour que les personnes et les biens puissent circuler facilement. Il le répète une fois de plus dans ce passage : « C'est là ce que j'appelle un *principe* de colonisation, faire des routes d'abord ». Pour Buies, le « *principe* » de colonisation est un plan d'action visant à attirer les gens dans les régions afin qu'elles se développent, l'instauration d'un réseau ferroviaire arrivant en tête de liste. Dans le cas des États-Unis, Buies remarque d'ailleurs que les gens ont attendu d'avoir une voie rapide avant de « s'aventurer » en terrain inconnu. Ainsi, c'est la présence d'une voie ferrée qui a attiré « la foule » d'habitants à migrer vers les régions américaines qui se sont développées par la suite. Buies observe que les Canadiens français ont agi de la même manière que leurs voisins du sud, mais comme la voie de communication n'a jamais été faite, ils ont plutôt décidé de se rendre aux États-Unis (« nous perdons tout notre monde qui se lasse d'attendre et qui quitte d'admirables terres »). Une quinzaine d'années plus tard, le curé Labelle fait le même constat dans sa brochure *Considérations générales sur l'agriculture, la colonisation, le rapatriement et l'immigration* : « En retardant d'ouvrir, par des mesures énergiques, soit volontairement, soit involontairement, nos terres incultes à la colonisation, nous avons contribué plus qu'on ne

---

<sup>129</sup> Le curé Labelle partage le même point de vue. En effet, dans sa brochure de 1888, *Considérations générales sur l'agriculture, la colonisation, le rapatriement et l'immigration*, il écrit : « Le véhicule par excellence de la colonisation, ce sont les chemins de fer qui changent la face d'un pays comme par enchantement » dans Robert Lévesque et Robert Migner. *Op. cit.*, p. 144.

pense à pousser notre population à émigrer aux États-Unis<sup>130</sup> ». Ainsi, déjà dans les années 1870, Buies prévoit que les régions de la rive nord n'atteindront pas leur plein développement tant qu'elles n'auront pas leur chemin de fer. Buies utilise un euphémisme, « les gouvernements qui se soucient comme de l'an douze que telle ou telle région se développe », afin de manifester son mécontentement et de dénoncer l'indifférence de l'État par rapport à la colonisation des régions.

Comme nous venons de le mentionner, Buies s'indigne de la lenteur des projets de construction des voies ferrées au Canada, surtout lorsqu'il est conscient du développement ferroviaire qui se déroule au sud de la frontière. L'opinion de Buies sur le sujet semblait pourtant différente un an auparavant, en 1872. En effet, le chroniqueur écrivait:

Je ne m'expliquais pas pourquoi le chemin de fer du Pacifique américain, qui a neuf cents lieues de longueur, avait été fait en trois ans, tandis que l'Intercolonial, qui n'est long que de huit cents milles, n'était pas encore fini, et je faisais à ce sujet les comparaisons les plus déraisonnables. [...] Quand on a vu en détail cette partie du chemin que j'ai visitée, quand on connaît le nombre et la nature des difficultés qu'il a fallu vaincre, et dont quelques-unes subsistent encore, on reste surpris du résultat et l'on se sent fier de ce que ce soient deux Canadiens-français qui aient fait le plus bel ouvrage sur toute la ligne. Les diverses constructions élevées par MM. Bertrand et Berlinguet sont vraiment monumentales [...]. J'ai vu des ingénieurs américains admirer les travaux de maçonnerie exécutés par nos deux compatriotes, et je les ai entendus dire qu'il n'y avait rien qui leur fût comparable aux États-Unis, tant pour la solidité que pour le fini du travail. (*I*, p. 321-322)

Dans ce passage, Buies adopte la posture de géographe, puisqu'il renseigne ses lecteurs quant au progrès de la construction de l'Intercolonial sur la rive sud, avouant du même souffle avoir lui-même fait des apprentissages sur le terrain ayant défait les préjugés qu'il avait sur le projet ferroviaire (« je faisais à ce sujet les comparaisons les plus déraisonnables »). Le chroniqueur compare l'Intercolonial avec le chemin de fer du Pacifique américain, présentant d'abord les

---

<sup>130</sup> Robert Lévesque et Robert Migner. *Ibid.*, p. 143.

rendements des travaux des chemins de fer états-unien et canadien à l'aide de mesures objectives de distance et de temps. La voie ferrée du Pacifique américaine (« neuf cents lieues ») était plus longue que l'Intercolonial canadien (« huit cents milles ») et avait tout de même pris moins de temps à construire; la première « avait été fait[e] en trois ans », alors que la deuxième « n'était pas encore fini[e] ». Buies admet que sa visite sur le terrain de l'Intercolonial lui a permis de prendre connaissance de la réalité de la construction, de ses embûches et d'apprécier la qualité du travail accompli sur d'autres critères que le rendement seul. Il s'avoue agréablement « surpris » et « fier » du résultat de l'Intercolonial. D'ailleurs, le chroniqueur utilise l'hyperbole « Les diverses constructions élevées par MM. Bertrand et Berlinguet sont vraiment monumentales », l'adjectif « monumentales » voulant exprimer à la fois le caractère énorme et prodigieux des « diverses constructions ». De plus, Buies valide ses propos en rapportant ceux de deux ingénieurs américains qui observent la même chose que lui et qui comparent les travaux ferroviaires canadiens avec ceux au sud de la frontière : « je les ai entendus dire qu'il n'y avait rien qui leur fût comparable aux États-Unis, tant pour la solidité que pour le fini du travail ». Par le fait même, le chroniqueur – en tant que géographe – donne de la crédibilité à ses observations, puisqu'il s'appuie sur deux hommes qui, eux, sont crédibles de par le métier qu'ils exercent – ils sont ingénieurs – et parce qu'ils sont Américains et qu'ils ont vu les constructions dans les deux pays. Aussi, Buies en vient-il à conclure que les rendements de construction des chemins de fer sont différents parce que les États-Uniens ont misé sur la rapidité, alors que les Canadiens ont opté pour la qualité.

Dans les régions de la rive nord, il arrive que Buies remarque un certain progrès, que tranquillement, la colonisation porte ses fruits. D'ailleurs, dans sa chronique « Dernière étape. Le Lac-Saint-Jean », il écrit à propos de cette région : « Il y a vingt à vingt-cinq ans, cette

partie du Bas-Canada, qui contient aujourd'hui près de 30,000 âmes, n'était encore fréquentée que par les Indiens chasseurs et ne contenait, en fait d'habitations, que les postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson » (*I*, p. 452). Dans cet extrait, Buies, qui adopte encore une fois la posture de géographe, informe ses lecteurs sur les progrès démographiques de cette région en s'appuyant sur son nombre d'habitants (« près de 30,000 âmes ») et sur le temps qu'il a fallu pour atteindre cette population (« vingt à vingt-cinq ans »). De plus, le chroniqueur rappelle le passé de commerce des fourrures de la Compagnie de la Baie d'Hudson avec les Amérindiens.

Malgré le fait que Buies observe certaines avancées – ici et là – en matière de colonisation, il constate plutôt – lorsqu'il fait un portrait général de la situation dans les régions – que celle-ci tarde à se mettre en branle. En effet, il croit que la colonisation ne se met pas véritablement en marche, puisque la rive nord ne possède toujours pas son chemin de fer. Dans une conférence consacrée à ce sujet<sup>131</sup>, Buies affirme : « il faut qu'un pays soit sillonné de chemins de fer comme un membre est sillonné de muscles et de nerfs. Les voies de communication rapides sont comme les artères et les veines où se précipite le sang : sans elles, pas de circulation, pas de vie possible » (*II*, p. 251). Dans ce passage, Buies emploie une comparaison afin de démontrer par le biais d'une analogie l'importance vitale, à ses yeux, de voies de communication rapides. Ces dernières sont au pays ce que sont les veines et les artères au corps ; elles sont les voies qui permettent la circulation de ce qui est essentiel au bon fonctionnement – voire à la survie – de l'ensemble : le sang pour le corps humain et les personnes, les biens et les idées pour le pays. C'est pour cette raison que Buies conclut : « sans

---

<sup>131</sup> Il s'agit de la conférence intitulée « Le chemin de fer de la rive nord » (*II*, p. 251-270), prononcée à Québec le 26 mars 1874.

elles, pas de circulation, pas de vie possible ». Il croit que sans chemins de fer, il n'y a pas de réelle colonisation possible et même de vie saine pour le pays.

En 1877, Buies remarque une amélioration au niveau de la colonisation. Bien qu'il n'y ait toujours pas de chemin de fer, la communication s'est améliorée au cours des dernières années grâce au bateau à vapeur et à la Compagnie des Remorqueurs qui a augmenté son nombre de voyages au Saguenay, s'y rendant désormais tous les jours. À ce sujet, le chroniqueur écrit :

Les colons du Saguenay, qui n'avaient pas d'autre marché que les chantiers de M. Price<sup>132</sup>, peuvent aujourd'hui librement envoyer leurs produits à la ville, et ces produits, grâce à la fécondité magnifique de la vallée du Saguenay, ont pris rapidement une importance majeure. Le commerce des bestiaux y figure en première ligne. (*II*, p. 359-360)

Dans cet extrait, Buies rend compte des conséquences positives qu'a l'augmentation du nombre de trajets du bateau à vapeur sur les colons du Saguenay. En effet, ce nouvel achalandage leur permet désormais d'établir des relations d'affaires avec l'extérieur (« envoyer leurs produits à la ville ») et donc, de développer l'économie et le commerce, particulièrement celui du bétail. De plus, si Buies emploie l'adverbe « librement » pour qualifier l'exportation des « produits » locaux, c'est qu'il est convaincu que ceux-ci peuvent désormais circuler sans contraintes. Ainsi, pouvons-nous affirmer que Buies constate la présence d'une forme de modernité au Saguenay.

En somme, l'étude des chroniques de Buies nous permet de constater qu'il envisage la colonisation dans son sens le plus général, c'est-à-dire comme développement global d'un territoire visant l'exploitation de l'ensemble de ses ressources. De plus, nous avons vu que la

---

<sup>132</sup> Francis Parmentier précise en note de bas de page qu'il s'agit de William Evan Price, « propriétaire de la plus importante entreprise de bois du Saguenay-Lac-Saint-Jean au XIXe siècle » (*II*, p. 359).



colonisation – telle que la perçoit Buies – possède des traits communs avec ceux associés à la modernité. La colonisation représente même, à ses yeux, l'unique solution pour la survie de la nation canadienne-française. En effet, Buies est convaincu que la colonisation est le meilleur moyen pour contrer le départ massif de nombreux habitants vers les États-Unis, pays qui est aussi en processus de colonisation de son territoire. D'ailleurs, le chroniqueur prend le phénomène de colonisation états-unien comme un modèle et devient parfois amer envers le gouvernement canadien lorsqu'il constate que la colonisation canadienne-française ne se développe pas rapidement, particulièrement en ce qui a trait aux voies ferrées. Buies voit tout de même du progrès au sein de la décennie avec l'augmentation des passages des bateaux à vapeur qui favorisent l'économie, le commerce et le tourisme. Néanmoins, comme Buies est convaincu qu'un chemin de fer doit se trouver au cœur d'un « principe » de colonisation pour qu'il y ait véritablement progrès et qu'il n'y a toujours pas de voie ferrée sur la rive nord, il constate qu'en général, la colonisation – et, donc, le progrès des régions du nord – stagne.

## Conclusion

En somme, nous nous sommes intéressée aux postures littéraires d'Arthur Buies dans ses chroniques des années 1870. Nous avons relevé quatre postures auto-représentées : Buies Diogène, Buies le géographe, Buies le flâneur et Buies le défenseur de la langue française. Le chroniqueur se représente de manière explicite comme un émule de Diogène. En effet, il s'identifie au philosophe grec antique duquel il emprunte le cynisme, et donc l'ironie et le rire. La notion de liberté est aussi très importante pour les deux polémistes qui visent toujours ultimement l'enseignement d'autrui. Pour ce qui est des trois autres postures auto-représentées, Buies les adopte plutôt de manière implicite. Il se représente comme « géographe » lorsqu'il décrit avec minutie – en utilisant des mesures objectives – ses expériences et observations des différentes régions du Québec qu'il visite. Si Buies le géographe est généralement présent dans les chroniques sur les régions, Buies le flâneur l'est dans les chroniques urbaines. Figure de la modernité selon Charles Baudelaire, le flâneur est un observateur qui se promène et qui décrit le paysage urbain. C'est de cette manière que Buies aborde les villes, particulièrement celles de Québec, de Paris et de San Francisco. Enfin, Buies se pose en défenseur de la langue française lorsqu'il ne se gêne pas pour dénoncer et corriger les anglicismes et les erreurs linguistiques dont il est témoin, particulièrement celles de confrères qu'il trouve dans les journaux.

Nous avons aussi constaté que les contemporains de Buies lui attribuent un ensemble de représentations tout au long de sa vie d'écrivain, ce que nous avons qualifié de postures hétéro-représentées. Nous avons relevé quatre de ces postures, soit Buies l'excentrique, Buies

le spirituel, Buies le géographe et Buies le maître de la langue française. Pour ses contemporains, Buies est excentrique par sa manière d'être, par la nature du métier de chroniqueur qu'il exerce, mais aussi par ses propos qui sortent de l'ordinaire. Cette excentricité est perçue de manière péjorative pour certains et positive pour d'autres. La même divergence se répète dans la signification donnée à une autre posture, celle de Buies le spirituel. En effet, on considère aussi Buies comme « spirituel », adjectif pour lequel on propose deux significations qui s'opposent. Pour les uns, Buies est « spirituel » parce qu'il a de la verve; il est fin, ingénieux. Pour les autres, le chroniqueur est « spirituel » dans le sens de « divertissant », de « léger ». Une autre posture que ses contemporains attribuent à Buies est celle de géographe. Il s'agit sensiblement de la même posture que celle que Buies adopte lui-même de manière implicite. En effet, on reconnaît au chroniqueur la qualité et la justesse de ses descriptions et de ses observations lorsqu'il fait découvrir à ses lecteurs les différentes régions du Québec. Le dévouement que Buies déploie dans les années 1880 et 1890 dans ses monographies géographiques, alors qu'il est engagé par le gouvernement, fait que plusieurs de ses contemporains le considèrent plus qu'un géographe, également comme un « ami de la colonisation ». Enfin, Buies est reconnu par ses contemporains comme celui qui maîtrise le mieux la langue française au Canada. En effet, à leurs yeux, Buies en est le « maître », puisqu'il possède une très grande qualité d'écriture et d'érudition et qu'il a une connaissance approfondie des règles linguistiques. Aussi, avons-nous vu que les postures ne sont pas étanches et qu'il arrive que le chroniqueur adopte deux ou plusieurs postures simultanément.

Ensuite, nous avons découvert la vision de Buies à propos de la modernité en étudiant les différentes utilisations que fait le chroniqueur de l'épithète « moderne ». Pour Buies, ce vocable peut être, dans un premier sens, un synonyme d'« actuel » ou de « contemporain ».

Mais aussi – et surtout – dans un second sens, « moderne » est associé au développement de la science, au progrès et donc à des transformations et changements nombreux dans toutes les sphères d'activité. L'homme moderne recherche la perfection – qui, elle, est toujours fugitive – et a le regard tourné vers l'avenir. Ce deuxième sens rejoint ainsi la définition que donne Baudelaire de la modernité.

Nous nous sommes ensuite intéressée à différents traits de la modernité dans les chroniques urbaines de trois villes : Paris, San Francisco et Québec. Nous avons retenu six traits liés à la modernité : la foule, la rue, l'architecture, l'éducation, les voies de communication et le libéralisme. Grâce à l'étude de ces traits, nous avons pu constater que Buies considère que les villes française et états-unienne sont modernes, alors que Québec, à l'opposé, ne l'est pas du tout. En effet, dans ses chroniques sur Paris et sur San Francisco, Buies rapporte se promener dans la foule, être au cœur de la circulation de gens dont les visages changent toujours. Pour ces villes animées nuit et jour, la rue est un véritable chez-soi, un endroit de rassemblements, d'échanges de biens et d'idées. À Québec, au contraire, la ville est si tranquille qu'elle a l'air d'une nécropole, les rues sont désertes et les lieux de rassemblement sont quasi inexistantes. Même sur le plan de l'architecture la ville québécoise est aux antipodes des villes française et américaine. En effet, Buies qualifie Québec de « ville de ruines », en « décomposition », alors qu'il constate que Paris et San Francisco sont toujours en construction, subissent constamment des transformations. Nous avons aussi démontré que, chez Buies, l'éducation occupe une place centrale dans le développement de la modernité. En effet, celui-ci croit que, selon le modèle du progrès scientifique, l'homme moderne doit chercher à se perfectionner, à toujours apprendre davantage. Pour Buies, il est évident que les habitants de Paris et ceux de San Francisco sont éduqués ; les différentes transformations

qu'ont subies ces villes en sont la preuve. Dans le cas de Québec cependant, le chroniqueur constate que la population doit être éduquée – l'enseignement de la science y étant particulièrement déficient –, et que la vie intellectuelle reste à développer. Pour ce qui est des voies de communication, Buies ne les aborde que très peu dans ses chroniques sur les villes, surtout pour Québec, puisque, située sur la rive nord, la ville ne possède toujours pas d'accès à un chemin de fer. Enfin, nous avons vu que si Buies croit au progrès scientifique, c'est aussi parce qu'il croit au libéralisme. En effet, le chroniqueur reconnaît le rôle central de la liberté au sein de la modernité. En somme, par l'étude des traits de la modernité dans les chroniques sur les villes, nous pouvons constater que Buies est conscient de ce qu'est la modernité et sait qu'elle ne se trouve pas automatiquement dans les villes.

Dans les chroniques sur les régions, nous nous sommes penchée sur les traits de la modernité identifiés dans les chroniques urbaines. Au sein des chroniques sur les régions, Buies adopte la plupart du temps une posture de géographe, puisqu'il désire instruire le lecteur sur les lieux qu'il visite et qu'il décrit à l'aide d'informations précises et objectives. Lorsqu'il voyage l'été dans les places d'eau, Buies se retrouve dans la nature, mais aussi dans la foule de gens qui s'y rassemble. Il y a donc du mouvement et de l'animation. Buies remarque que les régions ne cessent de progresser à chacune de ses visites au cours de la décennie, qu'il s'agisse des villes de Rimouski, de Rivière-du-Loup, de la Malbaie ou de Kamouraska. Elles sont en croissance, l'architecture change ; des hôtels se construisent et des quartiers se développent pour combler les besoins des habitants et des touristes toujours plus nombreux. À propos de l'éducation, Buies juge les habitants de ces régions très instruits, affirme qu'ils ont « de l'urbanité ». Nous avons vu aussi que Buies utilisait sa chronique – et adoptait ses différentes postures – à des fins didactiques. Aussi, plus que l'impact du tourisme, Buies

considère-t-il que c'est d'abord le développement des voies de communication rapide – le bateau à vapeur et le train – qui a permis aux régions de progresser subitement et de devenir modernes. C'est d'ailleurs dans les chroniques sur les régions que Buies témoigne de son expérience des moyens de transport – trait marquant de l'avènement de la modernité au XIX<sup>e</sup> siècle – et qu'il constate les progrès des réseaux ferroviaire et maritime durant la décennie. En somme, au Québec, c'est dans les régions que Buies est témoin de la modernité et ce sont les traits urbains des villes des régions qui intéressent le chroniqueur.

Buies est conscient de l'importance de la colonisation pour la société canadienne-française, mais trace tout de même un portrait réaliste du phénomène au sein de ses chroniques. D'ailleurs, il critique le gouvernement local sur le sujet, particulièrement lorsqu'il prend connaissance du même phénomène qui se produit simultanément aux États-Unis, pays qu'il considère comme moderne et qu'il prend donc comme modèle. Bien qu'il n'y ait toujours pas de chemin de fer sur la rive nord en 1877, Buies remarque tout de même des progrès en matière de colonisation au cours de la décennie dus à l'augmentation des passages des bateaux à vapeur. Néanmoins, Buies demeure convaincu que, globalement, la colonisation – et le progrès des régions de la rive nord – stagne, puisqu'il n'y a pas de voie ferrée.

Bref, nous avons pu démontrer qu'Arthur Buies constate et souligne la présence de la modernité – une modernité rurale – dans ses chroniques sur les régions des années 1870.

Nous croyons que ce mémoire aura permis de percevoir Arthur Buies et son œuvre – particulièrement ses *Chroniques* des années 1870 – sous un nouvel angle, en envisageant l'écrivain comme un témoin de la modernité au sein de ses chroniques, notamment celles sur les régions. Cette étude aura également apporté un nouvel éclairage sur les postures d'auteur,

spécialement sur celles que Buies adopte lui-même (auto-représentées). De manière plus générale, nous pensons aussi que ce mémoire aura contribué aux recherches sur la modernité dans la littérature québécoise de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de même qu'aux recherches sur les discours sur les régions.

## Bibliographie

### I. Corpus

#### 1.1 Éditions de travail

BUIES, Arthur. *Chroniques I*, édition critique par Francis Parmentier, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, 653 p.

— — —. *Chroniques II*, édition critique par Francis Parmentier, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1991, 451 p.

#### 1.2 Autres éditions des recueils de chroniques

BUIES, Arthur. *Chroniques, Humeurs et caprices*, Québec, typographie de C. Darveau, éd. nouv., 1873, vii, 400 p.

— — —. *Chroniques canadiennes, Humeurs et caprices*, Montréal, Eusèbe Sénécal et fils, éd. nouv., vol. 1, 1884, ix, 446 p.

— — —. *Chroniques, voyages, etc., etc.*, Québec, typographie de C. Darveau, 1875, vol. 2, 338 p.

— — —. *Petites chroniques pour 1877*, Québec, Imprimerie de C. Darveau, 1878, xxxvi, 162 p.

#### 1.3 Textes de réception des œuvres d'Arthur Buies par ses contemporains (1865-1901)

« À la société géographique de Québec », *la Justice*, 22 janvier 1886, p. 2.

« À travers la ville », *le National*, 1<sup>er</sup> juillet 1874, p. 3.

« Arthur Buies. Quelques notes bibliographiques », *le Courrier du Canada*, 28 janvier 1901, p. 2.

« Arthur Buies. Quelques notes bibliographiques », *le Courrier du Canada*, 28 janvier 1901, p. 4.

« Arthur Buies. Quelques notes bibliographiques », *l'Événement*, 28 janvier 1901, p. 4.

« Un auteur canadien apprécié en France », *l'Électeur*, 6 décembre 1890, p. 4.

« Avis aux touristes », *l'Événement*, 24 juillet 1875, p. 2.



- « Bibliographie », *l'Électeur*, 22 novembre 1895, p. 1.
- « Bibliographie. A. Buies – *Chroniques, Voyages, etc.* », *le Canadien*, 19 mars 1875, p. 2.
- « Une bonne anecdote sur Arthur Buies », *le Soleil*, 4 février 1901, p. 8.
- « Buies et le Nord », *le Nord*, 13 septembre 1883, p. 2.
- « Causerie », *la Patrie*, 14 février 1884, p. 2.
- « *Chroniques canadiennes*. Un événement littéraire », *la Patrie*, 28 octobre 1884, p. 2.
- « *Chroniques, Voyages, etc.* », *l'Événement*, 24 mars 1875, p. 2.
- « Colonisation », *le Nord*, 26 juillet 1883, p. 2.
- « La conférence de M. Buies », *l'Événement*, 21 septembre 1875, p. 2.
- « Conférence de M. Buies », *l'Événement*, 20 janvier 1876, p. 2.
- « La conférence de M. Buies », *la Justice*, 1<sup>er</sup> avril 1886, p. 2.
- « Conférence de M. Buies », *la Justice*, 26 avril 1887, p. 3.
- « Correspondance – M. le Rédacteur », *la Justice*, 27 janvier 1888, p. 4.
- « Le curé Labelle et le nouveau chemin de fer », *le Nord*, 23 mars 1882, p. 2.
- « Le départ de M. Buies », *le National*, 10 juin 1874, p. 2.
- « Le dernier livre de M. Buies », *l'Électeur*, 17 août 1889, p. 1
- « Derniers écrits », *le Soleil*, 2 février 1901, p. 8.
- « L'éducation au Canada », *The Daily Witness*, 20 juin 1876, p. 1.
- « Faits divers. Conférence publique », *l'Événement*, 26 avril 1871, p. 2.
- « Feu Arthur Buies. L'éminent écrivain canadien-français s'éteint paisiblement à Québec », *la Presse*, 28 janvier 1901, p. 1.
- « Feu Arthur Buies. Le publiciste et pamphlétaire bien connu, est décédé, samedi, à Québec, à l'âge de 61 ans », *la Presse*, 28 janvier 1901, p. 1.
- « Feu Arthur Buies. Ses funérailles », *le Courrier du Canada*, 29 janvier 1901, p. 4.
- « Guerre aux hommes de lettres », *l'Électeur*, 14 juillet 1892, p. 1.
- « Informations », *l'Événement*, 26 juillet 1870, p. 1.
- « Littérature », *l'Électeur*, 7 avril 1890, p. 1 et 4.

- « M. Arthur Buies », *le Soleil*, 4 février 1901, p. 7.
- « M. Buies », *l'Événement*, 17 juin 1874, p. 2.
- « M. Buies à Montréal », *l'Opinion publique*, 5 juin 1873, p. 273.
- « Mariage », *la Justice*, 9 août 1887, p. 3.
- « Le nouveau livre de M. Buies », *la Patrie*, 6 décembre 1895, p. 1.
- « Nouvelle publication », *le Canadien*, 8 septembre 1880, p. 2.
- « Nouvelles soirées canadiennes », *l'Opinion publique*, 19 janvier 1882, p. 29.
- « Les œuvres de Buies et *l'Électeur* », *le Courrier du Canada*, 12 novembre 1884, p. 2.
- « *L'Outaouais supérieur* par M. Arthur Buies », *la Patrie*, 1<sup>er</sup> juin 1889, p. 1.
- « *Petites chroniques pour 1877* », *The Canadian Monthly and National Review*, vol. 13, n<sup>o</sup> 3, mars 1878, p. 330-331.
- « Retour inespéré. Friandises littéraires », *le National*, 17 juillet 1874, p. 2.
- « Un revenant », *la Minerve*, 5 novembre 1884, p. 2.
- « Un volume de *Chroniques* », *l'Événement*, 5 décembre 1873, p. 2.
- « Un volume de chroniques », *le National*, 9 décembre 1873, p. 2.
- AUGER, Jacques. « M. Buies et ses dernières conférences », *l'Union libérale*, 8 juin 1888, p. 2.
- — —. « *L'Outaouais supérieur* », *la Revue canadienne*, 3<sup>e</sup> série, vol. 2, 1889, p. 334.
- — —. « *Anglicismes et canadianismes* », *l'Étudiant*, 5<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 49, 1<sup>er</sup> mai 1889, p. 93.
- BAILLARGÉ, Frédéric-Alexandre. « *L'Outaouais supérieur* », *l'Étudiant*, 5<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 55, décembre 1889, p. 206.
- BARTHE, Ulric. « À la mémoire de feu Arthur Buies », *le Soleil*, 28 janvier 1901, p. 1.
- C. Dr. (Ernest Choquette). « À M. A. Buies », *la Patrie*, 24 novembre 1892, p. 1.
- — —. « Comme dans la vie », *la Patrie*, 6 décembre 1892, p. 1.
- — —. « Le grammairien Arthur Buies », *la Patrie*, 11 février 1893, p. 4.
- — —. « Buies-Roullaud et Cie », *la Patrie*, 4 mars 1893, p. 1.
- CHAPPAIS, Thomas. « Feu Arthur Buies », *l'Événement*, 29 janvier 1901, p. 2.

- CHARLAND, J.-H. « *Chroniques canadiennes : Humeurs et Caprices* », *l'Étudiant*, 4<sup>e</sup> année, no 41, septembre 1888, p. 137.
- CHOUINARD, Ernest. « *Le Saguenay et le Bassin du Lac-Saint-Jean* », *l'Électeur*, 10 septembre 1896, p. 1.
- CLOUTIER, Alfred. « *L'Outaouais supérieur* par M. Arthur Buies », *le Courrier du Canada*, 22 juillet 1889, p. 2.
- — —. « *Exploration spéciale des comtés de Rimouski, Matane et Témiscouata*. Par M. Arthur Buies », *l'Électeur*, 30 janvier 1891, p. 1 et 4.
- DANSEREAU, Arthur. « M. Arthur Buies. Il est décédé à Québec samedi soir », *la Patrie*, 28 janvier 1901, p. 3.
- DECELLES, Alfred. « Arthur Buies », *la Presse*, 16 février 1901, p. 14.
- DUCHARME, Charles-Marie. « À travers les livres », *le Monde illustré*, 14 juin 1890, p. 99.
- DUNN, Oscar. « Les Chroniques d'A. Buies », *l'Opinion publique*, 18 décembre 1873, p. 603.
- — —. « Adieux », *l'Opinion publique*, 18 juin 1874, p. 291.
- FRANC, Jules (pseudonyme). « Arthur Buies », *le Courrier du Canada*, 16 janvier 1878, p. 2.
- FROLLO, Claude (pseudonyme). « Les Chroniques de Buies », *l'Électeur*, 11 novembre 1884, p. 2.
- HALDEN, Charles ab der. « La littérature canadienne-française », *la Revue canadienne*, vol. 37, n<sup>o</sup> 1, 1900, p. 243-260.
- HERBETTE, Louis. « Un écho de la France. Lettre de M. Louis Herbette, conseiller d'État, à M. Arthur Buies, homme de lettres », *l'Enseignement primaire*, vol. 19, no 11, avril 1898, p. 386-387.
- HUOT, Édouard. « Les Chroniques de M. Arthur Buies », *l'Événement*, 20 janvier 1874, p. 2.
- — —. « Chroniques et Voyages. Petite revue artistique et littéraire. M. Arthur Buies », *l'Opinion publique*, 15 avril 1875, p. 171-172.
- JACQUES (pseudonyme). « Lettre familière du Bedeau de St-Pancrace à Arthur Buies », *le Courrier du Canada*, 14 août 1876, p. 2; 16 août 1876, p. 2.
- LEDIEU, Léon. « Entre nous », *le Monde illustré*, 15 juin 1889, p. 50.
- — —. « Buies est mort », *le Monde illustré*, 9 février 1901, p. 654-655.
- LONGPRÉ, A.-B. « Bibliographie : *Petites chroniques pour 1877* », *l'Opinion publique*, 28 février 1878, p. 98.

- LUPUS (pseudonyme). « Réminiscences », *Canada-Revue*, vol. 4, n° 48, 2 décembre 1893, p. 758-759.
- MAGNAN, C.-J. « Notre géographe national », *l'Enseignement primaire*, vol. 19, no 11, avril 1898, p. 383-385.
- NADAR, Jules (pseudonyme). « Correspondance. L'indépendance. L'annexion. M. Buies », *l'Opinion publique*, 19 mars 1870, p. 82-83.
- PAILLÉ, Charles. « Notre langue », *le Pays*, 14 décembre 1865, p. 2.
- ROULLAUD, Henri. « Ars longa, vita brevis », *la Patrie*, 25 février 1893, p. 4.
- ROY, Pierre-Georges. « Les ouvrages de Arthur Buies », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 7, no 5, mai 1901, p. 150-153.
- SAINT-JULIEN (pseudonyme). « Impressions littéraires : *Chroniques, Humeurs et caprices* », *l'Opinion publique*, 14 février 1878, p. 74.
- — —. « Humeurs et caprices », *l'Opinion publique*, 14 mars 1878, p. 121.
- SAN-RENATO (pseudonyme). « M. Buies va périr, surgir, géologiste [*sic*], etc... », *la Patrie*, 3 mai 1884, p. 2.
- TACHÉ, Louis-H. « Souvenirs de Québec », *Nouvelles soirées canadiennes*, vol. 4, 1885, p. 9-14.
- VOYER, P.-J.-A. « Arthur Buies », *le Réveil*, 9 février 1901, p. 257-259.
- XAVIER (pseudonyme). « Petite chronique. Fréchette jugé par Buies », *la Minerve*, 12 avril 1884, p. 3.

## II Autres œuvres d'Arthur Buies

### 2.1 Correspondance

BUIES, Arthur. *Correspondance (1855-1901)*, édition préparée, présentée et annotée par Francis Parmentier, Montréal, Guérin, 1993, 347 p.

### 2.2 Chroniques (dans les journaux)

BUIES, A (Arthur Buies) « Chronique des eaux », *l'Opinion publique*, vol. 2, no 30, 27 juillet 1871, p. 358

— — —. « Causeries du lundi », *la Minerve*, 13 mai 1872, p. 3.

- . « Correspondance », *le National*, 9 décembre 1873, p. 2.
- . « Souvenir du Saguenay », *l'Opinion publique*, vol. 2, no 31, 3 août 1871, p. 378
- . « Correspondance particulière du “Pays” », *le Pays*, 2 mai 1871, p. 2.
- LAN (Arthur Buies). « Chronique des eaux », *l'Opinion publique*, vol. 2, no 30, 27 juillet 1871, p. 358.
- . « Souvenir du Saguenay », *l'Opinion publique*, vol. 2, no 31, 3 août 1871, p. 378.
- . « Causeries du lundi », *la Minerve*, 13 mai 1872, p. 3.

### 2.3 Autres œuvres

- BUIES, Arthur. *la Lanterne*, vol. 1, no 1, 17 septembre 1868, 16 p.
- . *la Lanterne*, vol. 1, no 13, 10 décembre 1868, 16 p.

### III. Études sur Arthur Buies

- DESJARDINS, Frédéric. «Arthur Buies : combats et réalisations d'un grand essayiste», *Québec français*, no 143, 2006, p. 50-52.
- ESTÉREZ, Emmanuel. *Arthur Buies, un écrivain québécois en mission au XIXe siècle*, Montréal, Université de Montréal, 2005, 84 p.
- LAMONTAGNE, Léopold. *Arthur Buies. Hommes de lettres*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1957, 258 p.
- LAPOINTE, Anik. *La première polémique d'Arthur Buies*, Montréal, Université de Montréal, 1992, 100 p.
- LESSARD, Michel. «Arthur Buies ou le voyageur rebelle», *Cap-aux-diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 33, 1993, p. 34-37.
- MAILHOT, Laurent. *Anthologie d'Arthur Buies*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1978, 246 p.
- MORISSET, Micheline. *Arthur Buies. Chevalier errant*, Montréal, Nota bene, « Prose », 2000, 193 p.
- PARÉ, Sébastien. *Chroniqueur de l'urbanité : Arthur Buies à Québec, 1871-1877*, Québec, Université Laval, 1999, 179 p.
- PARMENTIER, Francis. « Réception de *La Lanterne* par la presse canadienne-française », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 34, n° 2, 1980, p. 269-274.

#### IV. Autres sources littéraires et historiques

AUBIN, Napoléon. *le Fantastique*, vol. 1, no. 1, 1<sup>er</sup> août 1837, 4 p.

BAUDELAIRE, Charles. *Curiosités esthétiques : L'Art romantique et autres œuvres critiques*, édition d'Henri Lemaitre, Paris, Garnier, 1962, 956 p.

HUGOLIN, père, O.F.M., *Bibliographie des ouvrages concernant la tempérance : livres, brochures, journaux, revues, feuilles, cartes, etc., imprimés à Québec et Lévis depuis l'établissement de l'imprimerie, 1764*, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1911, 89 p.

LAËRCE, Diogène. *Vies et doctrines des philosophes illustres*, traduction française sous la direction de Marie-Odile Goulet-Cazé, Paris, Librairie générale française, Le livre de poche, « La Pochothèque », 2<sup>e</sup> édition revue et corrigée, 1999, 1398 p.

LAREAU, Edmond. *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal, Lovell, 1874, 496 p.

MINVILLE, Esdras (dir.). *L'agriculture*, Montréal, Fides, 1943, 556 p.

RECLUS, Élisée. *Histoire d'un ruisseau*, Arles, Actes Sud – Leméac, « Babel », 1995, 206 p.

#### V. Ouvrages critiques, théoriques et historiques

AMOSSY, Ruth. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, PUF, 2010, 235 p.

ARON, Paul, Denis SAINT-JACQUES et Alain VIALA (dir.). *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, QUATRIGE / PUF, 2<sup>e</sup> édition, 2010, 814 p.

BEAULIEU, André et Jean HAMELIN. *Les journaux du Québec de 1764 à 1964*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1965, 329 p.

BEHLER, Ernst. *Ironie et modernité*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, PUF, 1997, 389 p.

BENJAMIN, Walter. *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, traduit de l'allemand et préfacé par Jean Lacoste d'après l'édition originale établie par Rolf Tiedemann, Paris, Éditions Payot, 1979, 283 p.

— — —. *Paris, Capitale du XIX<sup>e</sup> siècle. Le livre des passages*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste d'après l'édition originale établie par Rolf Tiedemann, Paris, Éditions du Cerf, 2006, 974 p.

DUPRIEZ, Bernard. *Gradus : Les procédés littéraires (dictionnaire)*, Paris, Union générale d'éditions, 1980, 541 p.

FORGET, Danielle. «L'ironie : stratégie de discours et pouvoir argumentatif», *Études littéraires*, vol. 33, n<sup>o</sup> 1, 2001, p. 41-54.

- FORTIN, Andrée. *Passage de la modernité. Les intellectuels et leurs revues (1778-2004)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006 [1<sup>re</sup> éd. 1993], 410 p.
- FREDETTE, Nathalie. *Montréal en prose 1892-1992*, Montréal, L'Hexagone, 1992, 504 p.
- GUGLIERMINA, Isabelle. *Diogène Laërce et le cynisme*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2006, 271 p.
- HUISMAN, Denis (dir.). *Dictionnaire des philosophes*, Paris, PUF, v.1 A-J, 1993, 1531 p.
- KALIFA, Dominique et collab. (dir.). *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nouveau monde, 2011, 1762 p.
- LAMONDE, Yvan (dir.). *Combats libéraux au tournant du XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1995, 287 p.
- LÉVESQUE, Robert et Robert MIGNER. *Le curé Labelle : le colonisateur, le politicien, la légende*, Montréal, La Presse, « Jadis et naguère », 1979, 203 p.
- MAINGUENEAU, Dominique. *Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, 196 p.
- MARCOTTE, Gilles. « Un flâneur, rue Notre-Dame », *Études françaises*, vol. 27, n<sup>o</sup> 3, 1991, p. 27-36.
- MEIZOZ, Jérôme. *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur : essai*, Genève, Slatkine Érudition, 2007, 210 p.
- MORISSONNEAU, Christian. « La colonisation équivoque », *Recherches sociographiques*, vol. 19, n<sup>o</sup> 1, 1978, p. 33-53.
- NESCI, Catherine. *Le flâneur et les flâneuses. Les femmes et la ville à l'époque romantique*, Grenoble, ELLUG, 2007, 430 p.
- RAJOTTE, Pierre. *Le récit de voyage. Aux frontières du littéraire*, Montréal, Triptyque, 1997, 240 p.
- ROBERT, Paul. *Le nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Paris, Le Robert, 2008, 2837 p.





## Annexes

**Tableau I : Tableau comparatif des tables des matières de *Chroniques, humeurs et caprices* d'Arthur Buies : l'édition de 1873, celle de 1884 et celle de Francis Parmentier (1986)**

Édition de 1873 <sup>133</sup>	Page	Édition de 1884 <sup>134</sup> ( <i>Chroniques canadiennes, humeurs et caprices</i> )	Page	Édition de Parmentier dans <i>Chroniques I</i> <sup>135</sup> (1986)	Page
« Correspondances »	7	« Chronique générale »	11	Chronique 1 « Pour le « Pays » »	71
		« Une élection dans Québec-centre »	24	Chronique 2 « Élection de l'hon. Hector Langevin, compagnon du Bain, dans Québec-Centre »	88
		« Après la lutte »	30	Chronique 3 « Après la lutte »	95
« Chroniques pour le Pays »	31	« Cacouna »	35	Chronique 4 « Cacouna, 13 juillet 1871 »	101
« Souvenir du Saguenay »	43	« Souvenir du Saguenay »	48	Chronique 5 « Souvenir du Saguenay »	113
		« Sur la côte nord »	56	Chronique 6 « Pour le « Pays » »	121
		« Tadoussac »	64	Chronique 7	128
« Allez, mes jeunes années »	65	« Allez, mes jeunes années »	71	Chronique 8 « Allez, mes jeunes années ! »	135
« Chronique Québecquoise »	71	« Chronique québecquoise »	78	Chronique 9 « Chronique québecquoise »	141
« Le Rire de Dieu »	91	« Le Rire de Dieu »	99	Chronique 10 « Le rire de Dieu »	161
		« L'automne »	102	Chronique 11	165
« Mort de Papineau »	108	« Mort de Papineau »	117	Chronique 12 « Mort de Papineau »	178
		« Obituaire du Pays »	120	Chronique 13	182
« Causeries du Lundi »	117	« Causeries pour la <i>Minerve</i> »	125	Chronique 14 « Année 1872. Printemps (Pour la <i>Minerve</i> ) »	184
« Causeries du Mardi »	144	« Causeries pour le <i>National</i> »	153	Chronique 15 « Causeries du mardi (Pour le <i>National</i> ) »	211
« À la Campagne, la Malbaie »	165	« À la Malbaie »	176	Chronique 16 « À la campagne. La Malbaie (Murray bay) »	232

<sup>133</sup> Arthur Buies. *Chroniques, Humeurs et caprices*, Québec, typographie de C. Darveau, éd. nouv., 1873, vii, p. 400.

<sup>134</sup> Arthur Buies. *Chroniques canadiennes, Humeurs et caprices*, Montréal, Eusèbe Sénécal et fils, éd. nouv., vol. 1, 1884, ix, p. 446.

<sup>135</sup> (*I*, p. 654-655)

« Les Éboulements »	180	« Les Éboulements »	193	Chronique 17 « Les Éboulements »	248
		« La Baie Saint-Paul »	203	Chronique 18	258
		« Dernière chronique d'été »	209	Chronique 19	263
« En ville »	200	« George-Étienne Cartier, l'homme de bronze »	214	Chronique 20 « En ville »	268
		« De retour à Québec »	228	Chronique 21	282
« Voyage dans le Golfe, à bord du steamer <i>Secret</i> »	224	« Voyage dans le Golfe »	241	Chronique 22 « Voyage dans le Golfe. (À bord du steamer <i>Secret</i> ) »	293
		« Percé »	252	Chronique 23	303
		« La Baie des Chaleurs »	256	Chronique 24	305
		« Dalhousie »	262	Chronique 25	313
		« « L'Intercolonial »; MM. Bertrand et Berlinguet »	270	Chronique 26	321
		« De Dalhousie à Bathurst »	276	Chronique 27 « De Dalhousie à Bathurst »	326
		« L'hôtel Chalmers – Sarah »	278	Chronique 28	329
		« Digression – Paris »	283	Chronique 29	334
		« Une éviction à Bathurst »	290	Chronique 30	342
« De retour »	278	« De retour »	298	Chronique 31 « De retour »	349
		« L'hiver »	304	Chronique 32	356
« À l'hon. M. Laframboise »	284	« Dans la Métaépédia »	307	Chronique 33 « À l'hon. M. Laframboise. Propriétaire du <i>National</i> »	359
		« Chronique pseudo-philosophique »	311	Chronique 34	364
« Pour les désespérés »	298	« Pour les désespérés »	319	Chronique 35 « Pour les désespérés »	372
« Le Nouvel An »	307	« Le Nouvel An »	329	Chronique 36 « Année 1873. Pour le nouvel an »	378
		« Après »	334	Chronique 37 « Après »	383
« Chronique d'outre tombe »	312	« Chronique d'outre-tombe »	341	Chronique 38 « Chronique d'outre-tombe »	389
		« Chronique montréalaise »	350	Chronique 39	397
« Mathieu vs. Laflamme »	325	« Mathieu vs. Laflamme (breach of promise) »	355	Chronique 40 « Mathieu vs. Laflamme. (breach of promise) »	403
		« À propos d'un dîner »	362	Chronique 41	410
		« Le printemps à Québec »	368	Chronique 42	416
		« Arrivée des restes de sir Geo. Étienne Cartier »	375	Chronique 43	423

« À la Campagne »	352	« À la campagne »	382	Chronique 44 « À la campagne »	429
« Dernière Étape. Le Lac St-Jean »	364	« Dernière étape (le lac Saint-Jean) »	395	Chronique 45 « Dernière étape. Le Lac-Saint-Jean »	441
		« Le « Teetotalisme » »	433	Chronique 46 « Le « Teetotalisme » »	473

**Tableau II : Tableau comparatif des tables des matières de *Chroniques, voyages, etc., etc.*, de l'édition de Buies (1875) et de celle de Parmentier dans *Chroniques II* (1991)**

<b>Édition de Buies<sup>136</sup> (1875)</b>	<b>page</b>	<b>Édition de Parmentier dans <i>Chroniques II</i><sup>137</sup> (1991)</b>	<b>page</b>
« Le premier de l'an. 1874 »	3	« Le premier de l'an. 1874 »	31
« Après »	8		
« L'hiver en pleurs. (Au propriétaire du <i>National</i> ) »	14	« L'hiver en pleurs. (Au propriétaire du <i>National</i> ) »	36
« Morituri mortuo »	21	« Morituri mortuo (Ceux qui vont mourir à celui qui n'est plus) »	43
« Nos institutions, notre langue et nos lois »	25	« Nos institutions, notre langue et nos lois »	47
« La peine de mort »	38	« La peine de mort »	59
« À propos de vous-mêmes »	51	« À propos de vous-mêmes »	70
« Desperanza »	64	« Desperanza »	81
« Départ pour la Californie »	68	« Deux mille deux cents lieues en chemin de fer »	
		Première partie	85
		Deuxième partie	167
« Conférences – De la réciprocité avec les États-Unis »	253	« De la réciprocité avec les États-Unis »	226
« – Le chemin de fer de la rive nord »	291	« Le Chemin de fer de la Rive Nord »	251
« Poésie »	305	« Poésie. Le petit cap »	271
« Le préjugé »	311	« Le préjugé »	274
« Quelques pensées »	321	« Quelques pensées »	281
« Le dernier mot »	325	« Le dernier mot »	284

<sup>136</sup> Arthur Buies. *Chroniques, voyages, etc., etc.*, Québec, typographie de C. Darveau, 1875, vol. 2, p. 338.

<sup>137</sup> (*II*, p. 501)

**Tableau III : Tableau comparatif des tables des matières de *Petites chroniques pour 1877*, de l'édition de Buies (1878) et de celle de Parmentier dans *Chroniques II* (1991)**

<b>Édition de Buies (1878)</b>	<b>Page</b>	<b>Édition de Parmentier dans <i>Chroniques II</i><sup>138</sup> (1991)</b>	<b>Page</b>
« Prologue »	III	« Prologue »	297
« Chroniques. Québec, 10 mai 1877 »	1	« Chroniques. Québec, 10 mai 1877 »	317
« Québec, 18 mai »	9	« Québec, 18 mai »	324
« Québec, 27 mai »	17	« Québec, 27 mai»	330
« Québec, 7 juin »	23	« Québec, 7 juin»	334
« Québec, 2 juillet »	36	« Québec, 2 juillet»	345
« Québec, 12 juillet»	44	« Québec, 12 juillet»	351
« Nos places d'eau. La Malbaie. Août 10 »	58	« Nos places d'eau. La Malbaie. Août 10 »	362
« La Pointe à l'Original »	90	« La Pointe-à-l'Original »	384
« Kamouraska »	96	« Kamouraska »	389
« La Rivière-du-Loup »	102	« La Rivière-du-Loup »	393
« Rimouski »	107	« Rimouski »	397
« Le « Teetotalisme » »	136		
« Le vieux garçon »	151	« Le Vieux garçon »	417
« L'homme »	157	« L'Homme »	421

<sup>138</sup> (II, p. 501-502)



